This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE MADAME

RICCOBONI.

Nouvelle Édition, revue & augmentée.

TOME TROISIEME.

A PARIS, & se trouve A LIEGE,

Chez ANNE-CATHERINE BASSOMPIERRE,
Imprimeur de *SON ALTESSE;*
de l'Imprimerie de feu J. F. BASSOMPIERRE, *Pere.*

M. DCC. LXXXI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
211163
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1900.

AMÉLIE,

ROMAN

DE M. FIELDING,

Traduit de l'anglois

PAR MADAME RICCOBONI.

LETTRE
A M. HUMBLOT, LIBRAIRE.

En arrivant de la campagne, j'apprends, monſieur, que vous avez pris la peine de venir pluſieurs fois chez moi. Je vous donne avis de mon retour. Je n'ai pourtant rien de nouveau à vous communiquer. Miſs Jenny Glanville eſt préciſément à ce même cahier où elle a commencé à me donner de l'humeur. Je crois avoir très-mal fait d'entreprendre deux volumes : l'étendue de mon eſprit ſe borne ſans doute à un ; car Milady Catesby ne m'a point cauſé d'embarras. Vous n'oſez m'appeller pareſſeuſe ; mais ma lenteur vous révolte. A quoi bon, *dites-vous*, effacer, déchirer, copier ſans ceſſe ? Vous êtes trop difficile. J'imprimerai tout ce qui viendra de vous. *Rien n'eſt plus honnête. Vous imprimerez, d'accord ; mais qui lira, je vous prie ? Ne doit-on rien au public ? Seroit-il bien d'abuſer de ſes premieres complaiſances ? Faut-il ajouter à ces défauts qui échappent toujours, une négligence volontaire ? Non : il eſt mal de tenir un ouvrage pour fini, quand on croit pouvoir mieux faire en y travaillant encore. Cependant, comme je vous impatiente depuis deux ans, je voudrois trouver un moyen de vous contenter ; & pour y réuſſir, je vous propoſe une folie.*

En étudiant l'anglois, ſans maître, ſans principes, la grammaire & le dictionnaire près de moi ; ne regardant ni l'un ni l'autre,

me tuant la tête à deviner, j'ai traduit tout de travers (comme j'entendois) un roman de M. Fielding. Ce qui étoit difficile, je le laissois là; ce que je ne comprenois point, je le trouvois mal dit : j'avançois toujours. Je parvins enfin à faire un gros amas de papier écrit, où je me perdis si bien, qu'il me fut impossible d'en retrouver le fil.

Une personne plus patiente que moi, s'est occupée à le chercher, a numéroté toutes les petites feuilles éparses dans mon secretaire, & parmi les fatras de mes thêmes anglois, a recouvré la suite de ce singulier ouvrage. Elle m'a conseillé de vous l'envoyer; & le voilà.

Il me paroît qu'en effet cela peut composer une traduction très-fidelle du roman de M. Fielding. Je le trouve mauvais, je vous en avertis; & probablement tous les traducteurs l'ont jugé tel, puisqu'ils l'ont négligé. Mais imprimez toujours, cela deviendra ce que cela pourra. Si le livre déplaît, tant pis pour l'auteur Anglois; nous dirons que cela est traduit à la lettre. Si on le lit, nous nous vanterons de l'art infini avec lequel nous avons ajouté, retranché, corrigé, embelli notre original. Cependant, comme le papier se paie, je vous conseille de risquer seulement deux parties. Vous en débiterez une, si vous pouvez : l'autre sera sous presse. Selon l'événement, vous la donnerez, ou vous la supprimerez.

Je suis, monsieur, avec une parfaite considération,

Votre très-humble servante,

RICCOBONI.

AMÉLIE.

PREMIERE PARTIE.

Un de ces hommes appellés *Watch-man*, dont l'emploi eſt de veiller pendant la nuit à la ſûreté publique, ayant arrêté pluſieurs perſonnes dans la rue, les conduiſit de grand matin chez un juge de paix, nommé M. Herbert. Cet honnête magiſtrat du quartier, étoit paſſablement grave, aſſez ignorant, très-dur, & encore plus intéreſſé. Des joueurs qui venoient de perdre tout leur argent, une femme publique priſe à ſa premiere rencontre, un pauvre prêtre Irlandois, & deux ou trois autres perſonnes à-peu-près de la même eſpece, parurent à M. Herbert des gens dont le procès étoit déja fait; & pour s'épargner l'embarras d'un long & ennuyeux examen, il les condamna tous à la priſon.

Un jeune homme s'avança enſuite. Écarté des autres, on ne l'avoit pas compris dans leur ſentence. Sa phyſionomie douce & intéreſſante annonçoit de la candeur. A ſon

air, on ne pouvoit le croire coupable; mais ſa parure, plus que modeſte, ne promettoit point à M. Herbert qu'il eût de bonnes raiſons pour ſa défenſe. L'eſprit de ce juge ſaiſiſſoit très-bien un certain côté des affaires. Son clerc, homme intelligent, l'éclairoit ſouvent d'un coup d'œil ſur les plus difficiles à terminer. Mais celle-ci paroiſſoit trop ſimple pour mériter ſon attention.

L'aimable jeune homme étoit accuſé par le Watch-man d'avoir troublé la paix du roi dans ſa bonne ville de Londres, & particuliérement la ſienne à lui Watch-man, en caſſant ſa lanterne pendant qu'il rempliſſoit ſa fonction. Le jeune cavalier répondit que, loin de troubler la paix, quand on l'avoit arrêté, il s'efforçoit de la rétablir. Deux hommes en attaquoient un, dit-il : tous trois me ſont inconnus; mais le mouvement d'une juſte compaſſion m'a fait prêter mon aſſiſtance au plus foible. Le guet eſt accouru. On nous a pris. Celui que je voulois aider, s'eſt ſauvé; ſes deux aſſaſſins ont recouvré leur liberté, en donnant ſix guinées : la mienne m'a été offerte au même prix; mais de malheureuſes circonſtances ne m'ont pas permis de profiter de l'honnêteté de ces meſſieurs.

Pendant que l'accuſé parloit, le juge regardoit fixement ſon clerc; & ne voyant rien dans ſes yeux qui démentît ce qu'il venoit d'entendre, trop ſûr de l'indigence du coupable, il trouva que les rues de Londres devoient être paiſibles; que ceux qui

ſe battoient faiſoient du bruit ; que leurs motifs importoient peu aux perſonnes qui en étoient incommodées ; & ſur cela, il envoya en priſon l'homme aſſez hardi pour caſſer une lanterne, & manquer de reſpect à un Watch-man. L'arrêt fut exécuté ; & M. Fenton (ainſi ſe nommoit le jeune cavalier) entra ſur les huit heures du matin à Newgate (*), où il en paſſa trois, ſans pouvoir comprendre par quelle raiſon M. Herbert s'étoit montré ſi ſévere à ſon égard.

Il y rêvoit encore, quand un connétable (**) parut, conduiſant une jeune dame richement vêtue, qu'il laiſſa dans cet horrible lieu. La belle priſonniere avoit la contenance aſſurée : ſa taille parfaite, ſon air noble & ſa figure charmante attirerent tous les regards. Elle ſembloit ſi peu faite pour habiter cet infernal ſéjour, que ſa préſence éleva la plus grande curioſité ſur le ſujet de ſa détention. Elle demanda le concierge, l'appella à haute voix, il vint. Eh bien, monſieur, lui dit-elle, où dois-je loger ? Je ſuppoſe que vous ne prétendez pas me confondre avec tous ces miſérables dont je me vois environnée ?

Cet homme ne s'en laiſſoit point impoſer par le ton, encore moins par les agréments. Il répondit bruſquement qu'il avoit des appartements pour ceux qui étoient en état de les payer. La dame alors tirant ſa bourſe,

(*) Priſon de Londres.

(**) Eſpece d'exempt.

lui montra qu'elle ne manquoit point d'argent. A la vue d'une quantité raiſonnable de guinées, le viſage du concierge changea ; ſes traits rudes & groſſiers s'adoucirent ; il pria la dame de le ſuivre, & la conduiſit reſpectueuſement au lieu le plus propre & le plus éclairé de la maiſon.

M. Fenton, trop poli pour ne pas ménager la confuſion d'une femme dans cette poſition, n'avoit oſé s'approcher d'elle. Mais en la conſidérant à peu de diſtance, il crut la reconnoître. Plus il l'examinoit, plus il ſe rappelloit les traits d'une perſonne aimable, avec laquelle il s'étoit trouvé lié d'amitié en province. Il demanda à un geolier, ſi elle ne ſe nommoit pas miſs Matheus. Cet homme répondit qu'elle s'appelloit miſtriſs Vincent ; qu'on venoit de l'arrêter pour un meurtre, & que ſon procès ſeroit bientôt fait.

M. Fenton demeura perſuadé qu'il s'étoit trompé. Il lui paroiſſoit poſſible de changer de nom, mais non pas de caractere ; & la dame qu'il connoiſſoit, joignant une grande douceur à beaucoup de modeſtie, n'offroit point à ſon idée une femme capable de commettre une action ſi hardie & ſi criminelle. D'ailleurs miſs Matheus avoit de la naiſſance, de l'éducation, une fortune honnête ; tout lui confirmoit que ce ne pouvoit être elle. Il fut charmé de ne point trouver ſon amie dans la priſonniere ; & tournant toutes ſes penſées ſur ſes propres diſgraces, il s'abandonna à une profonde rêverie.

Être loin de ce que l'on aime, privé des

ſecours les plus néceſſaires, ſans protecteur, ſans ami, ſans eſpoir; ne ſavoir comment ſe procurer la liberté, que de triſtes ſujets de méditation! Tant que M. Fenton ne porta ſes réflexions que ſur lui-même, il eut la force de retenir ſes ſoupirs; ſon ame étoit aſſez noble pour ſupporter ſes propres peines: mais comment ſoutenir ſans déſeſpoir l'idée douloureuſe, accablante, d'avoir cauſé le malheur des objets les plus chers à ſon cœur?

Il paſſa le reſte du jour & la nuit entiere dans le trouble & l'agitation. Le matin, un homme qui ſervoit les priſonniers lui donna un paquet cacheté, dont on n'exigeoit, lui dit-il, aucune réponſe. M. Fenton l'ouvrit; & après s'être un peu impatienté à défaire pluſieurs enveloppes de papier ſans écriture, il trouva dans la derniere douze guinées.

Un mouvement de joie le ſaiſit à cette vue; mais il ne dura pas long-temps. M. Fenton ne connoiſſoit perſonne à Londres: ceux qui s'intéreſſoient à lui, n'y étoient point actuellement, & ne pouvoient encore être informés de ſon malheur. Ce paquet ne s'adreſſoit donc point à lui; une mépriſe le mettoit entre ſes mains: trop honnête pour vouloir en profiter, il rappella le porteur, & lui dit qu'il s'étoit trompé.

Ce valet, que l'air de la maiſon rendoit bruſque, même inſolent, lui dit: votre nom eſt-il Fenton, oui ou non? Oui, très-aſſurément, reprit M. Fenton. A qui diable en avez-vous donc, s'écria l'autre? On me donne un paquet pour vous, je fais mon

devoir, je vous l'apporte; à préſent vous me cherchez querelle! Maudits ſoient les priſonniers & leur mauvaiſe humeur! L'un crie, l'autre pleure, celui-là jure, vous grondez: eſt-ce ma faute, ſi vos ſottiſes vous conduiſent ici? Vous m'ennuyez tant, que ſi j'en étois le maître, je crois, Dieu me pardonne, que je vous mettrois tous à la porte. Après cet éclairciſſement, il lui tourna le dos, & ne voulut pas lui parler davantage.

M. Fenton ſe tourmenta inutilement pendant une heure pour deviner d'où lui venoit ce petit ſecours. Enfin il réſolut de s'en ſervir, ſe fit donner une chambre en payant d'avance, & s'y arrangea, ignorant quand il plairoit au ciel de lui ouvrir un moyen de recouvrer ſa liberté. Le lendemain, le gracieux commiſſionnaire de la veille vint l'avertir qu'une des habitantes de Newgate deſiroit de l'entretenir dans ſon propre appartement.

M. Fenton, un peu ſurpris de ce meſſage, ſe laiſſa conduire par cet homme. A peine entroit-il chez la perſonne où il le menoit, qu'il fut forcé de s'avouer que miſtriſs Vincent étoit, oui en vérité, ſon aimable & ancienne connoiſſance, miſs Matheus.

Après une aſſez longue abſence, leur rencontre dans un pareil lieu leur cauſa d'abord un peu de confuſion. Ils la ſurmonterent enfin, & ſe féliciterent mutuellement du plaiſir qu'ils goûtoient en ſe revoyant. Miſs Matheus parut le ſentir vivement. J'appris hier, lui dit-elle, qu'un jeune cavalier, priſonnier

comme moi, me connoiſſoit ſous mon véritable nom. Curieuſe de ſavoir qui il pouvoit être, je me tins à ma fenêtre pour lui voir traverſer la cour à l'heure du dîner. Un coup d'œil jeté ſur vous, m'a ſuffi. Je me ſuis aiſément rappellé des traits que le temps n'a pu effacer de ma mémoire. O monſieur, vous ne ſavez pas combien mon amitié fut tendre, ſincère!... Mais parlons de vous. Hélas, que dirois-je de moi! Je ſais votre ſituation préſente; elle me touche, elle m'afflige. Je deſire ardemment de l'adoucir: peut-être je le puis. Je voulois dès hier vous faire prier de me venir voir; mais je ne ſais ſi je l'ai dit. Mes infortunes me troublent, je n'ai pas toute la liberté de mon eſprit. Bon dieu! comment ai-je pu me priver un inſtant d'une ſi douce conſolation! Je l'éprouve en ce moment: la vue d'un ami eſt un baume ſalutaire pour les bleſſures du cœur.

M. Fenton ne fut plus embarraſſé à deviner la perſonne qui lui avoit envoyé le petit paquet. Il rougit, & voulut marquer ſa reconnoiſſance à miſs Matheus; mais elle l'interrompit. Je vois avec chagrin, miſs, lui dit-il enſuite, qu'en effet votre eſprit n'eſt pas dans ſa ſituation ordinaire; mais j'eſpere... Eh, qu'eſpérer, s'écria-t elle? Que d'événements arrivés depuis notre ſéparation! Ah, devois-je m'attendre à vous revoir dans un lieu d'horreur! Quelle différence d'un temps à un autre temps! En prononçant ces mots, elle ſe renverſa ſur ſa chaiſe, & ſe mit à pleurer amérement.

M. Fenton s'empreſſa de lui demander le ſujet d'une ſi vive douleur. Elle ne répondit point, & continua de s'affliger. Croyant la détourner du ſujet de ſes peines, par une queſtion aſſez ſimple, il la pria de lui dire des nouvelles de M. Matheus ſon pere, & depuis quand elle l'avoit quitté pour venir à Londres.

A peine finiſſoit-il de parler, que miſs Matheus donna des marques d'un plus grand déſeſpoir. Ah! pourquoi, lui dit-elle, me rappellez-vous cet homme reſpectable? O mon ami! il n'eſt plus. Le croirez-vous? cet homme ſi cher à mon cœur, je l'ai déshonoré. Je ſuis indigne de me dire ſa fille. Je ne méritois pas ce tendre, cet indulgent pere! Je l'ai fait rougir. Ma foibleſſe, mon imprudence ont cauſé ſa mort. Oh, ne le nommez point! ne le nommez jamais devant ſa coupable & malheureuſe fille!

Etouffée par ſes ſoupirs, ſa voix s'arrêta; elle jeta des cris douloureux, & ſes pleurs coulerent avec plus d'abondance qu'auparavant. M. Fenton ſentoit une pitié véritable de l'état violent où il la voyoit. Aſſis près d'elle, il ſerroit en ſilence une de ſes mains. Sa compaſſion augmentant, il la baiſa. Ses yeux exprimoient un mêlange d'intérêt & d'étonnement dont miſs Matheus s'apperçut. En revenant à elle-même, elle ſoupira encore. Votre ſurpriſe eſt bien naturelle, monſieur, lui dit-elle du ton le plus doux & le plus touchant; elle s'accroîtra, & votre pitié la ſurpaſſera, quand vous ſaurez... Vous

ignorez combien ma douleur eſt vive, combien mon malheur eſt grand! vous ignorez dans quelle diſgrace!.. Aſſurément, miſs, je l'ignore, dit-il, j'eſpere que je l'ignore. Des miſérables, mal inſtruits, m'ont fait entendre, à votre arrivée... Mais il ne ſe peut... On parloit de meurtre... Meurtre! répéta miſs Matheus, en ſe levant avec vivacité. Meurtre! ah, que le ſon de ce mot eſt mélodieux à mon oreille! vous ſavez donc pourquoi on m'a conduite ici? Eh bien, vous connoiſſez ma gloire, l'acte le plus honorable de ma vie, l'objet de mon triomphe, de ma vanité. Oui, mon ami, voilà le bras, voilà la main qui plongea le couteau dans le ſein, dans le cœur d'un perfide. Ah, pourquoi une goutte, une ſeule goutte du ſang de l'infame n'a-t-elle pas rejailli ſur ma main! Jamais, jamais je n'euſſe voulu l'en effacer. Je n'ai pas joui de ce bonheur : mais j'ai vu ce ſang couler à grands flots; j'ai vu la pâleur de la mort ſe répandre ſur l'odieux viſage d'un traître; je l'ai vu tomber victime de ma vengeance; mes yeux l'ont comtemplé à terre, abattu par mes coups, expirant à mes pieds... Image ſatisfaiſante! vous êtes les délices de mon cœur... Priver un lâche de la vie, eſt-ce donc un crime? Oſe-t-on confondre une noble vengeance avec le crime? N'importe, mon ami, les loix me condamnent, doivent me punir... Mais non, il n'eſt pas au pouvoir de l'homme, du monſtre qu'on appelle homme, de me punir. Je ſuis ven-

gée, contente, & je perdrai la vie ſans regret.

Bonté du ciel, s'écria M. Fenton pénétré d'horreur, que dites-vous, miſs! Ai-je bien entendu? Oui, reprit-elle, vous venez d'entendre combien un juſte reſſentiment peut élever l'ame d'une timide femme. Croyez-moi, ſi nous cédons à votre ſexe, il ne doit ſa victoire, ni à notre foibleſſe, ni à ſa ſupériorité, comme il a l'inſolence de s'en vanter; mais à ſon art, à ſa fauſſeté, à ſa perfide baſſeſſe, quand, ſemblable à l'eſprit tentateur, il s'applique à nous ſéduire, à nous égarer, à détourner nos pas du ſentier de la vertu. Vous ſemblez interdit, continua-t-elle. Depuis votre retour en Angleterre, avez-vous été dans cette province où nous nous ſommes connus? Avez-vous appris ma déplorable hiſtoire? Dites, mon ami, la ſavez-vous?

M. Fenton répondit qu'il n'avoit aucune connoiſſance de ſes aventures. Ah, quand vous les auriez entendu raconter, reprit-elle, perſonne ne pouvoit vous inſtruire des circonſtances de mon malheur! Je vous les détaillerai toutes, oui, mon ami, je vous ouvrirai mon cœur. La douceur de répandre mes chagrins dans le vôtre, eſt la ſeule & la derniere conſolation que je puiſſe encore me promettre ſur la terre.

Ce diſcours attendrit beaucoup M. Fenton. Quelques larmes échappées de ſes yeux, marquerent à miſs Matheus la part ſenſible qu'il prenoit à ſes peines. Elle en fut tou-

chée. Il la pria de ne pas différer la confidence qu'elle vouloit bien lui faire. Miſs Matheus pouſſa un profond ſoupir, eſſuya ſes pleurs, & commença ainſi:

Avant de paſſer au temps le plus fâcheux de ma vie, permettez-moi de vous rappeller celui dont peut-être vous ne vous ſouvenez plus. Je vous cachois alors un penchant... Hélas! je pouvois autrefois renfermer dans mon cœur des ſentiments... A préſent je n'ai plus de ſecret, le monde les connoît tous, & je dédaigne de les voiler. Serez-vous étonné, ſi je vous avoue ?... Mais pourquoi le dire ? Vous le devinâtes ſûrement. Votre ſexe eſt vain, il eſt plus vain que le nôtre. Après tout, on pouvoit vous pardonner un peu d'orgueil. En vérité, Jemmi (*), vous étiez une charmante créature, & vous n'avez rien perdu. Votre taille & vos traits ſe ſont formés: votre teint a un peu moins de délicateſſe; mais l'air militaire vous donne à mes yeux un nouvel agrément. M. Fenton s'inclina profondément, & elle continua.

Vous ſouvient-il d'un bal où vous fûtes invité, chez miſtriſs Lindſey? J'y étois avec miſs Johnſon. Nous partagions les ſuffrages entre elle & moi, quand vous arrivâtes. Chacune de nous deſiroit de l'emporter ſur ſa rivale; votre goût détermina celui des autres. Après nous avoir examinées toutes deux, vous me déclarâtes la plus belle, & me choiſîtes pour votre danſeuſe. Miſs Johnſon en

(*) Diminutif de James.

montra un dépit qui me combla de joie. Je l'avoue, je la haïſſois; ſon inſupportable vanité me la rendoit odieuſe. Ce petit triomphe m'enchanta : je vous le devois, il m'en fut plus agréable. Je vous en remerciai; mais un ſentiment bien doux s'introduiſoit dans mon cœur ſous le voile de la reconnoiſſance. Vos regards, vos diſcours, votre danſe légere & gracieuſe, tout me charma; je vous le jure, mon ami, vous me parûtes un ange ce ſoir-là.

Quoi, dit modeſtement M. Fenton, je fus ſi heureux, & j'ignorai!... Aſſurément, miſs, vous me flattez. Mais non, vous me donnez plutôt un extrême regret. Eh! je vous en prie, ne me laiſſez pas croire que mon aveuglement m'ait privé... Il ne vous priva que du plaiſir de vous ſavoir aimé, interrompit miſs Matheus. Je ne voulois pas céder à mon penchant, je m'efforçois de vous le cacher : cependant je vous haïſſois dans de certains moments, parce que vous ne le deviniez point. Mais vos affections étoient engagées. Une perſonne plus aimable, plus digne de vous, occupoit déjà votre cœur. Peu de temps après, elle devint votre femme. Heureuſe fille! je n'ai encore oſé vous demander de ſes nouvelles. Comment me rappeller ſans douleur le temps où je la voyois quelquefois! Hélas! elle rougiroit d'avoir été ma compagne, ſi elle ſavoit... Vous l'aimez toujours, n'eſt-ce pas?

M. Fenton fit un ſigne de tête qui diſoit oui, & miſs Matheus pourſuivit ſon récit.

La mort de ma tante me laiſſa la liberté de retourner dans la maiſon paternelle. Vous m'y rendîtes pluſieurs viſites. Ah, mon ami, auriez-vous cru, quand j'y reçus vos adieux, que ce ſeroit à Newgate où je goûterois le plaiſir de vous revoir?

Long-temps après votre départ de la province, un régiment de dragons vint prendre ſes quartiers à un mille de notre demeure. Mon pere, zélé pour la patrie, en eſtimoit les défenſeurs. Quand il ſe trouvoit des militaires aux environs de chez lui, il les recherchoit, les invitoit à ſa table, les traitoit bien, & leur permettoit de chaſſer ſur ſes terres. Parmi les officiers de ce régiment, un des plus jeunes, alors ſimple lieutenant, devint l'objet de toutes ſes attentions. Il s'appelloit Summers... Summers! nom odieux! nom déteſté! Mais l'infame qui le portoit, n'exiſte plus. Cette certitude diminue l'horreur que je ſens à le prononcer. Je ne vous peindrai point ſa figure. La nature l'avoit doué de mille charmes décevants. L'eſprit, la douceur, ces talents, ces dehors aimables qui préviennent, attirent les cœurs, étoient ſon partage. Imaginez l'homme le mieux fait, le plus agréable, un ſeul excepté. Oui, j'en connoiſſois un plus charmant encore! Ah, s'il m'eût aimée! Mais je devois être la proie d'un monſtre, dont l'ame vile ſe cachoit ſous une forme angélique.

M. Summers chantoit parfaitement bien. Il jouoit de pluſieurs inſtruments, mais ſu-

périeurement du claveſſin. Mon pere compoſoit de la muſique, & la compoſoit en amateur. Enchanté de ſes productions, & trouvant rarement des admirateurs, il ſe paſſionna pour Summers, qui joignoit à la complaiſance de jouer continuellement ſes airs, celle d'en élever l'harmonie au deſſus des pieces des plus grands maîtres. Cette conduite le rendit ſi cher à mon pere, qu'inſenſiblement Summers ceſſa de paroître étranger dans la maiſon. Il y paſſoit des jours entiers; bientôt il y eut un appartemement, & à moins que ſon ſervice ne l'exigeât, il n'en ſortoit plus du tout.

Ma ſœur, grande muſicienne auſſi, donnoit comme lui de l'admiration à ceux qui les entendoient concerter enſemble. Mon ſéjour chez ma tante avoit arrêté mes progrès ſur le claveſſin; ma main étoit devenue peſante; & loin de diſputer le prix à ma ſœur, je négligeois un talent où je croyois ne pouvoir jamais l'égaler. Cependant rien ne m'ennuyoit comme les louanges qu'on lui prodiguoit, & ſouvent je ſortois de la ſalle pour ne pas les entendre.

Summers s'apperçut du dépit qu'elles me cauſoient. Il n'ignoroit pas combien un homme adroit peut tirer avantage de la vanité d'une femme. O mon ami! cette miſérable vanité eſt une cruelle préparation à tous les vices. Elle m'a perdue, perdue ſans retour.

Je ne vous détaillerai point avec quel artifice, quel air d'attachement pour moi, il

m'engagea à lui procurer moi-même la facilité de me tromper. Ma négligence pour la muſique me nuiſoit, diſoit-il, dans le cœur de mon pere, l'éloigneroit de moi; il élevoit mes charmes au deſſus de ceux de ma ſœur, & ne concevoit pas que je lui laiſſaſſe un moyen de ſe faire remarquer où j'étois. Il me donna de l'émulation par l'eſpoir du ſuccès; il m'aſſura qu'un travail aſſidu, aidé de ſes leçons, me rendroit en peu de temps plus habile qu'elle. Je le crus; je pris avec lui le ton docile d'une écoliere. Bientôt il affecta celui d'un amant paſſionné. Que ſon langage étoit flatteur! Comment la fauſſeté inſpire-t-elle des expreſſions ſi vraies! Il me faiſoit entendre tout ce que j'avois penſé vous dire dans un temps déja éloigné... Mais n'en parlons plus, de ce temps ſi cher à mon ſouvenir.

Mon cœur n'étoit point encore indifférent. Vous lui aviez fait éprouver le plaiſir de ſe connoître, de ſentir de tendres émotions. Peut-être cherchoit-il un objet qui lui rendît la douceur de ſes premiers ſentiments: mais pourquoi vouloir m'excuſer? Je fus crédule, je fus foible, je fus folle, je me crus adorée, & j'aimai de bonne foi, & dans toute la ſincérité de mon ame.

Je n'avouai pas d'abord ma défaite. La raiſon combattoit mon penchant. La médiocrité de la fortune de Summers lui laiſſoit peu d'eſpérance de m'obtenir. Une ſœur de ſa mere, vieille fille, vivant dans la province d'York, le ſoutenoit au ſervice. Il en

héritoit; mais il ne jouiſſoit point d'un revenu qui lui permît de rechercher une perſonne riche. Il n'ignoroit pas les vues que mon pere avoit pour mon établiſſement. De mortifiantes réflexions ſe mêloient à nos entretiens. Il devint triſte, ſon chagrin me toucha, & je me ſentois diſpoſée à le diſſiper en lui découvrant ma tendreſſe, quand miſtriſs Carrey, une des amies de ma ſœur, s'aviſa de venir de Londres lui faire une viſite, & s'établit chez mon pere pour y paſſer le reſte de l'automne. Cette femme, veuve depuis un an, poſſédoit de grands biens. On la diſoit belle. A mon gré, jamais figure ne fut plus réguliere & moins piquante. Une phyſionomie ſans ame, un air nonchalant, de grands yeux ſtupides, une bouche à demi ouverte, le teint comme il lui plaiſoit, point d'eſprit, point de graces, le bras maigre, la main énorme, une taille courte, la gorge plate & le pied long: voilà ſur quoi elle fondoit ſes prétentions; au reſte, ſotte & maligne, ignorante & obſtinée, ſe croyant charmante, & montrant la coquetterie la plus gauche & la moins déguiſée. Mais quels défauts la fortune ne répare-t-elle point!

Miſtriſs Carrey eſſaya d'abord ſon art maladroit ſur tout le monde indifféremment: peu à peu toutes ſes attaques ſe réduiſirent à engager Summers. Mon pere s'apperçut qu'elle le diſtinguoit, il en ſentit une joie véritable; il ſouhaitoit que ſon jeune ami lui plût aſſez pour la déterminer à partager ſa fortune avec lui. Je ne doute pas que Sum-

mers ne le desirât aussi; mais il vouloit concilier son amour & ses intérêts. Il craignoit de perdre mon cœur, avant d'avoir recueilli le fruit des soins qu'il s'étoit donnés pour le toucher.

En m'inspirant de la jalousie, il sut ménager les mouvements qu'elle me faisoit sentir. Il me montra une rivale, afin de se procurer l'avantage de paroître fidele & généreux. Quand nous eûmes une explication sur ce sujet, j'étois si révoltée contre cette odieuse femme, je la haïssois tant, que dans l'instant où Summers m'assura de son mépris pour elle, du refus qu'il feroit de sa main si elle la lui offroit, cet apparent sacrifice m'enchanta; je crus ne pouvoir trop le payer. Ma tendresse éclata, je l'avouai, j'en donnai toutes les preuves que l'honneur & la décence permettoient à un amant encore respectueux d'exiger d'une femme modeste & sensible.

Pour prévenir les soupçons de mon pere, & mieux cacher notre secrete intelligence, nous convînmes que Summers continueroit de s'empresser auprès de mistris Carrey. Elle paroissoit très-flattée de la préférence qu'il sembloit lui donner sur ma sœur & sur moi. Je me plaisois souvent à la mortifier, à tourner en ridicule ses affectations; je riois des petits airs impérieux qu'elle prenoit avec Summers, de la soumission qu'il témoignoit pour ses volontés. Insensée que j'étois! je riois, & m'enveloppois dans les pieges d'un perfide.

O mon ami! vous dirai-je, pourrai-je

vous dire?.... Mais de quoi rougirois-je à préſent? Ai-je encore des droits à l'innocence? M'eſt-il poſſible de me diſſimuler mes fautes à moi-même? Eh! quel juge me condamneroit plus ſévérement que mon propre cœur?

Miſtriſs Carrey nous quitta enfin. Elle paſſoit en Irlande, où ſes affaires devoient la retenir long-temps. J'en rendis graces au ciel. Son ſéjour chez mon pere me cauſoit, malgré moi, de l'inquiétude. Six mois après ſon départ, ma ſœur fut mariée à ſir Jeffery, un plat gentilhomme de campagne, grand chaſſeur de renards, aſſez bien fait, d'ancienne famille, & poſſeſſeur d'une des plus belles terres de la province. Mon pere invita beaucoup de monde, donna un grand ſouper, précédé d'un concert, & ſuivi du bal. En vérité, ceux qui imaginerent de terminer une cérémonie ſainte par une fête profane, étoient de bien mauvais politiques. Comment des légiſlateurs ont-ils permis à de jeunes & modeſtes filles d'y aſſiſter? Ne devoient-ils pas prévoir qu'il s'éleveroit dans leurs eſprits d'étonnantes réflexions ſur le ſujet de cette joie folle où l'on s'abandonne devant elles? Que d'extravagances, quels propos, que de jeux de mots! quelle indécence dans les idées, dans les diſcours, dans les regards! que d'impertinentes inſinuations! J'éprouvai ce qu'une occaſion ſi dangereuſe peut produire de plus funeſte. Le ſon des inſtruments, le bruit, le tumulte, le plaiſir de la danſe, la gaieté du jour, tout

ce qu'on disoit à ma sœur, la présence de Summers, animerent mes esprits, porterent je ne sais quelle ivresse dans mon cœur. Elle se communiqua à mes sens; je me sentois étourdie, presque folle. Je me retirai pour aller chercher du repos; le sommeil me devenoit nécessaire. Summers me suivit. Je lui disputai long-temps l'entrée de ma chambre. A force d'importunité, d'obstination, il parvint à me persuader de lui accorder un moment d'entretien.... O mon ami! quel moment! Son ardeur, ses prieres, ses promesses.... Je n'avois plus ma sœur.... Seule dans mon appartement.... Fatale nuit! maudite fête! sexe séduisant & trompeur! Eh, qui n'eût pas cru des serments?.... Mais tant d'exemples de vœux trahis ne devroient-ils pas nous garantir des pieges qu'on nous tend? Pieges connus, découverts, cachés seulement à celle qui doit y tomber. Un des malheurs attachés à toute créature humaine, est de ne point profiter de l'expérience des autres, pas même quelquefois de la sienne.

Je passai plusieurs mois sans qu'il s'élevât dans mon ame une seule idée capable de troubler ma félicité. Summers, sans cesse présent à mes yeux, rempliſſoit tout mon cœur, combloit tous mes desirs. Je le voyois heureux, sensible, empressé, reconnoissant. Loin de me repentir d'une complaisance à laquelle il devoit son bonheur, j'étois parvenue à me dissimuler la honte dont elle me couvroit, à m'applaudir de ma foiblesse; elle me paroissoit une suite naturelle de mes sen-

timents. J'adoptois tous les ſophiſmes qui m'aidoient à la trouver moins blâmable. J'eſpérois que le temps m'offriroit un moyen d'engager mon pere à conſentir à notre union. Summers me conjuroit de ne point hâter la découverte de nos ſouhaits; il craignoit mon pere, & les juſtes reproches qu'il pourroit lui faire. Ne l'accuſeroit-il pas d'avoir ſéduit ſa fille, abuſé de ſon amitié, violé les droits de l'hoſpitalité, trompé ſa confiance? Peut-être le ſoupçonneroit-il d'un vil intérêt? Ces raiſons ſpécieuſes me perſuadoient. Je pris le parti d'attendre; je me croyois ſûre de Summers, de ſon honneur, de ſa conſtance. Il me paroiſſoit inutile de riſquer d'irriter mon pere, de perdre ſa tendreſſe, peut-être ma fortune, pour ſerrer nos liens. Qu'aurois-je craint? Mon amant juroit à tout moment de renouveller ſes vœux aux pieds des autels, dès que j'exigerois cette preuve de la ſincérité de ſon amour.

Le plaiſir étend un voile devant nos yeux: il nous cache le point où il doit s'arrêter. A la plus légere interruption ce voile ſe déchire, & le ſentiment de la douleur fait diſparoître l'erreur qui nous rendoit heureux. O mon ami! comment une femme s'écarte-t-elle du ſentier de l'honneur! Comment s'expoſe-t-elle à perdre cette innocence paiſible, ſource de ſa gloire, de ſon bonheur! Comment renonce-t-elle à ſes propres avantages, ſûre de devenir le jouet d'un monſtre qui la pourſuit, l'atteint, la bleſſe, l'abandonne ſans pitié, & la traite comme un vil animal

animal qu'il a cherché ſeulement pour goûter le plaiſir de l'abattre!

Ici M. Fenton l'interrompit, & lui repréſenta avec douceur combien il y avoit d'injuſtice à s'irriter contre tout un ſexe, à faire tomber ſa colere & ſes réflexions ſur les hommes en général, quand un ſeul méritoit ſa haine & ſon mépris. Miſs Matheus le regarda tendrement, & lui tendant la main: Vous pouvez avoir raiſon, lui dit-elle; il ſe mêle beaucoup d'aigreur à tous mes ſentiments; mais je ne ſuis point une de ces foibles créatures, capables de s'aſſeoir tranquillement pour pleurer leurs infortunes. Si j'ai verſé des larmes, l'indignation les a fait couler. Je ſuis vive, ſenſible, courageuſe & ſincere: je conſens à ſupprimer en votre faveur des vérités trop dures. Oh, ſi tous les hommes vous reſſembloient, s'ils penſoient comme vous, ils auroient des autels dans mon cœur! Deux baiſers ſur ſa main furent la récompenſe de ce langage flatteur. Elle ſourit, & pourſuivit ainſi:

Le temps changea ma ſituation. Summers devint mon maître, & je me vis contrainte à prendre le ton d'une humble ſuppliante. Des raiſons ſecretes & inquiétantes m'obligerent à deſirer une cérémonie que je croyois ne devoir plus différer. Je priai, je demandai, je preſſai à mon tour. Je voulois que Summers parlât à mon pere. Il y conſentoit; mais, ſous mille prétextes, il éludoit mes ſollicitations. Chaque jour il remettoit cette démarche au lendemain. Un ſoir il me dit,

avec un air ſatisfait, qu'il avoit obtenu l'agrément d'une compagnie. Ce grade, qui lui ouvroit le chemin à de plus conſidérables, lui donneroit, ajouta-t-il, un peu plus de hardieſſe pour ſe déclarer à mon pere. Il me ſupplia de lui permettre d'attendre qu'il eût reçu la commiſſion du roi, & de garder notre ſecret juſqu'à ce moment. J'y conſentis, & lui accordai ſans peine ce délai.

Je liſois un matin dans ma chambre, quand Summers ouvrant bruſquement ma porte, entra d'un air égaré; & jetant une lettre ſur ma table: liſez, me dit-il, chere miſs, liſez; je n'ai pas la force de vous apprendre notre commun malheur. Je pris ce papier en tremblant. Mon cœur palpitoit. Je cherchois avec effroi cette nouvelle annoncée par des marques de conſternation, même de déſeſpoir. C'étoit un ordre de marcher dans deux jours, pour ſuivre le régiment qui changeoit de province. Mon premier mouvement fut de m'affliger. Je ne vis d'abord que l'approche douloureuſe d'une cruelle ſéparation, l'éloignement d'un homme dont la préſence & les ſoins faiſoient mon bien le plus cher. Mais un inſtant de réflexion me fit enviſager la ſituation où j'allois reſter, & tout ce que je devois craindre de l'abſence. Un ſeul moyen d'adoucir ma peine, ſe préſentoit à mon idée. J'embraſſai Summers, je baignai ſon viſage de mes larmes. O mon ami, lui dis-je, il n'eſt plus temps de différer l'accompliſſement de vos promeſſes; aucun intérêt ne peut balancer à préſent

la conſolation que vous devez à celle dont le cœur vous eſt ſi tendrement attaché. Nous n'avons pas un moment à perdre. Venez, courons tous deux nous jeter aux pieds de mon pere : il eſt bon, il m'aime, il vous eſtime, il nous pardonnera. Avouez-lui votre amour, vos deſſeins : j'avouerai mes complaiſances, mes foibleſſes ; il conſentira à rendre l'honneur à ſa fille. Mais dût-il nous refuſer, me punir, me maltraiter, me chaſſer de ſa maiſon, je ne renoncerai point à vous. Non, vous ne partirez point ſans m'avoir donné votre foi, ſans avoir reçu la mienne. Pourriez-vous, mon cher Summers, pourriez-vous le vouloir? Non, ſans doute, mon cœur me répond de l'ardeur avec laquelle vous allez ſatisfaire à mes deſirs & à vos engagements.

Loin de me rendre mes careſſes, ou de paroître diſpoſé à me ſuivre, Summers, froid & penſif, reſtoit immobile, & ſembloit méditer ce qu'il devoit répondre. Son ſilence me cauſa une ſurpriſe mêlée d'indignation. Je m'éloignai un peu de lui ; & le regardant fixement : aſſurément, monſieur, lui dis-je, il eſt impoſſible que vous héſitiez.... Ne me laiſſez pas croire que vous héſitez... Héſiter, miſs, interrompit-il ! Eh, bon dieu ! comment héſiterois-je ? Votre propoſition ne demande point d'examen pour être rejetée. Eſt-ce le temps, eſt-ce le moment de parler à votre pere? Que produiroit cette démarche imprudente? Votre ruine, ſans doute.

Ce peu de mots furent un trait de lumiere

qui diſſipa mon erreur. Je vis tout d'un coup l'artifice du perfide ; il attendoit cet ordre : il eſpéroit, en le recevant, ſe délivrer de moi, ſe ſouſtraire à mes plaintes, à mes reproches, & ſe mettre à couvert du reſſentiment de ma famille. Oh, quelle fut ma rage ! Ne me parlez point de temps, de moments, m'écriai-je ; je ne veux rien entendre. Il ne s'agit point de mon pere, de ma ruine, de démarches prudentes ou inſenſées. Point de délai, d'excuſes, d'évaſions ; réparez mon honneur, rendez-moi ma réputation, épouſez-moi dans l'inſtant, ou je vous hais, ou je vous mépriſe, ou je publierai par-tout que vous m'avez trompée, que vous êtes un ſéducteur & un infame.

Un ſouris dédaigneux précéda ſon inſolente réponſe. En vérité, miſs, me dit-il, vous êtes la maîtreſſe de vos ſecrets, vous pouvez les répandre dans le public : il vous ſaura gré de cette confidence. Une raillerie ſi déplacée, ſi cruelle, ſi choquante, enflamma ma colere à un tel excès, que, ne trouvant aucun terme capable de l'exprimer, je me ſentis ſuffoquée par la fureur, & dans l'impuiſſance de la faire éclater.

Je perdis connoiſſance ; & quand je la repris, je me trouvai dans les bras de mon pere. Sa confuſion, ſes ſoupirs, des larmes qui lui échappoient, m'apprirent que je m'étois trahie par mes plaintes, avant de revenir entiérement à moi-même. Puis-je me rappeller ce moment, ſans mourir de regret ; ſans déteſter ma folle paſſion, qui m'a

fait briſer le cœur de ce bon, de ce vertueux, de ce compatiſſant pere! Loin de m'accabler des juſtes reproches que je méritois, il daigna me conſoler, me careſſer, m'aſſurer de ſon indulgence, de ſa tendreſſe; me dire que cette malheureuſe affaire pouvoit encore prendre un tour favorable, & qu'il trouveroit moyen de ſatisfaire à l'honneur, & de remplir mes deſirs.

Le ſentiment d'une vive reconnoiſſance me fit tomber à ſes pieds. Mes larmes étoient le ſeul langage que me laiſſoit l'oppreſſion de mon cœur. Sa main généreuſe les eſſuya; ſes bontés me pénétrerent, elles m'enhardirent enfin. J'avouai tout: mes remords l'attendrirent; il me pardonna. Un tel pere devoit-il avoir une fille ingrate!

Summers s'étoit hâté de ſortir dans l'inſtant où mes forces m'avoient abandonnée. Il n'oſa demeurer le reſte du jour dans notre voiſinage; il demanda & obtint un congé pour paſſer un peu de temps à Londres, où il ſe rendit ſur le champ. Il craignoit le reſſentiment de mon pere, & peut-être la vengeance de mon frere, revenu depuis peu de ſes voyages; car cet homme étoit un lâche. La baſſeſſe & la valeur s'allient rarement. Un motif de conſolation pour moi, c'eſt qu'en lui ôtant la vie, je n'ai point privé ma patrie d'un ſujet qui lui fût utile.

Il avoit tort de redouter mon frere: hélas! le pauvre Tom eſt bien le plus ſot gentilhomme d'Angleterre. Avide, intéreſſé, n'aimant que lui-même, il l'auroit remercié

de m'avoir déshonorée, ſi la perte de ma réputation eût entraîné celle de ma fortune, & que mon pere lui eût donné la part qui me revenoit de ſon héritage.

Ce tendre pere écrivit à Summers. Il ſe plaignit doucement de ſon procédé, du myſtere qu'il lui avoit fait de nos mutuels ſentiments, de ce que, doutant de ſon amitié, il fuyoit ſa maiſon dans un temps où tout lui impoſoit la néceſſité d'y paroître. Il le rappelloit avec des expreſſions careſſantes, lui offroit ma main, & une dot fort ſupérieure à celle de ſa fille ainée. Il le prioit de revenir promptement, & lui donnoit ſa parole qu'il nous pardonnoit à tous deux, & ſeroit charmé de trouver un fils dans l'ami que ſon cœur chériſſoit déja.

Mon pere s'attendoit à voir revenir promptement Summers. Tant de condeſcendance devoit le ramener près de moi. Cependant il héſita encore; il osa nous impoſer des loix, abuſer de la facilité de mon pere, demander un établiſſement plus conſidérable. Il ne put laſſer ſa bonté, ni rebuter ſon cœur. Un naturel généreux eſt, de toutes nos qualités, celle dont nous tirons le moins d'avantage. Des ingrats en profitent, & ne nous en ſavent point de gré.

L'extrême tendreſſe de mon pere pour moi lui ayant fait lever toutes les difficultés, le mépriſable perſonnage daigna ſe rendre enfin à nos deſirs. Il arriva, & fut reçu dans la famille, comme un ami dont on avoit pleuré l'abſence. O mon ami! j'en rougis, je me

le reproche, je ne me le pardonnerai point; mais je dois l'avouer : le charme attaché à ſa préſence, à ſes mouvemens, à ſes moindres actions, l'idée de paſſer ma vie avec lui, triompherent de mon reſſentiment; j'oubliai ſes torts, je parvins même à me perſuader qu'il n'en avoit jamais eu.

Tout ſe préparoit pour notre union : les articles étoient prêts à ſigner, on n'attendoit que les diſpenſes eccléſiaſtiques, quand je reçus un exprès du comté de Leiceſter. J'avois fait part de mon mariage à miſtriſs Benſon, qui, depuis le ſien, habitoit cette province. Elle m'écrivoit que Summers, l'infame Summers, étoit marié. Elle connoiſſoit ſa femme : depuis deux ans ils ne vivoient plus enſemble; la pauvre miſtriſs Summers ne s'occupant que d'une maladie incurable dont elle ſe trouvoit attaquée, & paſſant ſa vie à Bath, dans l'eſpérance de recevoir du ſoulagement en prenant des eaux. Miſtriſs Benſon ajoutoit que, me voyant en danger d'être trompée, elle croyoit ne pouvoir me donner trop promptement cette utile information.

Jugez de ma ſurpriſe, de ma douleur, des tranſports furieux de mon ame. Tremblante, égarée, reſpirant à peine, ſoutenue ſeulement par l'excès de ma rage, j'allai trouver le monſtre né pour mon tourment, pour ma honte, pour me précipiter dans l'abyme du malheur. Tiens, lui dis-je, lis, réponds, explique-moi tes infernals complots.

Il prit la lettre que je lui préſentois, la

parcourut, pâlit, ſe troubla, & ſe jetant à mes pieds, il s'avoua coupable, pleura, gémit, convint de tous les artifices dont il s'étoit ſervi pour me perdre. Il attribua ſa froideur apparente, ſes délais, ſa fuite, à ſon embarraſſante poſition. Il avoit eſpéré de gagner du temps, ſe voir libre avant que mon pere connût notre intelligence. Un amour trop ardent le rendoit criminel, égaroit ſa raiſon; il venoit de le ramener près de moi. En cédant aux inſtances de mon pere, il ne vouloit que jouir encore une fois de la douceur de me voir. Il comptoit partir quand la permiſſion ecclésiaſtique ſeroit arrivée, m'écrire, m'ouvrir ſon cœur, implorer ma pitié, aller attendre, loin des mes yeux, qu'il devînt digne d'y reparoître.

Ses careſſes, ſes pleurs, ſes cris, les aſſurances de ſon amour m'attendrirent; il me conjuroit de ne pas le haïr, de ne pas le mépriſer. Il demandoit grace, il ſollicitoit avec ardeur un généreux pardon. Il l'obtint, mon ami; oui, mon lâche cœur fut touché de ſes remords, céda à ſes inſinuantes proteſtations. Je me ſentis moins révoltée de ſa longue diſſimulation, que je ne l'avois été d'un inſtant de froideur. Je voyois un ſéducteur en lui; mais je n'y voyois plus un inconſtant : je le trouvois criminel, & non pas ingrat : il ne pouvoit me donner ſa main, mais il ne m'avoit point retiré ſon cœur : j'étois trompée, mais j'étois aimée; & dans le feu d'une paſſion auſſi vive, auſſi tendre que la mienne, tout ce qui ne l'of-

ſenſoit point, tout ce qui ne tendoit point à la détruire, ſe préſentoit à mon eſprit ſous un aſpect moins choquant.

Je relevai ce perfide, je le ſerrai dans mes bras. Ton aſcendant l'emporte, m'écriai-je toute en larmes; il n'eſt pas en mon pouvoir de te haïr. Faux, diſſimulé, trompeur, tu es encore, tu ſeras toujours l'objet des plus tendres affections de mon ame. Que veux-tu, qu'exiges-tu de la victime de ta traiſon? Parle, malheureux! qu'allons-nous devenir? Quels ſont tes deſſeins ſur moi? Comment me tirer du cruel embarras où tu m'as réduite?

Il oſa me preſſer de quitter la maiſon de mon pere, de le ſuivre, d'aller à Londres avec lui, attendre le temps où nous pourrions nous unir. Sa femme portoit dans ſon ſein un mal terrible. On n'avoit pu la réſoudre à ſouffrir une opération qui peut-être l'eût guérie. Il étoit trop tard à préſent pour la riſquer; elle languiſſoit, & la mort termineroit bientôt ſes ſouffrances. Je ne répondois rien. Il redoubla ſes inſtances, ſes prieres. Ah! ſi dans les heureux jours de mon innocence on m'eût dit que cette horrible propoſition dût m'être faite, que j'y prêterois une oreille attentive & tranquille, que je l'approuverois, combien je me ſerois cru offenſée par une ſemblable ſuppoſition! Et pourtant, tout aviliſſant qu'étoit ce parti, il me reſtoit ſeul; je le pris, & partis la nuit ſuivante avec Summers.

Vous condamnez, monſieur, une démar-

che ſi honteuſe. Vous ne concevez pas comment une fille telle que moi, a pu ſe réſoudre à ſacrifier ſes devoirs, ſa fortune, ſon honneur, toutes ſes eſpérances, à un amant ſi peu digne d'elle; s'eſt abaiſſée à recevoir le titre de maîtreſſe de l'homme à qui elle faiſoit grace en acceptant celui de ſa femme; comment elle en a joui avec plaiſir? Si le cœur honnête de mon ami répugne à me pardonner de ſi grandes erreurs, il ne refuſera pas d'avouer que mes fautes me donnoient un droit inconteſtable à l'immortelle reconnoiſſance de Summers. Mépriſable aux yeux des autres, je devois être reſpectable aux ſiens. L'univers entier pouvoit me dédaigner, me regarder comme une vile créature; mais lui, il me devoit de la vénération. O ciel! de quel retour ce ſerpent a payé mon exceſſive tendreſſe, mon indulgence, mes bontés!... O femmes, femmes! ne ſoyez point foibles, ne ſoyez point crédules, ne ſoyez point ſenſibles! Craignez, fuyez, déteſtez ces monſtres... Pardon, monſieur, pardon. Je ne vous confonds point avec des Summers; mes exécrations contre votre ſexe ne vous regardent pas, ne vous offenſent point: après tout, c'eſt de moi, c'eſt de ma folie, de mon extravagante paſſion, que je dois me plaindre. Ah! quand on ſe manque à ſoi-même, doit-on s'attendre aux égards des autres? Mais abrégeons un récit trop long, qui m'afflige & vous ennuie.

Je ne vous dirai rien des funeſtes effets

que produiſit ma fuite. La mort de mon pere, arrivée un mois après mon départ, me pénétra de douleur. Celle que je vais ſubir, eſt une foible expiation de mon ingratitude. Malheureux l'enfant qui attire ſur ſa tête la malédiction d'un pere vertueux! J'ai mérité tous les maux dont je me ſens accablée.

Je partis, ainſi que je vous l'ai dit. Summers me conduiſit à Londres, dans un quartier peu fréquenté, chez une veuve dont il étoit connu depuis long-temps. Elle ſavoit qu'il avoit une femme en province; mais ne l'ayant jamais vue, il nous fut facile de lui en impoſer. Je tombai malade en arrivant, & mon mal aſſez dangereux, occaſionna un accident qui me préſerva du malheur de donner le jour à un fils de Summers. Il avoit obtenu une compagnie; ſon régiment étoit à cinquante mille de Londres; il y alloit, & revenoit auprès de moi: nous vivions heureux. Pendant plus d'un an, il ſe conduiſit comme un amant tendre & paſſionné, qui ſe voyoit au comble de ſes vœux. Je l'adorois. Cependant mes remords empoiſonnoient ſouvent ma joie. Tant que Summers ſe tenoit à mes côtés, je ſupportois gaiement ma ſituation, je n'en appercevois que les agréments: dès qu'il s'éloignoit, je m'abandonnois à mes réflexions. Qu'elles étoient douloureuſes! Condamnée à la plus triſte ſolitude, j'évitois mes égales dont j'aurois été mépriſée, & dédaignois la compagnie de mes inférieures..... Mais en avois-je!

Dans la condition abjecte où je m'étois volontairement réduite, une femme oſe-t-elle croire quelqu'un au deſſous d'elle?

Summers fut à ſon régiment. Il en revint de mauvaiſe humeur, & m'apprit que ſa tante étoit morte. Il me montra une lettre de l'homme qui prenoit ſoin de ſes affaires à Yorck. Il le preſſoit de s'y rendre pour la levée du ſcellé. Il parut mortifié d'un événement qui l'arrachoit au plaiſir d'être avec moi. Cependant il ſe détermina à partir, & me quitta trois jours après ſon retour à Londres.

Je ne reçus point de ſes nouvelles par la poſte. Un de ſes amis m'apporta ſa premiere lettre. Il la lui avoit adreſſée, m'écrivoit-il, afin de m'obliger à recevoir ſes viſites, craignant pour moi la grande ſolitude où je m'obſtinois à vivre, & que l'ennui ne prît ſur mon tempérament. Cette ſingularité ne me fit aucune impreſſion déſagréable; au contraire, je fus ſenſible à ſon attention. Cet homme de ſa connoiſſance ne ſe montra pas ſon ami. Vif, étourdi, gai, il traitoit tous les ſujets avec aſſez de légéreté; il rioit de ma conſtance, de mon attachement, de ma fidélité, il blâmoit ma retraite, & me conſeilloit de me diſtraire, de m'amuſer: il s'offroit à me procurer des plaiſirs. Mais je ne l'écoutois pas; je n'étois occupée que de Summers, & du deſir de le revoir.

Cet ami partit pour la campagne. Après ſon départ de Londres, douze jours ſe paſſent ſans qu'une ſeule ligne de Summers par-

vînt juſqu'à moi. Je ne ſavois à quoi attribuer ſon ſilence ; je craignois qu'il ne fût malade : quelquefois je croyois mes lettres chez ſon ami ; ſouvent auſſi je me flattois qu'il ſe hâtoit de terminer ſes affaires pour revenir plutôt. Cette idée adouciſſoit mon inquiétude, mais ſans la diſſiper entiérement.

La fille de mon hôteſſe, douce, jolie, honnête, m'aimoit beaucoup, & me plaiſoit aſſez. Cette jeune perſonne me parloit tous les jours d'une comédie nouvelle qui attiroit tout Londres à ſes repréſentations. Un ſoir elle me propoſa d'aller la voir. L'ennui me fit accepter cette partie. Je m'enveloppai de ma coëffe, & nous nous rendîmes à Drury-Lane. Je me mis avec ma compagne dans la galerie, lieu qui lui convenoit, & où j'étois fort déplacée.

La piece attira d'abord toute mon attention. Vers la fin du premier acte, mes yeux ſe tournerent ſur une loge où trois femmes extrêmement parées ſembloient diſputer aux acteurs le ſoin d'amuſer le public. Elles parloient haut, rioient d'un ton peu ménagé, & donnoient inſenſiblement à l'aſſemblée un ſpectacle plus comique & moins intéreſſant que celui dont elles troubloient indiſcrétement la repréſentation. Je reconnus, dans une de ces folles, miſtriſs Carrey, cette veuve ſi riche, amie de ma ſœur, ma rivale un moment, & l'objet éternel de ma haine.

Sa vue me pénétra de douleur. Quelle différence à préſent entre elle & moi ! Cette

créature, mon inférieure en naiſſance, en eſprit, en beauté, brillante de l'éclat des pierreries dont elle étoit ornée, aſſurée, paiſible, heureuſe, occupoit une place diſtinguée : on la conſidéroit, on l'admiroit, on l'eſtimoit peut-être ! Et moi, cachée, honteuſe, mêlée dans la foule, craignant tous les regards, je n'oſois lever les yeux ! Bon dieu ! ſi cette femme avoit pu me voir, exciter ma rougeur, inſulter à mon infortune, quels charmes ce triomphe auroit eus pour elle !

Je me livrois aux plus triſtes penſées, quand la loge s'ouvrit. O mon ami ! eſt-il une expreſſion capable de vous peindre, de vous donner une foible idée de ma ſurpriſe, de mon trouble, de la révolution de tous mes ſens, en voyant entrer Summers, oui, l'indigne Summers, que je croyois à Yorck !

Il étoit richement vêtu, & paroiſſoit enivré de joie. Il ſe plaça derriere miſtriſs Carrey, l'entretint d'un air familier, même careſſant, badina, rit avec elle, lui donna une fleur. L'impertinente la plaça ſur ſon ſein : elle ſe penchoit vers lui, le regardoit, lui parloit ſans ceſſe, ſourioit, applaudiſſoit à ſes diſcours. A leur impudence, on eût dit qu'ils ſe croyoient ſeuls en ce lieu, ou que tout ce qui les environnoit, étoit dans leur confidence.

Il me fut impoſſible de calmer les violentes agitations de mon cœur. L'odieux aſſemblage de ces deux monſtres unis pour me nuire, me fit éprouver des mouvements

dont je réprimois à peine l'impétuosité. Voir Summers à Londres, penser qu'il avoit feint une absence, qu'il me trahissoit, me trompoit encore, qu'il ne m'aimoit plus, que peut-être il ne m'avoit jamais aimée! C'étoit un supplice si terrible, que je ne pus le supporter long-temps. Craignant de tomber sans connoissance; de devenir un spectacle pour le peuple, & même pour les objets de ma cruelle peine : retirons-nous, dis-je à ma compagne; la chaleur m'incommode, j'ai peur de me trouver mal. Elle se leva, nous sortîmes, on me rapporta chez moi abattue, changée, foible, & si abymée dans la confusion de mes idées, que je restai immobile le reste du jour & la nuit entiere, sans avoir songé à me lever du fauteuil dans lequel je m'étois jetée en arrivant.

Le lendemain de grand matin, mon hôtesse entra chez moi. Je ne me sentois guere en état de recevoir son importune visite; mais je ne lui témoignai point qu'elle me déplaisoit. Après m'avoir excédée de propos plats, de ridicules éloges de sa maison, de sa bonne conduite, fait le dénombrement des gens qui l'estimoient : avez-vous eu depuis peu des nouvelles du capitaine Summers, madame, me demanda-t-elle? Comptez-vous le revoir bientôt? Un grand soupir fut ma seule réponse. En vérité, reprit-elle, sans faire attention à mon trouble, je ne me serois jamais imaginée que M. Summers qui me connoît depuis son enfance, dont le pere me considéroit, dût me traiter avec si

peu d'égards; non, je ne l'aurois pas cru. Que vous a-t-il donc fait, lui dis-je? Assurément, continua-t-elle, il ne lui convient pas de me mépriser. Mon mari étoit officier comme lui, un brave homme, qui a bien servi sa patrie, & sans intérêt; car à cinquante-six ans il est mort lieutenant. Si les gens louent des appartements, cela ne donne à personne le droit de les fouler aux pieds: M. Summers a grand tort, & s'il étoit là, je lui dirois en face. Je veux bien que vous sachiez, madame, que je suis une honnête femme. Eh, bon dieu! m'écriai-je, que signifie cette maussade apologie? Pour l'amour du ciel, parlez moins, & parlez clairement, expliquez-vous, finissez: que voulez-vous dire?

Je veux dire, madame, que je ne suis point faite pour être la complaisante de M. Summers, ni la vôtre, ni celle de personne. Il y a des maisons où l'on reçoit tout le monde. Les libertines de la ville & de la province y trouvent un asyle; mais chez moi, jamais: & si je ne vous avois pas cru la femme du capitaine, sa femme légitime, vous n'y seriez point entrée. Fi, fi, madame; vous m'avez bien trompée; je vous croyois, je vous jure, la plus honnête femme du monde.

Sors, furie, m'écriai-je, en la poussant hors de ma chambre, sors; je ne veux pas être insultée par une basse & insolente créature. Elle se retira, en me criant de sortir avant midi de sa maison.

Un instant après, sa fille vint me faire des excuses de l'impertinence de sa mere. Elle

me trouva accablée de honte & de douleur. Elle m'apprit que le laquais de Summers, qui ſortoit d'avec elle, l'avoit inſtruite des affaires de ſon maître & des miennes. Ainſi elle ſavoit que non-ſeulement je n'étois point mariée, mais que Summers, époux d'une autre, ne ſongeoit plus à moi. Je ſuis fâchée, madame, ajouta cette bonne fille, de vous annoncer une ſi mortifiante nouvelle.

Eh, je la ſavois, lui dis-je, emportée par le beſoin d'ouvrir mon cœur, par l'eſpoir de trouver de la conſolation dans cette ſenſible créature; je la ſavois, ma chere Molly, vous ne m'apprenez rien dont je ne fuſſe informée depuis long-temps. Depuis long-temps, répéta Molly! Prenez garde, madame; aſſurément la douleur trouble votre eſprit. Le capitaine Summers a été marié la ſemaine paſſée dans l'égliſe de S. Paul. Il parut hier, pour la premiere fois, en public avec ſa femme. Je m'apperçus bien à la comédie que vous ſouffrîtes beaucoup en le voyant à ſes côtés...

A la comédie, interrompis-je! Marié la ſemaine paſſée! Quoi? comment? que dites-vous? ſa femme! aux côtés de ſa femme! lui! De quelle femme me parlez-vous? De miſtriſs Carrey, madame, reprit-elle. M. Summers l'a publiquement épouſée. Elle lui aſſure ſa fortune, & on la dit conſidérable.

J'ignore ce que je répondis, ce que je fis, ce que je penſai, ce qui m'arriva. Je perdis la tête en l'écoutant, & ne revins à moi que pour jeter de grands cris, frapper mon ſein,

M. Fenton ſe diſpoſoit à parler, quand la porte s'ouvrit bruſquement. Le concierge entra, en criant : courage, madame, excellente nouvelle! Le gentilhomme que vous avez tué, n'eſt pas mort. Qu'entends-je, dit-elle ! l'infame reſpire encore ? Ah! je vous en félicite, s'écria Fenton, tranſporté de joie; mais eſt-il bien vrai ? Ah! très-vrai, ajouta le concierge. M. Murphy ſort d'ici : il aſſure que madame ſera admiſe à donner caution dans deux ou trois jours, pourvu que la fievre ne prenne point au bleſſé. Le ciel puiſſe-t-il le conſerver en l'état où il eſt à préſent ! Puiſſe-t-il.... le foudroyer, l'anéantir, interrompit la fiere miſs ! Oſez-vous bien en ma préſence faire des vœux pour ce monſtre ? Mais, reprit le concierge étonné de ſa colere, madame n'y ſonge donc pas? Sa vie dépend actuellement de celle du capitaine Summers. M. Murphy jure que, s'il meurt, rien ne peut vous ſauver.

Eh, de quoi ſe mêle ce Murphy, demanda-t-elle ? quel eſt-il ? Un très-habile, un très-ſavant homme, repliqua le concierge, connoiſſant parfaitement les loix des trois royaumes & la valeur du moindre terme dans leur interprétation. Procureur, avocat, notaire, ſolliciteur, il eſt tout ce qu'on veut. Il inſtruit le procès, le Juge, les témoins. C'eſt un génie admirable : avec cela bonhomme, complaiſant, facile, & jamais partial. Il prend le matin la cauſe du demandeur, & ſouvent le ſoir celle du défendeur. Il eſt dans ce moment pour le capitaine Sum-

mers; mais ſi madame lui parloit... Moi, lui parler! dit miſs Matheus, je m'en garderai bien. Cette affaire m'eſt trop indifférente pour eſſuyer volontairement l'ennui d'un pareil entretien. Je ne veux point voir votre Murphy.

J'entends, reprit le concierge, en jetant un regard malin ſur Fenton; madame s'eſt choiſi un conſeil. Au reſte, ſon dîner eſt prêt. Comme j'ai vu à ſon air qu'elle étoit une perſonne de diſtinction, je n'ai rien épargné pour la bien traiter. Ce ſoin m'oblige, dit-elle; faites-nous ſervir. M. Fenton voudra bien m'accorder ſa compagnie à table.

Le concierge auroit mieux aimé qu'il dînât en particulier, ou continuât d'être ſon penſionnaire à l'immenſe réfectoire où mangeoient une partie des priſonniers; mais ne le croyant pas en état de faire une grande dépenſe, il ſe prêta de bonne grace aux deſirs de miſs Matheus, ſe promettant bien d'ajouter ſa complaiſance au bas du mémoire. Il appella, on apporta le dîner, &, comme il l'avoit annoncé, il ſe trouva compoſé de mets délicats & aſſez bien apprêtés.

Pendant le repas, miſs reçut les tendres félicitations de ſon ami ſur l'heureuſe apparence de ſa prochaine liberté. Elle lui laiſſa entrevoir qu'elle ſupporteroit le malheur de vivre & de n'être point vengée, ſi elle jouiſſoit ſouvent du plaiſir de s'entretenir avec lui. Elle parla beaucoup du pouvoir des premieres inclinations; & perdant un peu le ſouvenir de ſes chagrins, elle mêla de l'a-

grément, & preſque de la gaieté, au ſoin de ſervir M. Fenton, & de lui préſenter tout ce qu'elle croyoit propre à flatter ſon goût.

Le récit vif, animé, de la jeune miſs, ſes réflexions ſur elle-même, le regret de ſa faute, ſon mépris pour ſes propres foibleſſes, venoient de prévenir en ſa faveur un homme doux, ſenſible, & naturellement porté vers l'indulgence. Pendant le cours de cette petite hiſtoire, un tiers eût pu faire d'embarraſſantes objections. M. Summers, parfaitement inſtruit d'une aventure dont il étoit le héros, ne la contoit pas de même. Soit oubli, ſoit vivacité, l'impétueuſe miſs n'avoit pas été d'une exactitude ſcrupuleuſe ſur de certains faits. Des détails négligés, de légeres circonſtances ſupprimées, pouvoient peut-être, je ne dis pas excuſer, mais rendre moins révoltants l'abandon & les procédés dont elle ſe plaignoit. Aſſurément, quand il s'agit de la réputation d'une femme, il y auroit de la cruauté à s'en rapporter entiérement à un capitaine de dragons; mais ne ſeroit-ce point une imprudence de rejeter abſolument ſon témoignage?

On prétendoit dans la province, qu'auſſi bonne citoyenne que ſon pere, comme lui, miſs Matheus aimoit ces hommes généreux dont la vie eſt conſacrée à la défenſe & à la gloire de leur patrie. Avant le ſéjour de Summers chez elle, aucune apparence, au moins éclatante, ne déceloit encore que ce goût pût être porté trop loin. Son amant convenoit de l'avoir attendrie, & non pas ſéduite;

recherchée, & jamais trompée. Le deſſein de l'épouſer n'étoit point, diſoit-il, entré dans ſes projets; il aſſuroit même qu'elle le ſavoit; lui reprochoit de s'être obſtinée à vouloir l'y contraindre, en forçant ſon pere de lui offrir une main qu'il ne pouvoit ni ne vouloit accepter. Il s'étoit vu obligé de l'enlever malgré lui, de ſe charger de la haine d'une famille qu'il eſtimoit, de s'enſevelir avec elle dans une longue retraite, de ſupporter ſes humeurs, ſes caprices, ſa jalouſie, & les marques continuelles de la plus terrible paſſion. Falloit-il encore lui ſacrifier ſa fortune, un établiſſement conſidérable? Rien dans le monde ne lui eût perſuadé d'épouſer une fille altiere, impérieuſe, qui d'ailleurs avant de le connoître.... Mais n'achevons pas. Miſs Matheus priſonniere, incertaine de ſon ſort, mérite encore une tendre pitié, On doit reſpecter le malheur. Suſpendons ſeulement notre jugement. Il ſe pourroit bien que Summers eût tort, & elle auſſi. Ces femmes paſſionnées, violentes, capables d'employer le fer & le poiſon pour ſe venger d'un outrage reçu, ne ſont pas toujours celles qui s'expoſent le moins au danger d'être offenſées. La ſuite nous découvrira la vérité, & la conduite de miſs Matheus nous éclairera ſur ſes ſentiments.

Le dîner fini, la porte fermée & le thé préparé, miſs pria ſon ami de vouloir bien l'inſtruire de ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation. En vérité, vous m'embarraſſez, dit M. Fenton. Les événements que

je pourrois vous raconter, ſont trop ſimples, trop ordinaires, pour mériter votre attention. Ne m'obligez point à vous fatiguer par une longue ſuite de petits incidents, d'aventures fâcheuſes, affligeantes, très-douloureuſes quand on les éprouve, mais dont le récit ne porte ni l'émotion ni l'attendriſſement dans le cœur des autres.

Et penſez-vous, mon cher Jemmy, dit miſs Matheus, qu'en vous demandant de la confiance, je cherche à me procurer de l'amuſement? Ne me faites pas l'injuſtice d'attribuer ma priere à un mouvement de curioſité, ou au deſir de me diſtraire. Parlez, mon ami, parlez, & ſoyez ſûr de me plaire. Le moindre récit, les faits les plus ſimples deviennent attachants, quand on aime la perſonne qu'ils intéreſſent.

Vous le voulez, miſs; je ne réſiſte plus, dit M. Fenton, en s'inclinant profondément pour la remercier d'un langage ſi flatteur; & s'approchant tout près d'elle, il commença ainſi :

Vous ſavez, miſs, qu'au retour de mes voyages tout me promettoit un ſort aſſez heureux. La mort de mon pere, celle de mon frere ainé, devoient me rendre le plus riche gentilhomme de ma province. Une exacte connoiſſance de leurs affaires détruiſit bientôt mes eſpérances. Mon pere faſtueux & négligent avoit laiſſé un bien en déſordre. Mon frere, paſſionné pour les courſes de chevaux, loin de prendre des arrangements convenables à ſa ſituation, employa

des ſommes immenſes en paris, s'abyma, ſe vit ſans reſſources, & alloit quitter l'Angleterre quand il mourut.

A mon arrivée, je trouvai ma ſœur au déſeſpoir. Nous nous aimions tendrement. Elle pleuroit ma ruine, & je ſentois vivement le malheur de ne pouvoir lui procurer un établiſſement. Malgré mon amitié pour elle, & l'indigence où nous allions reſter, je réſolus de faire honneur à la mémoire de mon pere & à celle de mon frere, en ſatisfaiſant à toutes leurs obligations. Mes gens d'affaires m'indiquoient des moyens de ſauver une partie de mon bien, en ſuppoſant des créances anciennes, en augmentant les débiteurs, faiſant perdre à tous, & profitant de la remiſe que chacun ſeroit forcé d'accorder; mais l'équité ne me permit pas de ſuivre ces conſeils. Je ne crus pas devoir diſcuter des droits réels, & je me déterminai à vendre mon héritage.

Le chevalier Rowland, mon parent, homme riche, intéreſſé, actif, intelligent, ayant une parfaite connoiſſance de la valeur de mes terres, me vint propoſer de les lui engager pendant l'eſpace de vingt ans. Si j'y conſentois, il ſe chargeoit, me dit-il, de garder ma ſœur chez lui, de la traiter comme une de ſes filles, & de me rendre, à la fin du temps preſcrit, la jouiſſance de mes revenus & la propriété de mon bien, en retenant ſeulement alors la penſion de ma ſœur & celle de ſa femme de chambre. J'acceptai cette offre avec joie. Le chevalier fit dreſſer le

le contrat comme il lui plut. Je le ſignai. Il prit des arrangements dont les créanciers ſe contenterent. Sa femme eut la bonté de venir chercher ma ſœur. Je la vis partir avec douleur : notre ſéparation fut triſte. Le chevalier me voyant diſpoſé à entrer dans le ſervice, me ſouhaita du bonheur, de la gloire, & ſurtout de la patience, m'aſſurant que vingt ans n'étoient pourtant pas ſi longs à paſſer qu'on le croyoit à mon âge. Il retourna chez lui, & je me rendis à Londres. Je fis une campagne en qualité de volontaire dans le régiment de milord Gage, & l'hiver d'après j'obtins une compagnie.

Toute ma fortune ſe réduiſoit à une petite rente que m'avoit laiſſé une de mes couſines, & à ma compagnie. Je jouois; le haſard me favoriſoit; je me ſoutenois aſſez noblement; mais l'amour vint troubler ma tranquillité, & remplir mon cœur d'amertume. Je vis l'aimable Amélie, & malgré ma réſiſtance elle me ſoumit à ſes loix. Miſtriſs Harris, ſa mere, venoit ſouvent chez lady Courteney, une ancienne amie de ma famille. En m'entendant nommer, elle ſe rappella l'attachement qu'elle avoit eu pour ma mere, & me marqua beaucoup de bienveillance. Bientôt ſa maiſon me fut ouverte. On y jouoit le ſoir : elle me retenoit, m'engageoit à faire ſa partie ou celle de ſes filles; & quand je laiſſois paſſer deux jours ſans les voir, j'eſſuyois une obligeante querelle, & de doux reproches de toutes les trois.

Ainſi, miſs, des deſirs ſecrets, une tendreſſe ſans eſpérance, une crainte extrême de la laiſſer paroître, le ſoin continuel de réprimer ces mouvements ſi prompts, qui échappent & décelent les ſentiments de notre cœur, de triſtes réflexions, un dur ſilence, de la jalouſie, des peines; voilà ce que l'amour ſembloit me réſerver auprès de la plus charmante des créatures.

Pendant la derniere campagne, notre régiment avoit beaucoup ſouffert; on décida qu'il ne ſerviroit point cette année. Il repaſſa la mer, & on l'envoya en garniſon ſur les côtes. Par un heureux haſard, ce fut à trente milles de cette belle terre que poſſédoit miſtriſs Harris, dans le voiſinage du château de votre tante. Au commencement du printemps, elle ſe diſpoſa à partir pour y paſſer ſept ou huit mois. Elle m'invita à m'y rendre auſſi ſouvent qu'il me ſeroit poſſible. Je le lui promis; & pendant le temps de mon ſéjour au régiment, je fis pluſieurs voyages chez elle. Je me ſouviens de vous y avoir vue; je me rappelle auſſi qu'Amélie & ſa ſœur devoient être à ce bal, où j'eus l'honneur de partager les applaudiſſemens qu'on donnoit à votre danſe : mais une légere incommodité de miſtriſs Harris priva ſes filles du plaiſir d'aſſiſter à cette fête.

Le retour de l'automne nous ramena tous à Londres. Peu de jours après notre arrivée, un accident d'un cruel événement me fit connoître combien Amélie avoit pris d'empire ſur un cœur formé pour l'adorer. Elle fut

attaquée de cette maladie terrible, qui menace également la vie & la beauté. On éloigna miſs Betzy. Je m'enfermai avec miſtriſs Harris, dont l'inquiete douleur étoit extrême. Je ne quittai point la chambre de ma chere Amélie, je lui rendois les plus tendres ſoins. Oh, qui pourroit exprimer les agitations de mon ame en la voyant ſouffrir, ma terreur, ma conſternation dans les moments où on la croyoit en danger! Aimable & chere créature! elle conſervoit ſa douceur au milieu de ſes plus grands maux. Elle conſoloit ſa mere, me remercioit. Complaiſante, docile, elle ſe prêtoit à tout ce qu'on exigeoit d'elle : non qu'elle redoutât la mort, mais elle craignoit d'affliger ceux dont elle étoit aimée. Ah, ſi je l'avois perdue, ſi le ciel m'en eût privé, qui jamais auroit pu la remplacer, me rendre les ſentiments qu'elle m'inſpiroit, qu'elle m'inſpire encore, qu'elle m'inſpirera toujours!

Vous êtes un hiſtorien plus exact que poli, dit miſs Matheus. Mais pourſuivez. Eh bien, vous ne la perdîtes point? elle guérit;

Oui, reprit M. Fenton, elle guérit; mais ſa convaleſcence fut longue. Il lui reſta une grande foibleſſe, & ſon teint demeura fort rouge. Ses yeux, long-temps fermés, s'ouvrirent enfin: mais leur inflammation ne diminuoit point. Pendant trois mois, on craignit qu'ils ne perdiſſent leur éclat; & même le bruit ſe répandit qu'Amélie ne recouvreroit jamais ſes charmes. Comme on ajoute toujours aux nouvelles qui ſe débitent dans

le monde, bientôt chacun fit d'elle un portrait à ſa fantaiſie, & peu s'en fallut qu'on ne la crût un monſtre.

Elle penſa elle-même que rien ne lui rendroit ſes agréments, ni ſa premiere fraîcheur. Sa gaieté ne fut point altérée par cette perſuaſion; elle ſoutint la déſertion de ſes amants, & l'idée de l'éternelle laideur dont elle ſe voyoit menacée, avec une force d'eſprit qu'on ne devoit attendre ni de ſon âge ni de l'habitude où elle étoit de recevoir un tribut continuel de louanges & d'adorations. Que cette noble indifférence pour ſa beauté me donna d'admiration! qu'elle me la montra ſupérieure à tout ſon ſexe! Elle pouvoit bien négliger cette partie de ſes avantages, elle en poſſédoit tant d'autres!

Oh, ſans doute, interrompit encore miſs Matheus, je me rappelle d'avoir entendu parler du merveilleux héroïſme de miſs Amélie dans cette occaſion. Mais, M. Fenton, on ne dit pas tout ce qu'on penſe; & ſous un viſage riant, on cache ſouvent des regrets amers, dont la confidence ne ſerviroit à rien. L'amour-propre a bien des reſſources.

Vous offenſez Amélie, dit un peu fâché M. Fenton; elle a de la grandeur d'ame, elle en a beaucoup, miſs: ſi vous l'aviez connue plus particuliérement, vous applaudiriez aux louanges que je ne puis m'empêcher de lui donner. Eh, pourquoi ne les lui donnerois-je pas? Un mari doit-il refuſer à ſa femme une juſtice que tout le monde ſe plaît à lui accorder? N'oſera-t-il exalter ſes

vertus, parce qu'elles le rendent heureux? Pourquoi le poſſeſſeur d'un bien rougira t-il d'avouer qu'il l'eſtime & ſait l'apprécier? De combien de chimeres ſe nourrit l'orgueil! On tire un vain honneur de raſſembler autour de ſoi tout ce que les deux mondes offrent de rare ou de magnifique; & le tréſor le plus précieux, une femme eſtimable, n'eſt point comptée au rang de ce qui fait le bonheur. Me préſerve le ciel d'adopter jamais ce ridicule préjugé! Excuſez ma ſincérité, miſs; ſouffrez les effuſions de mon cœur, ou terminons ici mon récit. Je vous l'ai déja dit, il n'eſt pas digne de vous occuper.

Pardonnez-moi, mon ami, reprit miſs Matheus: à quelques épithetes près, quelques répétitions inutiles, vous contez aſſez naturellement. Je vous écoute avec plaiſir. Allons, voyons. Ces apparences de laideur ne durerent pas long-temps.

Non, pourſuivit le tendre mari: au grand regret de ſes jeunes compagnes, Amélie reparut plus belle & plus brillante que jamais. Elle étoit grandie, ſon air paroiſſoit plus noble, ſa taille plus formée. Ceux qui l'avoient abandonnée, n'exciterent ni ſes regrets, ni ſa colere, mais ils lui inſpirerent du mépris. Comme la bonté de ſon cœur la rendoit ſenſible aux moindres peines de ſes amies, elle apprit avec douleur que des perſonnes, dont l'attachement pour elle ſembloit ſincere, s'étoient répandues en railleries ſur ſon accident, dans le temps où l'on croyoit qu'elle perdroit la vue. Elle ne daigna pas

s'en plaindre, mais elle en conſerva du reſſentiment, & les traita depuis avec beaucoup de négligence & de froideur.

Il lui étoit impoſſible de douter de la préférence que je lui donnois ſur tout le reſte du monde. Ma conduite pendant ſa maladie, mon aſſiduité, mes ſoins, mes regards, mes attentions l'aſſuroient au moins de la plus tendre amitié. Toujours décidé à lui cacher mes ſentiments, je m'efforçois de les renfermer dans mon cœur. Amant ſecret & réſervé, mais ami zélé, connu, avoué, je goûtois la douceur de la voir, de lui parler, d'être ſans ceſſe auprès d'elle. Souvent je me trouvois heureux. Comme elle recevoit encore peu de viſites, je reſtois quelquefois des heures entieres dans ſon cabinet à étudier de la muſique, ſans autres témoins que ſa ſœur, ou une de leurs femmes. Deux couplets de chanſon, compoſés ſur un air qu'Amélie aimoit, amenerent un jour l'unique ſujet de converſation que j'évitois ſoigneuſement de traiter avec elle. Nous parlâmes de l'amour, & elle me demanda ſi je n'avois jamais aimé. Cette queſtion me troubla, m'interdit : je demeurai confus, incertain de ce que je devois dire. Je baiſſois les yeux, je n'oſois ouvrir mes levres, prêtes à laiſſer échapper le plus tendre aveu. Comment feindre avec ma charmante amie, lui déguiſer la vérité, affecter de l'indifférence, quand mes regards, quand le ſon de ma voix démentiroient peut-être mes paroles? Je gardai le ſilence, ſoupirai, & détournai la tête pour ca-

cher les marques de l'attendriſſement qui ſe mêloit à mon embarras.

Un déſordre ſi grand, dont l'occaſion étoit ſi légere, ſurprit Amélie. Elle ſe tut aſſez long-temps. Vous me faites appercevoir, dit-elle enfin, que j'ai été indiſcrette : mais comme je me flattois d'avoir votre confiance, j'ai cru pouvoir haſarder cette queſtion. L'effet qu'elle produit, m'étonne, & me confirme dans l'idée où je ſuis, que votre cœur n'eſt point tranquille. Je remarque en vous une triſteſſe habituelle. Elle s'interrompt quelquefois, mais elle ne ſe diſſipe pas. N'y voyant point de cauſe apparente, ou du moins nouvelle, j'ai penſé que peut-être une inclination ſecrete vous rendoit malheureux. Je vous ai des obligations ſi grandes, ſi récentes, que je m'accuſerois d'ingratitude, ſi je ne me ſentois pas diſpoſée à partager vos chagrins, à prendre un vif intérêt à ce qui vous touche. En me choiſiſſant pour votre confidente, donnez-moi les moyens de vous prouver ma reconnoiſſance & mon amitié.

Vous avez bien deviné, miſs, m'écriai-je, tranſporté du plaiſir de lui entendre dire qu'elle s'intéreſſoit à moi : oui, une inclination ſecrete, ou plutôt un penchant inſurmontable, eſt la ſource de ma peine. J'aime avec tendreſſe, j'aime avec douleur : je ne puis être heureux, je ne puis même ſouhaiter de le devenir. Condamné à ſouffrir, à me taire, à deſirer que l'objet de mon ardeur ignore toujours ma paſſion, à renfermer mes ſentiments, à craindre plus

que la mort de les lui voir partager, je gémis, je vis dans une contrainte continuelle; & malgré cette deſtinée bizarre, il eſt des moments où j'éprouve des plaiſirs délicieux, où je ne voudrois pas changer ma ſituation. Mais qu'ils paſſent rapidement ces inſtants flatteurs! Quand je ſonge que ſi j'étois aimé, je ferois le malheur de ce que j'aime; quand je me vois privé pour ſi long-temps d'une fortune qui me permettoit d'aſpirer au plus grand des biens, je me livre au déſeſpoir, je me reproche une ardeur inſenſée, je travaille à l'éteindre... A l'éteindre, interrompit Amélie? Ah! vous n'aimez pas autant que vous le croyez. J'ai entendu dire à des perſonnes ſenſibles, que de tant de projets dont s'occupe un amant malheureux, celui de ne plus aimer, eſt le ſeul qui ne ſe préſente point à ſon idée, & qu'il lui ſoit impoſſible de former.

Que ce peu de mots prononcés avec vivacité, du ton dont on accompagne un tendre reproche, me fit ſentir une douce émotion! Je pris ſa main, je la preſſai dans les miennes; j'oſai l'approcher de ma bouche, la baiſer pour la premiere fois. Eh, qu'importent, lui dis-je d'une voix baſſe & tremblante, qu'importent ces vains, ces inutiles efforts? Ils augmentent mes tourments, & n'affoibliſſent point mon amour; ils n'offenſent point celle que j'aime. Ah! ſi vous ſaviez combien je la reſpecte.... chere miſs, ſi vous ſaviez.... Mais que veux-je vous dire! Non, ce ſecret.... je le tairai toujours...

O miſs Amélie! votre cœur paiſible ne peut concevoir les cruelles douleurs qui déchirent le mien.

Une modeſte rougeur ſe répandit ſur ſon viſage. Elle me regarda, détourna promptement ſes yeux, les fixa à terre, retira ſa main; & paroiſſant auſſi embarraſſée que moi: on n'eſt pas tout-à-fait paiſible, dit-elle, quand on voit ſes amis dans le trouble. Votre poſition eſt bien ſinguliere! Mais comment? pourquoi craignez-vous d'être aimé de celle qui vous inſpire une paſſion ſi forte? Eſt-il poſſible d'aimer ſans ſouhaiter de plaire? Se peut-il qu'une perſonne digne de faire naître des ſentiments ſi tendres, ſi délicats, ſe trouvât malheureuſe de les partager? Vous me donneriez mauvaiſe opinion de votre choix, ſi vous me laiſſiez penſer que la ſituation préſente de votre fortune fût pour votre maîtreſſe une raiſon de rejeter vos vœux. Eh, que ſont tous les biens du monde, comparés à la [illegible] aimée d'un homme eſtimable, de devenir ſon heureuſe compagne; & [illegible] être de ſon bonheur!

[illegible], je me ſentois enlever à moi-[illegible] charme puiſſant & invincible. [illegible]ement paſſionné m'entraînoit [illegible] alloit faire tomber aux pieds [illegible] d'égards, de raiſon; mon ſe-[illegible], ſi la voix de miſtriſs Har-[illegible]ſuivie de pluſieurs perſon-[illegible] l'impétuoſité de ce mouve-[illegible] de parler, d'entendre, de [illegible] une ſubite indiſpoſition;

je ſortis, & gagnai le parc Saint-James, ſi ému, ſi occupé de mes penſées, que je ne ſavois ſi je marchois, ou ſi je reſtois en place. Au milieu de cette violente agitation, des tranſports de joie s'élevoient dans mon ame. Amélie m'a entendu, me diſois-je; elle m'a montré de l'eſtime, de l'amitié, & preſque de la tendreſſe; mon infortune ne l'éloigne point de moi. Quoi, je plairois! Quoi, j'aurois touché ſon cœur! Elle daigneroit être ma compagne! Ah, que ne puis-je dire comme elle: *mon heureuſe compagne!*

Mon ami, dit miſs Matheus, je vous admire, en vérité. Eh, comment depuis ſi longtemps vous ſouvenez-vous de tout cela? Je ne vous croyois pas une mémoire ſi fidelle. On vous a tenu, j'en ſuis ſûre, des diſcours qui méritoient bien autant d'être gravés dans votre eſprit; cependant vous les avez oubliés. Qui vous a dit, miſs, que je les ai oubliés, reprit M. Fenton? Votre conduite, ajouta-t-elle. Mais continuez. Vous étiez donc dans le parc, parlant tout ſeul comme un fou.

Quand l'air eut un peu calmé mes ſens, pourſuivit-il, je réfléchis plus poſément à ce qui venoit de ſe paſſer entre Amélie & moi. Je me rappellai pluſieurs de ſes actions, de ſes diſcours, qui, échappés à une perſonne auſſi ſage, auſſi réſervée, ſembloient déceler une tendre prévention. Je n'avois j'amais voulu les interpréter en ma faveur; j'oſai le faire alors. Mais où me conduiſirent ces idées flatteuſes? A me trouver le plus malheureux des hommes, à me confirmer dans la réſolu-

de ne point profiter des dispositions fe[illegible] d'Amélie, de ne jamais abuser des bon[illegible] d'une fille respectable, destinée à une [illegible] de fortune, mais dépendante de sa me[illegible], d'une fille assez noble, assez sensible pour [illegible] peut-être la satisfaction de son cœur [illegible] félicité de son amant, à l'espérance d'un [illegible]ement considérable. Je n'aurois pas ba[illegible] un instant entre l'empire du monde & la [illegible] d'Amélie; mais je me sentois capable de [illegible]ncer à son cœur, à sa vue, à la vie, à mon [illegible]eur même, plutôt que de consentir à lui [illegible] sacrifier ses intérêts à ma tendresse.

Le croirez-vous, miss? je me déterminai à [illegible]dre, à la tromper, à devenir l'objet de son [illegible]pris, de sa haine peut-être, pour m'ôter [illegible] les moyens d'être jamais la cause de sa [illegible]. Elle savoit que j'aimois, je le lui avois [illegible], mais celle qui m'inspiroit tant d'ardeur, [illegible] n'étoit pas connue, au moins par mon [illegible]. Je pouvois détourner ses idées d'elle-[illegible], les fixer sur une autre personne, effa[illegible] de son ame ces impressions qui devoient [illegible] être si cheres, me bannir de ce cœur qu'il [illegible] sembloit si doux de toucher, dont la moin[illegible]dre préférence eût suffi à mon bonheur : ah, [illegible]miss, que je me sentis malheureux en m'ar[illegible]tant à ce cruel projet!

Malheureux! dit miss Matheus, vous vous [illegible] doucement : il ne tenoit qu'à vous [illegible] vous trouver très-extravagant. Désespérer [illegible] femme, de peur qu'elle n'ait un jour [illegible]grin, c'est être bien prévoyant. Et [illegible] vous cette sottise?

Je commençai, reprit M. Fenton, par eſſayer s'il me ſeroit poſſible de me priver du ſeul plaiſir auquel j'étois ſenſible. Je paſſai deux jours ſans voir Amélie, & je les paſſai ſeul, dans une triſteſſe inexprimable, combattant entre le deſir d'aller chez elle, & la crainte de ne pas me tenir tout ce que je me promettois. Le troiſieme jour, mon laquais me donna à mon réveil un billet de miſtriſs Harris. Elle s'informoit de ma ſanté, me grondoit, ſe plaignoit de mon abſence, & me prioit à dîner. Je voulus m'en défendre, lui écrire que je n'irois point; mais je ne pus imaginer un prétexte de refus; je pris le parti de me rendre à ſon obligeante invitation.

Je trouvai Amélie fort parée : elle rougit en me ſaluant, & pour la premiere fois il me ſembla qu'elle me recevoit avec un peu de froideur. Je crus démêler de l'inquiétude dans ſes yeux. Qu'elle étoit belle! En la regardant, je me demandois comment j'avois pu paſſer volontairement deux jours ſans la voir. Je la priai de me dire ſi je me trompois en penſant remarquer une ſorte de changement en elle. Je ne ſuis pas ſujette à l'humeur, me répondit-elle; on ne m'accuſe point de caprice. Et me regardant fixement : qu'avez-vous donc fait pendant deux jours entiers? On aſſure que vous n'êtes point ſorti de chez vous. J'y ai rêvé, répondis-je. Rêvé, dit-elle, & à quoi? A mon infortune, miſs; à tout ce qui peut aſſurer votre félicité. Elle baiſſa les yeux, ſoupira; & d'un ton

doux & languiſſant : eſt-ce loin de moi qu'il faut s'occuper de moi, dit-elle? Eſt-ce ſous un même point de vue qu'il faut enviſager votre infortune & ma félicité? Sa mere m'appella pour jouer. Je ne pus lui parler, & du reſte du jour nous ne retrouvâmes point l'occaſion de renouer un entretien particulier. Mais le lendemain apporta un terrible changement dans notre ſituation.

J'allai de bonne heure chez Amélie : miſs Betzy ſortoit, ſa mere écrivoit : elle me fit prier de monter à l'appartement de ſes filles, en attendant qu'elle eût fini des lettres preſſées. J'entrai. Amélie étoit ſeule. Le cœur me battit avec tant de violence en la voyant, qu'il me fut impoſſible de lui rien dire. Elle me ſalua avec cet air de bonté qu'elle avoit accoutumé de me montrer. Elle me regardoit, ſourioit & ſembloit jouir d'une confuſion dont elle devinoit la cauſe. Mon ſilence durant toujours : eh bien, me dit-elle, combattez-vous encore ce tendre penchant que vous craignez de laiſſer voir ? Eſt-ce pour en triompher, que vous fuyez vos amis? Deux jours de ſolitude vous ont-ils rendu votre indifférence? N'aimez-vous plus?

On n'éteint pas ſi aiſément une ardeur véritable, répondis je. J'aime encore, miſs, j'aimerai long-temps : j'ai cependant tiré un avantage des durs combats de mon cœur. Je me ſuis déterminé à éviter la préſence de celle que j'aime; je ne la verrai plus. Vous ne la verrez plus, répéta Amélie? Et ſi cette réſolution l'affligeoit? ſi elle ſe plaiſoit à vous

voir? ſi elle vous aimoit? Ce ſeroit un nouveau motif de m'éloigner d'elle, ajoutai-je. Non, miſs, je ne la verrai plus. Mais loin de fuir mes amis, c'eſt auprès de vous que j'eſpere trouver de la conſolation. Une amie ſi chere m'aidera à ſupporter l'abſence d'une maîtreſſe. Votre eſtime me dédommagera du ſacrifice que je crois devoir faire. Vous m'avez permis de vous confier mes peines; la douceur de me plaindre avec vous peut ſeule les adoucir, me donner la force de réſiſter à des chagrins ſi vifs. Je viens vous ouvrir mon ame toute entiere, & vous demander des conſeils & de la pitié.

Amélie, pâle, tremblante, interdite, laiſſa tomber la tête ſur ſon ſein, étendit le bras vers moi comme pour me repouſſer, ou m'impoſer ſilence; & ſans me regarder: au nom du ciel, ne m'en apprenez pas davantage, dit-elle. A quoi penſois-je en vous preſſant de parler? Suis-je en état de donner des conſeils? Sait-on adoucir des maux que l'on n'a point ſentis? Me convient-il d'entrer dans de pareils ſecrets? Quand j'ai deſiré votre confidence, je croyois.... oui, je croyois connoître celle que vous aimez.

Vous la connoiſſez auſſi, repris-je fort ému; vous la connoiſſez beaucoup. C'eſt.... c'eſt.... J'héſitois, je cherchois un nom au haſard. Mais ſi près d'Amélie, quelle femme pouvoit revenir à mon idée? Eh bien, c'eſt, c'eſt, répéta-t-elle d'un air abattu? Miſs Osborne, dis-je enfin. La grande fortune de cette fille la rappella à mon eſprit comme

un des partis dont la mienne m'éloignoit le plus. Malheureuſement c'étoit la ſeule perſonne qu'Amélie haïſſoit, ſi pourtant la haine a jamais fait partie des mouvements d'un cœur tel que le ſien.

Je ſuis deſtinée à me tromper dans le choix de mes amis, s'écria la charmante fille en joignant ſes mains; & me jetant un triſte regard, dont mon cœur fut pénétré : vous, monſieur, vous qui m'avez paru ſi ſenſible à mes moindres chagrins, ſi attaché à mes intérêts! vous, aimer ma cruelle ennemie! celle qui a pu goûter une maligne joie du malheur de ſa compagne, inſulter par des railleries piquantes une amie toujours prête à l'obliger, à vanter ſes charmes, à cacher ſes défauts! Avant que l'héritage de ſa tante l'eût rendu indépendante, elle n'étoit point heureuſe; ſa mere la haïſſoit. Combien de fois j'ai pleuré pour cette ingrate! Avec quelle tendreſſe je partageois toutes ces petites mortifications dont l'enfance ſe fait des malheurs! De quel prix elle a reconnu mes ſoins! Quand on déſeſpéroit de ma vie, quand je devois lui inſpirer de la pitié, être l'objet de ſa compaſſion, j'ai été celui de ſes froides plaiſanteries. Vous le ſavez, monſieur; ſon procédé a excité votre indignation. Vous la mépriſiez, & vous l'aimez? Un ſi mauvais cœur a pu toucher le vôtre? Ce vil caractere n'a point fermé vos yeux ſur des agréments paſſagers? Oh, monſieur Fenton! qui m'eût dit!... Vous ne deviez pas m'avouer un penchant....

Il m'offenſe, il bleſſe notre amitié, il en briſera les liens. Mais pourquoi, ajouta-t-elle en s'abandonnant à toute ſa douleur, pourquoi exigerois-je de vous des égards, quand une amie qui m'en devoit tant, m'a traitée avec dureté, avec baſſeſſe, avec inhumanité?

Comment exprimer le mouvement dont mon cœur ſe ſentit preſſé, quand j'apperçus le viſage d'Amélie inondé de larmes! Quel miſérable artifice, m'écriai-je! quelle indigne feinte! Comment ai-je pu l'employer! O mon aimable, ma ſeule amie! unique objet de mon eſtime, de ma tendreſſe, de toutes les affections de mon ame, voyez à vos pieds un malheureux qui vous chérit, vous reſpecte, vous adore. Moi aimer votre ennemie! Je vous vois, & j'en aimerois une autre! Ah! pardonnez-moi ce ridicule détour. J'ai cru vous ſervir, en vous cachant mon ardeur. Oui, je vous adore, je vous adorerai toujours.

Une joie douce & modeſte ſe répandit ſur tous les traits de la ſenſible Amélie. Les couleurs de ſon teint ſe ranimerent, ſes yeux encore mouillés de pleurs, chercherent timidement les miens : nos larmes ſe mêlerent. O Jemmy, Jemmy, me dit-elle du ton le plus tendre, avez-vous pu me faire penſer, me laiſſer croire un moment?.... Ah! répétez-moi cent fois que vous m'ai.... que miſs Osborne n'eſt point l'objet de votre amour. J'en jure par vous-même, m'écriai-je, par vous qui m'enchantez, que rien n'effacera jamais de mon cœur.

Eh ! pourquoi donc, reprit-elle, percer le mien d'un trait ſi douloureux? Pourquoi cette feinte cruelle?

O ma chere Amélie ! votre intérêt, le deſir de ne point troubler votre bonheur, m'ont fait craindre.... oſerai-je le dire! m'ont fait craindre de vous plaire. Tout ce qui annonce la félicité à un amant ordinaire, cauſe ma douleur. Quel eſt mon eſpoir en vous aimant? Songez à la différence actuelle de nos fortunes. Cette mere reſpectable, qui vous a élevée avec tant de tendreſſe, de ſoins, vous a inſpiré des vertus ſi rares, qui vous rendent ſi aimable ; maîtreſſe de choiſir une héritiere entre ſes deux filles, vous préfere à votre ſœur. Elle veut vous placer dans un haut rang. N'a-t-elle pas raiſon? vous êtes ſi digne d'y monter! Nos biens réunis, ma naiſſance, me procureroient aiſément un titre; mais combien d'années doivent s'écouler avant que le mien revienne en ma puiſſance!

Et croyez-vous, dit Amélie, que de vaines grandeurs excitent mes deſirs? Non, repris-je; mais l'homme qui vous aime, doit-il ſouhaiter que vous y renonciez pour lui? En vous ſuppoſant maîtreſſe de vous-même, les circonſtances où je me trouve, formeroient encore des difficultés. Me conviendroit-il, ma chere Amélie, de rechercher une fille riche, d'accepter ſes bienfaits? Je partagerois donc ſon aiſance, & ne pourrois lui prouver la généroſité de mon cœur! Gênée dans ſa dépenſe, elle ſe priveroit en ma

faveur, d'une partie des agréments qu'un autre époux lui auroit procurés! Mais jamais, jamais votre mere n'approuveroit un tel mariage. Je l'eſtime, je l'aime; je ne lui propoſerai point une union ſi déſavantageuſe à ſa fille chérie.

Hélas! que deviendrons-nous donc, s'écria Amélie? Je vous fuirai, lui dis-je; vous m'oublierez. O mon incomparable amie! plaignez, mais n'aimez point un homme qui n'eſt pas deſtiné au céleſte bonheur d'être à vous. Ah, grand dieu! ſi nos ſentiments éclatoient, ſi miſtriſs Harris les découvroit, ſi elle vous puniſſoit, vous abandonnoit à l'erreur qui vous ſéduit; ſi, cédant à mes brûlants deſirs, je recevois cette main; ſi perdant l'amitié de votre mere, vous deveniez la femme d'un ſoldat, dont l'honneur & l'amour ſont encore l'unique partage: ah! quelle ſeroit ma douleur, en voyant un ange ſouffrir à mes yeux tous les maux attachés au beſoin, à l'adverſité! Chaſſez-moi, banniſſez-moi, ô mon Amélie! aidez-moi à vous fuir; ôtez-moi l'effroi mortel dont je me ſens ſaiſi en penſant que je vous verrois un jour vous repentir de m'avoir cru digne de vous.

O heureuſe & trois fois heureuſe Amélie, s'écria miſs Matheus! oh, que n'ai-je inſpiré des ſentiments ſi tendres! Quelle femme fut jamais plus aimée! Mon ami, qu'elle vous adore, ou je la déteſte.

Aimez-la, miſs, aimez-la, dit M. Fenton, elle mérite l'amour de la nature entiere.

vous m'a rendu imprudente. I
pas prévoir qu'une figure auſſi
que la vôtre, de l'eſprit, un ſi
ture, pourroient faire de vive
ſur le cœur de mes filles? En
chant d'elles, je les ai moi-m
au danger. Non, M. Fenton,
proche point d'avoir ſéduit An
entendu, & ſuis pénétrée d
l'honnête homme qui peut s
même au bien de ce qu'il aim
monſieur, ſi vous jouiſſiez ſeu
moitié de vos eſpérances, je
ma fille : *Perſonne ne mérite*
préféré.

Mais j'ai des parents ambiti
me-t-elle : on fait mes deſſeins
je lui preſque promiſe. Milady
la demande pour ſon fils. Si com
M. Dacie de ce jeune ſeigneu
ſi allant une partie de ſon b
lui en éloigner de conclure
ſe tiennent aux deux familles.
ſoins, vos ſentiments viennent c
une fille de ma fille me défe
mon fils qui, ſans me rendre
ſolliciter en choix. Vo
ſe l'une; ſuivez votre
mon fils de ſa propre
ſe vous de travailler à
ſe, ſur votre régimen
ſe au lit de ma fille
ſoir, qu'elle ne logera
ſe ſollicitude

fille ingrate méritent votre reconnoiſſance. Elle abuſe des bontés de ſa mere, dédaigne ſes bienfaits. Mais, graces au ciel, elle a une ſœur. Betzy, modeſte, réſervée, incapable de rechercher la tendreſſe d'un homme, & d'un homme aſſez prudent pour pouvoir la lui cacher, me récompenſera mieux de mon indulgence & de mes ſoins. Elle ne préférera pas l'indigence à la grandeur, un étranger à ſa mere; une indigne paſſion ne fermera point ſes yeux à ſes intérêts & à ſes devoirs. Et s'adreſſant à Amélie, qui pleuroit & cachoit ſon viſage: vous rougiſſez trop tard, miſs, lui dit-elle; c'étoit en aſſurant un amant de votre folle ardeur, qu'il falloit ſentir de la honte. Sortez, imprudente, foible, inſenſée créature, ajouta-t-elle; ſortez, je ne puis ſouffrir la préſence d'une fille qui a pu ſe manquer ſi eſſenciellement à elle-même.

Amélie tomba à ſes genoux. Je me proſternai aux pieds de cette mere irritée: pardonnez-lui, m'écriai-je; pardonnez-lui, & je ne la verrai jamais. Sans m'écouter, elle l'obligea de ſe lever & de ſortir de la chambre. Mais tendre juſques dans ſa colere, elle ſonna, & envoya une de ſes femmes auprès d'Amélie, craignant que ſon ſaiſiſſement ne la fît trouver mal.

Je me ſentois prêt à m'évanouir. Miſtriſs Harris me prit la main, me força de m'aſſeoir, & me pria de l'écouter. Je ne me plains point de vous, monſieur, me dit-elle. Vous êtes jeune & aimable: vous plaiſez; rien n'eſt plus naturel. Mon amitié pour

vous m'a rendu imprudente. Ne devois-je pas prévoir qu'une figure auſſi intéreſſante que la vôtre, de l'eſprit, un ſi noble caractere, pourroient faire de vives impreſſions ſur le cœur de mes filles? En vous approchant d'elles, je les ai moi-même expoſées au danger. Non, M. Fenton, je ne vous reproche point d'avoir ſéduit Amélie. J'ai tout entendu, & ſuis pénétrée d'eſtime pour l'honnête homme qui peut s'immoler lui-même au bien de ce qu'il aime. En vérité, monſieur, ſi vous jouiſſiez ſeulement de la moitié de vos eſpérances, je dirois comme ma fille : *Perſonne ne mérite de vous être préféré.*

Mais j'ai des parents ambitieux, continua-t-elle : on ſait mes deſſeins ſur Amélie ; je l'ai preſque promiſe. Milady Nesby me la demande pour ſon fils. Si comme je l'exige, l'oncle de ce jeune ſeigneur conſent à lui aſſurer une partie de ſon bien, je ne puis me diſpenſer de conclure une affaire qui convient aux deux familles. Je vous le répete, vos ſentiments viennent de me charmer. L'intérêt de ma fille me défend de contenter ſon goût, ſans me rendre aſſez injuſte pour blâmer ſon choix. Vous avez de la grandeur d'ame ; ſuivez votre généreux deſſein, ſauvez Amélie de ſa propre foibleſſe. Il eſt digne de vous de travailler à ſon bonheur. Partez, allez à votre régiment, ne paroiſſez plus aux yeux de ma fille. Quand elle ſera mariée, qu'elle ne logera plus avec moi, ma maiſon vous ſera ouverte ; regar-

dez-moi comme votre meilleure amie, comme une femme qui s'honorera dans tous les temps de ce titre : mais, ajouta-t-elle, partez ſans nous revoir, recevez ici mes adieux, & donnez-moi votre parole de ne point écrire à ma fille.

Je vous obéirai, madame, lui dis-je, le cœur ſerré par la douleur, je vous obéirai. Je ne verrai point votre charmante fille, je ne lui écrirai point, je la quitterai pour toujours; mais oſerois-je mettre un prix à ce dur ſacrifice? Promettez-moi que cette malheureuſe inclination ne lui nuira point dans votre cœur. Il lui ſera peut-être difficile d'en triompher; une longue habitude de me voir lui rendra peut-être cet effort pénible: pardonnez-lui un peu de triſteſſe dans les premiers moments; ne l'accablez point de reproches; traitez-la avec indulgence. C'eſt, madame, l'unique preuve que je vous demanderai jamais de cette amitié dont vous voulez bien m'honorer. Elle me le promit. Je voulus baiſer ſa main; elle m'embraſſa, me ſerra tendrement contre ſon ſein. Je ne pouvois plus parler, & je ſortis déſeſpéré.

Mon deſſein étoit de partir le lendemain; mais un peu de fievre, beaucoup d'abattement & de grands maux de tête, ſuite d'une longue inſomnie, me retinrent dix jours dans ma chambre. Je ne vous dirai point tout ce que je ſouffris, miſs; un cœur auſſi ſenſible que le vôtre ſe peint aiſément ma ſituation. J'allois partir enfin, mes che-

vaux m'attendoient à ma porte, quand on m'annonça le docteur Harriſon.

Vous le connoiſſez peut-être, miſs? Singulier, vrai, ſolide, il joint à des dehors peu polis, une ſorte d'humeur capable d'éloigner de ſon commerce ceux qui le jugent ſans l'examiner. Mais quel tendre naturel, quel bon cœur, quel deſir d'être utile, ſont cachés ſous cette apparente bruſquerie! Combien ce digne prêtre eſt pénétré des devoirs de ſon état! combien il en étend les obligations! Charitable, zélé, rempli d'humanité: ſouffrez-vous, il vous cherche pour vous ſoulager, vous conſoler. L'affliction, le malheur, ſont des liens qui l'attachent fortement à vous. Il voit vos fautes; elles ne le rebutent point; il les répare, vous aide, vous ſecourt de tout ſon pouvoir. A la vérité, il gronde un peu; mais c'eſt toujours quand on n'a pas beſoin de lui.

J'en ai ſouvent entendu parler, dit miſs Matheus; on le révere dans ma province. Il poſſede de grands bénéfices, & ſeroit très-riche, s'il étoit moins généreux. Mais ſes revenus ſont ſouvent engagés pour acquitter les dettes des autres. J'ai peine à concevoir comment il ſouffroit votre aſſiduité auprès de ſa couſine Amélie. Miſtriſs Harris s'eſt toujours conduite par ſes conſeils, & je m'étonne qu'il ait manqué de prévoyance en cette occaſion; car, en vérité, Jemmy, vous êtes une ſéduiſante créature.

Il étoit en Irlande, reprit M. Fenton, quand notre liaiſon ſe forma. Il en revint un

un peu après le retour de miſtriſs Harris à Londres. Mais les affaires de ſon prieuré exigeant ſa préſence en province, il y reſta tout l'hiver. Ainſi nous ne nous étions jamais vus. Et pendant ces dix jours, ajouta miſs Matheus, pas un billet d'Amélie? pas le moindre meſſage? Amélie vous laiſſe partir? Oh, quelle froide maîtreſſe pour un amant ſi paſſionné, ſi digne d'être adoré! Mais pourſuivez. Eh bien, on vous annonça le docteur Harriſon. Après.

Son nom me cauſa une vive émotion, dit M. Fenton. Il entra, il s'aſſit, me parcourut des yeux; & ſans me faire le moindre compliment, ni la plus légere civilité, il me montra du doigt un ſiege, tout près de celui où il s'étoit placé. Mettez-vous là, jeune gentilhomme, me dit-il. Ma viſite vous ſurprend? J'ouvrois la bouche pour répondre. Paix, je ſuis venu, j'ai à faire à vous; c'eſt à moi à m'expliquer. Vous croyez peut-être que j'ignore vos ſentiments & ceux d'Amélie. Deux têtes de votre âge compoſent d'habiles politiques, & cachent bien leurs ſecrets! Je vous avertis que toute la ville ſait vos amours, en murmure; le bruit en eſt venu juſques dans ma province, il m'a révolté, & m'a ramené à Londres, où j'arrivai hier. On vous blâme; on blâme auſſi miſtriſs Harris: on vous accuſe de ſéduction; on l'accuſe d'imprudence: on m'a étourdi de cette affaire; elle m'a fâché, très-fâché; elle m'a rendu votre plus grand ennemi.

Vous attendez-vous, monſieur, à ma re-

connoiſſance en faiſant cet aveu, lui dis-je? Patience, reprit-il bruſquement, laiſſez-moi parler. J'eſtime & j'aime miſtriſs Harris, parce qu'elle penſe bien, ſans pourtant ſe conduire mieux qu'une autre; car ſouvent elle me déſole. Je lui écrivis donc ce que je ſavois, ce qu'on m'avoit appris. Elle ne ſe doutoit de rien, la pauvre femme! Les meres ſont toujours les dernieres à s'appercevoir des ſottiſes de leurs enfants. Je lui conſeillai de veiller de près ſur les actions de ſa fille, de l'éloigner de ce jeune officier qu'on me peignoit très-joli. Ces gens-là prennent tout d'aſſaut, lui diſois-je; ce ſont des téméraires, des hommes hardis, dont la premiere loi eſt d'aller toujours en avant : ma foi, je lui écrivis beaucoup de mal de vous & de vos pareils.

Encore une fois, monſieur, lui dis-je d'un ton aſſez fier, dois-je vous rendre des graces pour un procédé?... Que m'importent vos graces, vos remerciements, dit-il? J'ai fait mon devoir, cela me ſuffit. Mais vous m'interrompez, jeune homme, & cela eſt mal-honnête. Vous êtes vif, moi auſſi; s'il faut parler, répondre, quereller, cela nous menera loin, & je ſuis preſſé. Où en étois-je? Ah! je me le rappelle, à la mauvaiſe opinion que j'avois de vous. Comme je viens de le dire, je vous croyois un franc étourdi, & je voulois que miſtriſs Harris vous fermât ſa porte. A mon arrivée, nous avons eu un long entretien, ſuivi d'une terrible diſpute. Elle m'a rapporté toute votre

converſation avec Amélie ; je la lui ai fait répéter deux fois. Elle m'a rendu compte auſſi de votre prompte obéiſſance à ſes ordres, & j'ai trouvé très-impertinent à elle de vous en avoir donné de ſi durs. Alors, me regardant d'un air ouvert & riant : touchez là, me dit-il en me tendant la main, touchez là, mon ami. Vous êtes une noble créature. Je révere les ames généreuſes. Amélie eſt à vous.

Amélie ! m'écriai-je. Oui, Amélie, reprit-il : un ſi beau procédé m'a rendu votre interceſſeur auprès de ma couſine Harris. Je l'ai priée, preſſée, careſſée, querellée ; il a fallu m'emporter ; car c'eſt une bonne femme, douce, polie, mais obſtinée..... J'ai crié plus fort qu'elle, & je l'ai réduite. Elle conſent à vous donner ſa fille, à condition que par les articles de votre contrat de mariage, Amélie aura l'entiere & pleine jouiſſance de ſa fortune, à l'exception d'une ſomme dont vous diſpoſerez pour votre avancement dans le ſervice, lorſque l'occaſion vous conviendra ; vous lui en aſſurerez le retour ſur vos biens à venir. Bon jour, adieu. Je vous verrai ce ſoir chez ma fille Amélie.

Il vouloit ſortir, je le retins. J'étois ſi ſurpris, ſi charmé, ſi attendri ! O miſs, puis-je dire tout ce que j'étois ! Eh, monſieur ! eh, mon pere, mon ami, mon ange tutélaire ! accordez-moi un inſtant, lui criois-je ; donnez-moi le loiſir de rappeller mes ſens, de vous marquer la reconnoiſſance..... Oh, vraiment oui, dit-il, j'ai bien le temps d'é-

couter tout cela ! Voyez miſtriſs Harris, voyez Amélie, arrangez-vous enſemble, ſoyez heureux : ſur-tout, conſervez ce cœur honnête dont le ciel vous a doué dans ſa bonté. Soyez un tendre mari, un fils reconnoiſſant pour miſtriſs Harris, conduiſez-vous bien, & comptez ſur moi. Adieu. Il ſortit en achevant ces mots, & me laiſſa pénétré de mille ſentiments que je n'aurois pu lui exprimer peut-être.

Seul, en liberté de réfléchir ſur cet événement inattendu, j'éprouvai que la joie a plus d'une façon de ſe faire ſentir. Des larmes couloient de mes yeux; je joignois les mains; j'étois ſaiſi, enchanté, preſque ſans mouvement. Je reſpirois à peine; le nom d'Amélie ſe préſentoit ſur le bord de mes levres; je n'oſois le prononcer; Je croyois être ſéduit par un ſonge agréable, & je craignois de m'éveiller.... Eh, courez aux pieds de cette heureuſe Amélie, interrompit miſs Matheus, eſt-ce le moment de rêver, de dormir ? Mon ami, vous contez comme une femme.

Après ce propos, vous ne me conſeilleriez pas, miſs, reprit en riant M. Fenton, d'entrer dans le détail de ma premiere viſite chez miſtriſs Harris. Vous m'en diſpenſez, je l'eſpere? De tout mon cœur, dit-elle; de la paſſion, des tranſports, une joie tendre ou folle, on peut aiſément ſe peindre ces ſortes de mouvements. Ajoutez, continua-t-il, qu'ils intéreſſent ſeulement quand on les excite. Si ma chere Amélie ſentit un

extrême plaiſir en me revoyant, ſa préſence fit paſſer dans mon cœur un ſentiment délicieux. J'appris d'elle les particularités de l'entretien du docteur & de ſa mere. Mais venons à un événement... Je crois que vous boudez, interrompit encore miſs Matheus. Vous allez d'une extrêmité à l'autre; ou des minuties, ou un ſommaire. Je ſuis curieuſe de ſavoir comment ce bon docteur put faire renoncer miſtriſs Harris à ſes projets ambitieux.

En lui repréſentant combien leur réuſſite importoit peu au bonheur de ſa fille, reprit M. Fenton. Cet honnête miniſtre, ſoumis aux loix, aux uſages de la nation, n'en approuve pas entiérement les mœurs, encore moins les préjugés. Il n'eſt point de ces foux qui, ſe croyant aſſez habiles pour réformer l'univers, voudroient tout renverſer, tout détruire, trouvent vicieux dans la ſociété ce qui leur nuit ou bleſſe leur orgueil, traitent de corruption la moindre légéreté, &, ſans corriger perſonne, amuſent ou ennuient leurs compatriotes par des plans de légiſlation, ſouvent ridicules & toujours impraticables. Le docteur reſpecte les anciennes conventions des hommes, croit qu'un peuple doit être diviſé en pluſieurs claſſes: mais les noms de nobles, de riches, de pauvres, ne forment point dans ſes idées l'inégalité néceſſaire de ces claſſes; ce n'eſt pas ainſi qu'il diſtingue les humains au fond de ſon cœur. La bonté, la droiture, l'utilité, le mérite, ſont les titres qui caractéri-

couter tou
voyez Am
soyez heure
honnête de
bonté. Soyé
noissant po
vous bien,
sortit en sel
nétré de mi
lui exprime

Seul, en
nement inat
plus d'une f
mes couloie
mains; j'étoi
mouvement.
d'Amélie se
levres; je n'
être réduit pa
gnois de m'
pieds de cett
pit miss Matl
ver, de dorm
comme une f

Après ce
vice pas, mil
d'heure, dans
fixe mon ent
sez, je

:truí, prodiguer follement le ſien, vivre
dépens de quelqu'imprudente miſs, qui
avec adreſſe d'un riche imbécille ce
lle donne à diſſiper au jeune amant qui
çoit comme un tribut, la raille & la mal-
.e. Il peut faire mille baſſeſſes, s'en ap-
:dir, leur donner un tour plaiſant, les
:er en riant : pourvu qu'il n'en ſouffre ja-
ı le reproche, que prompt à repouſſer la
légere inſulte, il ſe batte, tout ſera par-
ıé, au moins par le grand nombre.
ous êtes ſévere, dit miſtriſs Harris. Non,
t le docteur, mais je vois & je réfléchis.
·iches (& vous en êtes un exemple) par-
ıs de degrés en degrés à la fortune, per-
de vue les premiers, & croyant en effa-
a trace par l'impudence & la hauteur,
penſé qu'une extravagante dépenſe & de
:ules airs ſuffiſoient pour les égaler aux
ds. Plus ils ont dédaigné le pauvre, plus
nt cru s'élever au deſſus de lui & de leur
ore origine. Ainſi chacun s'éloignant de
dre établi, & de la ſubordination néceſ-
e à l'entretien de cet ordre, a contribué
e mêlange monſtrueux qui confond les
s, laiſſe paſſer ſans examen un homme vil
s la chambre-haute, conſtitue un ignorant
e des citoyens, place au fond d'un car-
ſe doré la fille d'un porte-faix, & ne laiſſe
s ſoutien que le mérite.

Miſtriſs Harris voulut répondre. Il ne l'é-
uta pas. Faites votre fille comteſſe, ſi vous
voulez, dit-il ; mais plus d'amitié, plus de
aiſons entre nous. Je ne regarderai jamais

ſans horreur une mere qui peut ſacrifier le bonheur de ſa fille à des chimeres, la félicité de deux créatures eſtimables à un vil intérêt. Il s'efforça de ſortir ; miſtriſs Harris le retint : ils diſputerent long-temps, mais enfin il l'emporta.

Je m'attendois à une querelle plaiſante, dit miſs Matheus, & vous m'avez répété un ſermon : mais voyons à préſent cet événement dont vous alliez parler.

Les notaires étoient avertis, les articles dreſſés, continua M. Fenton, & le mardi au ſoir je devois ſigner l'acte qui me rendoit heureux, quand je reçus un courier de la part de ſir Rowland. Il m'écrivoit que ma ſœur, attaquée d'une fievre dangereuſe, touchoit à ſes derniers moments, me demandoit avec inſtance, & que ſi je voulois lui accorder la ſatisfaction de me voir, je ne pouvois faire trop de diligence. On me donna cette affligeante nouvelle à deux heures du matin. Je ne balançai pas. Le devoir & l'amitié m'appelloient au ſecours de ma ſœur. J'écrivis un billet à Amélie, lui envoyai la lettre du chevalier, la priai de la communiquer à ſa mere & au docteur Harriſon. Je la priois auſſi de me plaindre du cruel contretemps qui m'arrachoit à des eſpérances ſi prochaines & ſi cheres.

Je pris la poſte, ſortis de Londres à quatre heures, courus jour & nuit, & arrivai le jeudi matin au château du chevalier Rowland. Je trouvai ma ſœur dans un délire qui ne lui permettoit pas de diſcerner les objets dont

elle ſe voyoit environnée. Elle prononçoit ſans ceſſe mon nom, elle ſe plaignoit d'être abandonnée d'un frere ſi chéri, ſi deſiré. Je mourrai donc ſans le voir, ſans l'embraſſer, diſoit-elle! Il ne fermera point mes yeux! Elle appelloit continuellement les valets, leur ordonnoit de partir, de me chercher, de m'amener, de ne pas revenir ſans moi. Qu'il me donne un ſeul moment, s'écrioit-elle en pleurant, je ne l'importunerai plus, il ne me reverra jamais.

Imaginez, miſs, combien cet empreſſement, cette tendreſſe & ſon danger me faiſoient ſentir de peines. Elle revint à elle le troiſieme jour après mon arrivée; elle me vit, me reconnut, s'élança dans mes bras, me ſerra entre les ſiens : ma préſence, mes careſſes ſemblerent la ranimer. Elle donna des marques d'une joie ſi vive, d'une ſatisfaction ſi grande, que nous en conçûmes l'eſpérance d'une criſe favorable : mais rien ne pouvoit me la rendre, & elle devoit m'être enlevée pour jamais; & dans quel temps! Quand je croyois jouir bientôt de la douceur de vivre avec elle. Sa réſidence auprès de nous, étoit une des conditions que mettoit Amélie au conſentement qu'elle donnoit à mon bonheur.

Pendant la premiere ſemaine de mon abſence, Amélie m'écrivit trois fois : la ſeconde s'écoula toute entiere ſans que je reçuſſe une ſeule de ſes lettres. Ce ſilence me cauſa d'abord plus de chagrin que d'inquiétude; mais il dura trop pour ne pas m'alar-

mer. Je lui écrivois tous les jours; je lui peignois ma triſteſſe; je lui demandois de la conſolation : elle ne me répondoit point. L'arrivée de chaque courier redoubloit ma douleur & mes craintes. Etoit-elle malade? M'oublioit-elle? Je voulois courir à Londres. Un regard jeté ſur ma ſœur m'arrêtoit, me fixoit au chevet de ſon lit. Comment la quitter? comment ſupporter la froideur d'Amélie? Je paſſai un mois dans cette affligeante incertitude. J'écrivis à miſtriſs Harris; elle ne me fit point de réponſe. Enfin je m'adreſſai au docteur Harriſon, & j'allois lui envoyer un exprès, quand on me rendit une lettre de cet ami zélé. La voici, continua M. Fenton, en la tirant d'un porte-feuille. Toutes celles que j'ai reçues de lui, me ſont cheres, & je les conſerve ſoigneuſement.

Lettre du docteur Harriſon, à M. Fenton.

„ J'arrive de Cantorbéry, où un ignorant
„ miniſtre m'a penſé faire perdre l'eſprit...
„ Mais cela ne vous regarde pas. Je ſuis dans
„ une colere horrible. Cette miſtriſs Har-
„ ris!... quelle femme! Je la croyois douce
„ & bonne, c'eſt une furie!... Je n'ai point
„ de patience en penſant à elle. Je ne lui
„ pardonnerai de ma vie; non, de ma vie,
„ je crois!... Mais ne vous affligez pas, mon
„ ami. Amélie vous aime; elle veut être à
„ vous, elle y ſera. Que ſignifie une mere
„ folle, remplie de oui, de non, qui ne ſait
„ ce qu'elle dit, ce qu'elle veut, ce qu'elle

„ fait? Je l'ai traitée comme je le devois, je
„ vous en réponds. Vous avez ma parole;
„ je la tiendrai, en dépit de miſtriſs Harris
„ & de toutes les bégueules de ſon eſpece.
„ C'eſt une terrible tête que celle de cette
„ femme! Je n'ai point d'antipathie pour
„ les lords. Elle ment, je les eſtime quand
„ ils le méritent. Cela n'arrive pas ſouvent,
„ mais cela arrive. Je ne ſuis donc point
„ prévenu comme elle m'en accuſe; c'eſt
„ elle qui s'aveugle : maudite obſtina-
„ tion!... Partez, vous dis-je, hâtez-vous,
„ venez promptement : tout eſt perdu;
„ mais je vous protege, & nous verrons. „

Cette lettre, pourſuivit M. Fenton, écrite dans le mouvement de ſa colere, de ſa vivacité, ne m'apprenoit rien, mais me faiſoit tout craindre. *Perdu, tout eſt perdu*, répétois-je, ah, dieu! Vous pouvez vous imaginer, miſs, en quel état je paſſai ce jour, le dernier de la vie de ma tendre & aimable ſœur. Sa mort me déchira le cœur. Au milieu de mon ſaiſiſſement, de l'horreur de ce funeſte ſpectacle, l'image d'Amélie, d'Amélie perdue pour moi, vint ajouter à ma peine. Plus de conſolation dans ma vie, me diſois-je; tout ce que j'aimois, m'eſt enlevé. Le ciel me prive à la fois de deux perſonnes ſi cheres; celle qui me ſeroit reſtée auroit du moins pleuré avec moi : je me trouvois ſeul, je ne tenois plus à rien; ces idées m'accablerent : mon ame trop ſenſible ne pouvoit les ſupporter. Pendant deux heu-

res, je me livrai à toute ma douleur; je pouſſois des cris, des gémiſſements. Revenant enfin à moi-même, inutile alors dans un lieu rempli de triſteſſe, je laiſſai le ſoin de l'inhumation de ma ſœur à des parents qui l'avoient tendrement aimée. Je partis à minuit, & pris le chemin de Londres, ſi troublé, ſi abattu, que je ſentois à peine mon exiſtence. J'allai deſcendre de cheval à la porte du docteur. Je ne le trouvai point. Ses gens me dirent qu'il étoit chez miſtriſs Harris, & ne tarderoit pas long-temps à rentrer. Ils avoient ordre de me recevoir, & de me prier de ſa part de l'attendre. On m'ouvrit ſon appartement; je m'aſſis. Bientôt la fatigue & l'épuiſement me procurerent un ſommeil qui me rafraîchit, & calma un peu l'agitation de mes ſens.

Je fus réveillé par l'éclat de la voix du docteur. Sans faire attention à moi, ſans écouter le valet qui me montroit à lui, il ſe mit à parcourir la chambre à grands pas, à frapper du pied, à frotter ſes mains avec vivacité. Quel emportement! quelle entêtée, diſoit-il! Oh, vous n'en êtes pas où vous croyez, folle, étourdie, vaine créature! Au milieu de cette fureur il m'apperçut, vint à moi, ſaiſit ma main, la ſerra fortement : ô mon ami, mon noble ami, me dit-il, je vous avois écrit que tout étoit perdu, c'eſt bien pis. Pis, répétai-je, ſaiſi d'effroi! Amélie eſt-elle malade ou morte? Elle eſt au déſeſpoir, reprit-il. Malédiction ſur l'orgueil! Cette enragée de miſtriſs Harris la conduit ce ſoir à ſa

petite maiſon de Turnhamgréen ; elle veut la marier, malgré elle & malgré moi, à ce jeune fat de milord Nesby. Son benêt d'oncle lui donne tout ſon bien. Dieu ſait l'uſage qu'il en fera ! C'eſt un petit monſtre. Je ne puis le ſouffrir : il rendroit ma pauvre Amélie malheureuſe ; & en vérité, mon ami, c'eſt une douce créature, qui mérite bien l'attention d'un honnête homme. Mais auſſi vous avez mal pris votre temps pour voyager. A quoi diable vous êtes-vous amuſé pendant un mois ?

Ah, monſieur, lui dis-je, il m'eût fallu une extrême dureté de cœur pour laiſſer ma ſœur ! ... Ah ! je vous demande pardon, interrompit-il, je n'y ſongeois pas. J'ai l'eſprit troublé. Cette affaire me chagrine autant & plus que vous. Je veux abſolument qu'Amélie ſoit votre femme. Agiſſons de concert : voyons, que tenterons-nous ?

Il me reſte un moyen, lui répondis-je froidement. Je vais rendre une viſite à milord Nesby ; s'il eſt homme d'honneur, nous aurons bientôt terminé cette affaire.

Jeune homme, cria le docteur, point de vos arrangements ſanguinaires ; je ſuis un miniſtre de paix, & je déteſte la violence. Point de vos militaires extravagances, vous dis-je : la vie de cet homme & la vôtre ſont à Dieu & à la patrie. Vous n'avez droit de diſpoſer ni de vos jours, ni des ſiens. Amélie vous a choiſi ; elle vous aime, ſa mere a conſenti à votre bonheur ; je la regarde comme votre femme ; vos engagements ſont ſaints à

mes yeux. Ecrivez lui, tâchez de la voir, de lui parler : déterminez-la à vous épouſer en ſecret. Par-tout où elle pourra ſe rendre avec vous, j'irai vous donner ma bénédiction ; celle du ciel l'accompagnera, ſi vous l'attirez ſur vous par la douceur & la bonté. Dès que vous ſerez unis, je ſaurai vous réconcilier avec miſtriſs Harris ; mais ſi vous voulez vous battre, agir en fou, en furieux, je vous abandonne, je ne vous connois plus.

Je cédai à ſes raiſons, bien réſolu d'en revenir à mon deſſein, ſi je ne pouvois faire conſentir Amélie à me voir. J'écrivis un billet devant lui ; il ſe chargea de le remettre, m'embraſſa tendrement, me recommanda la prudence, m'aſſûra de ſes ſoins, de ſon amitié. Je ſortis, j'allai chez moi changer d'habit, prendre une heure de repos ; enſuite je fis ſeller un cheval, & partis pour me rendre à Turnhamgréen.

M. Fenton alloit pourſuivre, quand le concierge entra, ſa montre à la main. Après cent révérences & mille excuſes, il dit à miſs Matheus, que le bon ordre de la maiſon, & ſa propre exactitude à lui concierge, exigeoient que les priſonniers euſſent des heures de retraite ; qu'il ne pouvoit, au moins ſans de fortes raiſons, permettre des aſſemblées de nuit. On verra dans la ſeconde partie ce que miſs Matheus répondit à cet avertiſſement.

PARTIE II.

Nous avons laiſſé miſs Matheus dans un fauteuil, M. Fenton aſſis près d'elle, le concierge debout, faiſant des repréſentations ſur l'heure indue, la néceſſité de fermer les portes, de prévenir, par cette ſage précaution, les complots que pourroient former des priſonniers mal intentionnés pour le gouvernement de la maiſon, les aſſemblées de nuit étant ſouvent dangereuſes & toujours défendues. J'aime aſſez, dit miſs Matheus, que vous traitiez d'aſſemblées, & d'aſſemblées dangereuſes, l'entretien paiſible de deux perſonnes qui ne ſongent point à troubler l'enfer que vous nommez maiſon! Quels complots ſeroient à craindre de notre part? Ne ſommes-nous pas enfermés? Vous l'êtes à un tour, répondit le concierge; madame doit ſavoir que cela ne ſuffit pas. Eh bien, dit-elle, fermez-en deux, & nous laiſſez tranquilles. Oh, reprit-il, cela ne s'arrange pas ainſi Il y a une grande différence du jour à la nuit. Oui, cela eſt prouvé, dit M. Fenton. Madame voit que je n'avance rien de faux, pourſuivit le concierge. Quand un beau gentilhomme & une jolie dame veulent être dans la même chambre pendant

le cours de la journée, on ferme un tour, rien n'eſt plus ſimple; mais à onze heures du ſoir il faut en fermer deux, & le ſecond devient difficile en diable. Les ſerrures de Newgate ne ſont point à reſſorts comme celles des cabinets de la ville. Nous avons des pênes ſi durs, ſi rudes; on ne les meut qu'avec une force ſupérieure.

Pendant qu'il parloit, miſs Matheus & M. Fenton tenoient tout bas un petit conſeil. Il s'en apperçut; & continuant : aſſurément, dit-il, je ne ſuis pas ſoupçonneux. Madame eſt une perſonne d'honneur, je le ſais, moi; mais tout le monde ici n'en porteroit peut-être pas le même jugement. Il faut ménager les eſprits foibles, toujours prêts à ſe ſcandaliſer. Je ne ſuis pas pourtant ſans complaiſance; j'ai vu le monde, je connois ſes uſages, & ſais auſſi bien fermer les yeux que les portes; mais le bon ordre, l'exactitude, mon devoir... Me ferez-vous dormir malgré moi, interrompit miſs Matheus? Parlons ſenſément. Si je vous demande une jatte de punch, ne me la donnerez-vous pas? Vous l'aurez dans l'inſtant, dit-il. Et ſi M. Fenton & moi préférons au ſommeil le plaiſir de nous entretenir une partie de la nuit, pourquoi nous priveriez-vous de cette légere ſatisfaction? Suppoſons, madame, dit le concierge, que je manque à mon devoir; quelle raiſon me dirai-je à moi-même, qui puiſſe autoriſer cette prévarication? La certitude de m'avoir obligée ſera votre excuſe, reprit-elle, en lui met-

tant deux guinées dans la main. Le concierge fit une révérence, appella, demanda du punch, des lumieres, dit à ſes gens de ſe retirer. Prêt à ſortir, il revint ſur ſes pas : on écrira le punch & les bougies ſur le mémoire, madame, dit-il ; autrement il reſteroit ſi peu.... Oui, s'écria miſs Matheus, écrivez tout ce qu'il vous plaira. Il partit, tira la porte, & la rouvrant d'abord : madame ſe ſouvient apparemment, dit-il encore, du ſujet de ſa détention ; je la prie de ſonger.... A quoi, demanda miſs Matheus? Mon deſſein n'eſt pas d'offenſer, reprit-il. M. Fenton me paroît un cavalier trop poli pour mettre une dame en colere ; cependant, s'il arrivoit... Madame eſt ſans armes, je crois?... Pourtant, s'il arrivoit un malheur, je ſerois perdu. La vie de ce gentilhomme eſt ſous ma garde. J'eſpere que madame aura attention à cela. M. Fenton ſe mit à rire, & raſſura le concierge ſur ſes craintes. Miſs Matheus lui promit, en riant auſſi, de ne point ſe fâcher, par égard pour lui. M. Fenton eſt mon ancien ami, lui dit-elle ; il a la bonté de me rendre compte de pluſieurs événements qui m'intéreſſent ; j'aurois un chagrin véritable d'en interrompre la ſuite, & je vous proteſte que votre complaiſance m'enchante. Alors le concierge leur ſouhaita le bon ſoir, ſortit, & fit enfin entendre ces deux tours ſi difficiles à fermer.

On s'étonnera peut-être qu'une hiſtoire ſi peu intéreſſante inſpirât tant de curioſité à miſs Matheus, la portât à veiller toute la

nuit pour l'entendre ; mais elle eſtimoit beaucoup M. Fenton, elle l'avoit aimé, il étoit beau comme un ange : le ſon d'une voix douce, harmonieuſe, un ſouris fin & tendre, mille graces répandues ſur ſon viſage & autour de ſa bouche, donnoient un charme attrayant à ſes moindres paroles. Comme on a pu voir, il ne contoit pas mieux qu'un autre ; mais il plaiſoit davantage. A la longue pourtant tout fatigue, tout ennuie ; miſs Matheus ceſſa d'être attentive, au moins je le préſume. Je ne ſais ſi elle s'endormit, n'écouta point, entendit mal : mais le lendemain, après avoir pris ſon thé, elle pria M. Fenton de pourſuivre ſon récit ; & ſoit oubli, diſtraction, ou qu'il eût le défaut de ſe répéter, il le reprit préciſément à l'endroit où le concierge étoit venu l'interrompre la veille.

Mon billet avertiſſoit Amélie, dit-il, qu'elle me trouveroit à Turnhamgréen. J'y arrivai deux heures avant celle où miſtriſs Harris devoit s'y rendre. Cinq guinées engagerent le jardinier à me ſervir. Il me montra une petite porte qui donnoit ſur le grand chemin. Il la laiſſa fermée ſeulement aux verroux, afin que je puſſe fuir ſi on me découvroit. Enſuite il me conduiſit à l'orangerie, où il me cacha derriere de grandes caiſſes. J'écrivis ſur mes tablettes le lieu où il venoit de me placer, & le chargeai de les donner à la femme de chambre d'Amélie, à l'inſtant où les dames arriveroient. Il me le promit, & me tint exactement parole.

J'attendis long-temps avec crainte, avec impatience, agité de mille inquiétudes, attentif au moindre bruit, troublé, ému par le ſouffle même du vent. Enfin j'apperçus la maîtreſſe de mon ame; elle venoit à pas lents le long d'une paliſſade, s'appuyoit ſouvent contre les arbres, ſe tournoit en arriere, jetoit de tous côtés ſes regards, quelquefois s'arrêtoit d'un air effrayé. Je courus à ſa rencontre, je la pris dans mes bras. Elle étoit tremblante, éperdue, ſe ſoutenoit à peine; elle ne pouvoit parler : ma vue fit couler ſes larmes, & la ſienne ferma toutes les bleſſures de mon cœur.

O mon aimable, ma chere Amélie, lui dis-je, vivrons-nous ſéparés? M'abandonnerez-vous? Un autre poſſédera-t-il un bien ſi précieux, un bien qui me fut promis? Eſt-ce vous qui me le raviſſez? Amélie conſent-elle à me rendre le plus malheureux des hommes? Ah, comment avez-vous pu laiſſer paſſer tant des jours, tant d'heures, de moments, ſans me donner une ſeule preuve de vos bontés? Pas une marque d'amitié, de compaſſion, de tendreſſe, de ſouvenir au moins! eſt-ce ainſi que l'on aime?

Ne m'accablez point par ces cruels reproches, s'écria la tendre fille : gênée, obſervée, paſſant les jours & les nuits dans l'appartement de ma mere, liée par un ſerment qu'elle avoit exigé, je ne vous ai point écrit, mais je brûlois du deſir de vous écrire. J'ai gardé le ſilence, mais je me ſuis occupée de vous. Je me taiſois, mais je vous aimois. Ah! je vous aime encore. Moi, Jemmy, moi vous

rendre malheureux! Je me haïrois, je vous fuirois, ſi je me croyois deſtinée à élever un ſeul ſentiment de douleur dans votre ame. Ingrat, vous ne connoiſſez pas le cœur qui s'eſt donné à vous : non, vous ne le connoiſſez pas, puiſque vous oſez l'accuſer de froideur.

Je tombai à ſes genoux, je pris ſes mains, je les baiſai avec ardeur. Pardonnez-moi, ma chere Amélie, pardonnez-moi, lui répétois-je ; vous ne ſavez pas combien ces doutes m'ont affligé. Ils ſont diſſipés; un regard de ces yeux charmants a déja ramené la confiance au fond de mon cœur, & fait renaître ma joie : mais qu'ordonnez-vous à votre amant? Que deviendra-t-il? Il attend la vie ou la mort à vos pieds. Qu'oſerez-vous pour lui? Tout, dit-elle d'un ton ferme. Je ſuis à vous par mon choix, par le conſentement que nous avoit accordé ma mere, par l'approbation d'un parent que je reſpecte. Ma mere a changé ; mais mon cœur eſt toujours le même. Je le dis, je le promets; je le jure, je veux être à vous, je ſerai à vous. Oui, mon cher Jemmy, j'y ſerai. A préſent parlez, qu'exigez-vous? Que puis-je faire? Je ſuis prête à tout entreprendre pour vous conſerver les droits que ma volonté, mon eſtime & ma tendreſſe vous donnent ſur moi.

Eh bien, dit miſs Matheus, je n'aurois jamais ſoupçonné la réſervée, la tendre, la délicate Amélie, de cette vivacité, de cette réſolution. Oh, ces douces & timides créatures! quand l'amour les anime, elles devien-

nent courageuſes, intrépides; leur fermeté ſurprend. *Prête à tout entreprendre*, elle! Amélie! Mon ami, cette converſation promet.

A peine commençois-je à lui répondre, à m'expliquer, pourſuivit M. Fenton, qu'un bruit confus de voix ſe fit entendre dans l'éloignement. Je ſuis perdue, s'écria Amélie : j'avois prié ma mere de me permettre d'aller prendre un peu de repos; ſon inquiétude l'aura conduite à mon appartement, & pour comble de malheur, vos tablettes ſont reſtées ouvertes ſur ma table. Ma mere va nous ſurprendre ici. Fuyez vîte : au nom du ciel, mon cher Jemmy, évitez ſa préſence & ſa colere; épargnez-moi la douleur de l'entendre vous parler avec dureté.

Que je fuie, ma chere Amélie, que je conſente à vous quitter! Ah, je ne fuirai point ſans vous! Si vous m'aimez, prouvez-le-moi, oſez me ſuivre. Venez, profitons d'une occaſion qui peut-être ne s'offrira plus. Le docteur Harriſon nous unira; il obtiendra votre grace & la mienne d'une mere qui vous aime, m'eſtime : elle eſt bonne; elle nous pardonnera, nous ſerons heureux. En parlant, je la conduiſois vers la porte. Elle héſitoit, joignoit les mains, levoit les yeux au ciel, ſoupiroit; mais à la ſeule idée de ſe voir arrachée de mes bras, expoſée aux reproches d'une mere irritée, aſſujettie à ſon pouvoir, de ſe trouver captive & forcée à recevoir la main de milord Nesby, elle ſentit renaître

tout ſon courage. Fuyons donc enſemble, mon cher Jemmy, s'écria-t-elle. Le ciel puiſſe-t-il me pardonner cet inſtant de chagrin que je vais donner à ma mere, & ne pas m'en punir en diminuant votre affection pour moi! Comme elle achevoit ces mots, nous arrivâmes à la porte; je l'ouvris: Amélie s'élança, prit ſa courſe, & ſe mit à fuir avec une légéreté ſurprenante. Nous traverſâmes le chemin, une petite prairie qui le bordoit, & gagnâmes une remiſe épaiſſe, d'où nous obſervâmes ſi nous étions ſuivis. Par bonheur miſtriſs Harris s'obſtinant à nous chercher à l'orangerie, nous laiſſa le temps d'échapper à ſes regards; elle arriva à la porte avec une partie de ſes gens, s'y arrêta. Bientôt nous vîmes pluſieurs perſonnes prendre en courant la route de Londres; enſuite la porte ſe ferma, & nous reſtâmes en ſûreté dans notre aſyle.

Alors nous tînmes conſeil, l'aimable fugitive & moi. J'étois venu ſeul à Turnhamgréen. Ne voyant point d'apparence au départ d'Amélie avant la ſeconde nuit, j'avois laiſſé mon valet à Londres, avec ordre de m'amener le lendemain une chaiſe à deux. Notre entrevue découverte rompit mes meſures. L'obſcurité commençoit à ſe répandre; un vent furieux menaçoit du plus terrible orage. Amélie, née & élevée dans cette campagne, connue de tous les habitants, n'oſoit riſquer de mettre notre ſecret au haſard, en le confiant à des gens groſſiers, qui peut-être ſe croiroient obligés d'avertir ſa mere du lieu de

ſa retraite. Au milieu de cet embarras, elle ſe ſouvint qu'à un mille & demi de l'endroit où nous étions, ſa nourrice cultivoit un petit verger, dont miſtriſs Harris lui abandonnoit l'uſufruit pour tout le temps de ſa vie. Elle me propoſa d'y aller paſſer la nuit. La bonne créature m'eſt ſi attachée, me dit-elle, que rien dans le monde ne l'engageroit à me fâcher ou à me nuire. Sûrement ma mere me croit à Londres; & quand elle me ſoupçonneroit d'être reſtée aux environs de la maiſon, jamais elle ne penſeroit à la pauvre Atkinſon. Son fils eſt mon frere de lait, un jeune garçon bien fait, dont le cœur eſt honnête en vérité. Le docteur le tient ordinairement à ſon prieuré, & l'envoie paſſer chez ſa mere le temps où il ſéjourne à la ville. Il doit y être à préſent. Il me ſera utile, ou ici ou à Londres. Il eſt intelligent, il m'aime beaucoup, & nous pourrons nous fier à ſon zele. J'approuvai tout; & ſans délibérer davantage, nous prîmes le chemin du hameau, qu'il falloit traverſer pour aller au verger de la bonne Atkinſon.

En marchant, je ſoutenois ma charmante maîtreſſe, je lui rendois graces d'une condeſcendance qui me rendoit heureux, je me livrois à toute ma paſſion, je l'exprimois avec ardeur. Amélie m'écoutoit avec plaiſir: cette fuite nous paroiſſoit une promenade agréable & tranquille..... L'orage s'étoit donc diſſipé, dit miſs Matheus? Diſſipé, reprit M. Fenton! il pleuvoit, éclairoit, tonnoit, grêloit; les vents ſe combattoient, le ciel ſe montroit

tout en feu : mais nous n'y penſions pas. Cependant, quand nous arrivâmes, nos habits très-mouillés formoient autour de nous un poids qui commençoit à rendre notre marche aſſez pénible.

Parvenus à la maiſon, Amélie frappa, appella ſa nourrice : Judith Atkinſon vint ouvrir, une lumiere à la main. Regarder ma belle compagne, la reconnoître, s'écrier, faire cent exclamations, allumer un grand feu, nous préſenter des ſieges, nous accabler de compliments, baiſer les mains d'Amélie, pleurer de joie ; tout cela fut l'ouvrage d'un moment pour l'active villageoiſe. Vous êtes ſurpriſe de me voir à cette heure & dans le déſordre où le mauvais temps me fait paroître, lui dit Amélie ; mais, ma chere Judith, je vous confierai les raiſons d'une viſite ſi extraordinaire.

O ma belle jeune dame, répondit la jardiniere, vous ne me devez pas compte de vos actions. Soyez mille fois la bien venue dans cette petite partie de votre héritage ; elle ne dépérit pas, je vous l'aſſure. Quand je mets un arbre en terre, je le choiſis avec ſoin. Je penſe en moi-même que ma chere jeune maîtreſſe mangera peut-être un jour de ſon fruit, & dira, c'eſt ma bonne Atkinſon qui l'a planté ; mais pardon de ma familiarité. Les riches ſe moquent, dit-on, de l'amitié des pauvres, parce qu'entr'eux ils ne ſe ſoucient point de cela ; mais chacun penſe à ſa façon : il ne faut blâmer perſonne. Et ſe tournant vers moi, qu'elle avoit à peine enviſa-

gé :

gé : bonté du ciel, le beau gentilhomme, s'écria-t-elle! comme il vous regarde! .... O miſs Emmy (*), miſs Emmy! ... Madame ſait-elle où vous êtes? Je parie qu'elle ne le ſait pas.

Amélie ſourit. Je ſuis charmée qu'il vous plaiſe, ma bonne, lui dit-elle. En ſuppoſant que ce *beau gentilhomme* fût mon mari..... Le ciel me ſoit en aide, interrompit Judith, vous vous êtes mariée malgré madame? Mais à tout péché miſéricorde. C'eſt un pair du parlement ſans doute, qui a des millions de rente, des chiens de chaſſe, des chevaux de courſe; il vous menera à la cour de Londres, vous ſerez comme la reine : tant mieux, vous avez un ſi bon petit cœur! Vous ferez du bien, & vous le retrouverez un jour. Mais il rougit. Vous riez, continua-t-elle; eſt-ce qu'il n'eſt pas riche? Il n'a rien peut-être? Bienheureuſe dame d'enhaut! quelle pitié ſeroit-ce là! Il a la mine d'un prince, ou d'un fils d'alderman (**). S'il n'eſt pas opulent, qu'il ſoit donc bien tendre, qu'il vous aime de tout ſon cœur. Avec un bon mari, une honnête femme prend patience. Puis madame eſt ſi riche! Mais vous auroit-elle chaſſée de ſa maiſon? Non, ma bonne, dit Amélie; elle ignore encore mon mariage. Il y a un mois qu'elle conſentoit à m'unir à monſieur; à préſent elle veut me marier avec un autre : Son autorité ne s'étend pas juſques ſur mes ſentiments, ils

(*) Diminutif d'Amélie.
(**) Echevin.

n'ont pu changer comme les ſiens; & dans une action auſſi importante, où le bonheur de ma vie eſt intéreſſé, j'ai cru devoir conſulter mon cœur & ſuivre ſes mouvements: mais, ma chere Atkinſon, au moins vous garderez mon ſecret, vous ne trahirez point ma confiance.

Ah, mon dieu, vous trahir! s'écria la bonne femme, moi trahir ma jolie petite miſs! Quand le roi me donneroit ſes trois royaumes, & que madame y joindroit la plus belle de ſes fermes, je ne ferois pas une ſi méchante action. On m'appelleroit traîtreſſe. Bon ciel! ſi je méritois ce vilain nom-là, je tomberois morte à l'inſtant.

Pendant cette converſation nous tâchions de ſécher nos habits; mais la jardiniere craignant qu'Amélie ne s'enrhumât, la preſſoit ſi fort d'en changer, qu'elle conſentit enfin à accepter du linge un peu groſſier, mais très-net, des jupons de toile de coton, un corſet tout neuf, fait de camelot bleu, un tablier d'une jolie indienne, un mouchoir de col de mouſſeline, & des bas de fil écru. Tout cela poſé ſur la table excita une conteſtation aſſez ſinguliere. Amélie ne vouloit point ſe déshabiller devant moi, elle ne vouloit pas non plus me laiſſer ſortir, parce que la pluie continuoit. La maiſon n'étoit compoſée que de deux pieces; le jeune Atkinſon dormoit dans l'une, & nous occupions l'autre. Je ne trouvois pas honnête d'éveiller le fils de notre hôteſſe. Amélie rioit, & proteſtoit qu'elle ne détacheroit pas une épingle, ſi je regardois,

Judith lui criolt : mais c'eſt votre mari ; ne diroit-on pas qu'il y a ici des étrangers? Rien ne perſuadoit Amélie. Enfin un drap mis ſur des cordes qui ſervoient à étendre du linge, tira d'embarras ma modeſte amie, en lui formant une eſpece de cabinet... où vos regards pénétrerent ſans doute, interrompit miſs Matheus? L'officieuſe payſanne n'avoit garde d'avertir qu'un ſi complaiſant mari uſoit un peu de ſes droits.

Je vous jure, dit M. Fenton, que je ne tournai pas les yeux de ce côté ; l'idée ne m'en vint ſeulement pas. Croyez-moi, miſs ; on ne veut rien dérober à la femme que l'on aime véritablement. Les deſirs qu'elle inſpire ne reſſemblent point aux mouvements rapides & emportés des ſens. L'attrait d'un plaiſir paſſager rend hardi, téméraire, fait tout prétendre, tout enlever. L'amour plus délicat n'arrache point de faveurs. Il les ſouhaite, conſent à les attendre, veut les mériter, jouit de ſes eſpérances ; & quand il obtient, ce n'eſt point le triomphe, c'eſt le don qui le touche & met le comble à ſon bonheur.

On ne ſait pourquoi miſs Matheus prit de l'humeur dans ce moment. Elle ſe leva, s'approcha de ſa fenêtre, trouva le temps ſombre, le jour avancé, & ſe tournant vers M. Fenton, elle le pria de lui laiſſer la liberté de ſe coëffer. Comme il frappoit pour qu'on vînt lui ouvrir, elle le rappella. Aſſurément, monſieur, lui dit-elle, vous n'êtes pas un homme attentif ; vous avez des façons de parler.... Il faut que je ſois folle...

plus que folle !... Vous reconnoiſſez mal des ſentiments.... Mais on ouvre. Sortez. Adieu. J'obéis avec regret, dit-il, mais avec ſoumiſſion. A peine la porte alloit ſe refermer, que miſs y courut : M. Fenton, cria-t-elle, je compte ſur vous à dîner. Je ne négligerai point l'occaſion de paſſer d'heureux moments, répondit-il en la regardant d'un air tendre qui lui étoit naturel & le rendoit ſéduiſant, même quand il ne ſongeoit point à plaire. Allez, lui dit miſs Matheus, allez & revenez bien vîte : on ne peut vous entendre ſans ſe fâcher ; mais on ne peut vous fixer ſans vous pardonner.

M. Fenton ſe retira dans ſa chambre, arrangea ſes cheveux, changea de linge & d'habit. Il avoit envoyé la veille chercher ſon porte-manteau au logement qu'il croyoit occuper en arrivant à Londres, ne prévoyant pas que M. Herbert lui en procureroit un à Newgate. A ſon retour auprès de miſs Matheus, il ne trouva point de traces du petit nuage qui obſcurciſſoit ſon eſprit le matin. Elle le reçut bien, & pendant le dîner elle montra aſſez d'enjouement. Quand on eut deſſervi, elle demanda à M. Fenton la ſuite de ſon hiſtoire. Il la reprit ainſi.

La bonne Atkinſon nous préſenta de la crême, des œufs frais, du beurre battu du ſoir, & de très-beaux fruits. Ces mets nous ſemblerent excellents. Jamais Amélie, dans l'éclat de la plus brillante parure, ne m'avoit montré tant de charmes. Sa tête nue, ſes cheveux négligemment rattachés, un corſet mince qui laiſſoit voir la forme parfaite de

ſa taille, je ne ſais quel air de vivacité, quelle grace naïve, enfantine, ajoutoient à ſa beauté, lui prêtoient une foule de nouveaux agrémens. Elle s'apperçut du plaiſir extrême que je prenois à la regarder. Elle ſourit, jeta les yeux ſur tout ce qui l'environnoit; & les ramenant modeſtement ſur les miens: qu'il me ſera facile d'être heureuſe avec vous, me dit-elle! Cette cabane devînt-elle ma demeure habituelle, je ſens que j'y vivrois contente. O mon cher Jemmy! il eſt un ſentiment plus fort que l'orgueil & ſes vaines maximes, plus fort que tous les préjugés: il me fait connoître, il m'aſſure que la félicité ſuprême peut ſe trouver ici.

Ces paroles & le ton dont elle les prononça, firent une impreſſion ſur mon cœur dont le temps n'effacera jamais l'agréable ſouvenir: la plus douce ivreſſe ſe répandit dans mes ſens, ou plutôt dans mon ame. J'oſai paſſer un bras autour d'elle, la ſerrer tendrement, prendre un baiſer ſur ſes levres de roſe. O mon aimable Amélie! ô femme élue de mon cœur! lui dis-je, tranſporté, ravi, pénétré d'un plaiſir que je n'avois jamais goûté, ô ma chere amie! par-tout où ces traits enchanteurs s'offriront à mes regards, par-tout où le ſon harmonieux de cette voix viendra frapper mon oreille, le temple du bonheur s'ouvrira devant moi.

Que le Tout-Puiſſant vous béniſſe, exauce vos vœux en ce monde & dans l'autre, s'écria la jardiniere! Vous aimez ma chere miſs, vous l'aimez bien. Ah, le charmant, le dé-

licieux mari! Tenez, quand vous me careſſeriez moi-même vous ne me feriez pas plus aiſe. Mon cœur me l'a toujours dit, qu'elle épouſeroit un ange. Continuez, mon bon ſeigneur; rendez-la heureuſe, bien heureuſe, & que la paix habite dans votre cœur.

Les ſouhaits de cette honnête créature nous attendrirent: nous l'embraſſâmes tous deux. En vérité, miſs, je me ſens encore ému en ſongeant à cette raviſſante nuit. Que de charmes dans la nature, dans la ſimplicité! Que de plaiſir nous pourrions trouver en nous-mêmes & que nous perdons à ne pas les chercher! Qui les remplace au milieu du monde, ces plaiſirs ſi purs? L'intrigue, l'ambition, la crainte, l'ennui, d'inſatiables deſirs, des regrets, des dégoûts.... Là, doucement, dit miſs Matheus, vous allez vous égarer. Eh, mon dieu! laiſſons la morale; elle aſſomme.

Le ſouper fini, continua M. Fenton, la bonne Atkinſon nous fit une propoſition qui couvrit les joues d'Amélie du plus vif incarnat. Elle baiſſa les yeux, & répondit qu'ayant à nous entretenir d'affaires importantes, nous veillerions toute la nuit. Eſt-il poſſible, s'écria Judith en me regardant d'un air ſurpris? Toute la nuit! Si elle le veut, lui répondis-je en riant, il faut bien y conſentir. J'ai juré de ne jamais la contraindre. Cette extrême complaiſance me nuiſit un peu, je crois, dans l'eſprit de la bonne nourrice. Elle me conſidéra attentivement, mordit ſes levres, plia les épaules,

& garda le ſilence. Nous la priâmes de ſe mettre au lit, d'agir chez elle comme ſi nous n'y étions pas; mais elle nous aſſura que, graces au ciel, elle ſavoit trop bien la civilité, pour quitter une compagnie dont elle ſe tenoit ſi honorée. En effet, elle fut ſi polie, qu'elle ne nous laiſſa pas un inſtant ſeuls.

Et quand elle vous eût donné plus de liberté, quel uſage en auriez-vous fait, dit miſs Matheus? Les femmes que l'on aime véritablement, n'inſpirent rien, ſi l'on s'en rapporte à vos maximes. Je ſuis un peu comme la nourrice : il y a mille endroits de votre récit, où je leverois volontiers les épaules. Malgré ce petit trait d'humeur, reprit en riant M. Fenton, ou je me trompe fort, miſs, ou vous n'avez pas de moi la même idée que je lui ſuppoſois. Soyez de bonne foi, l'avez-vous? Pourſuivez, monſieur, pourſuivez, repliqua miſs Matheus. Rien ne m'ennuie comme les queſtions.

Nous convînmes, Amélie & moi, d'écrire au docteur Harriſon; mais nous ne trouvâmes point de papier dans la maiſon. Heureuſement ce que nous voulions apprendre à ce bon ami, n'exigeoit point de détail. A ſix heures du matin, Atkinſon, prévenu par ſa mere, vint rendre ſes reſpects à Amélie, & lui demander ſes ordres. Il lui parla avec beaucoup de grace. Sa figure me plut. Le zele & l'amitié ſe peignoient dans ſes yeux. On voyoit qu'il brûloit du deſir d'être utile. Après l'avoir entretenu un peu de temps avec une bonté fami-

liere, Amélie le chargea de prendre un cheval au prochain village, d'aller à Londres ſans s'arrêter, de dire au docteur Harriſon où elle étoit, de le prier, de ſa part & de la mienne, de venir promptement nous trouver pour terminer l'affaire importante dans laquelle il avoit promis de nous protéger. Cela fut répété pluſieurs fois, enſuite le jeune garçon partit.

La moitié du jour ſe paſſa fort agréablement. Après un mois d'abſence, nous goûtions avec délices le plaiſir d'être enſemble, de nous redire tout ce que nous avions penſé, de nous conſoler mutuellement des peines dont nos cœurs s'étoient ſenti touchés. Cependant les heures s'écouloient, & notre jeune meſſager ne revenoit point. Peu à peu nous commençâmes à nous inquiéter, à craindre que le docteur ne fût point à la ville, ou que miſtriſs Harris ne l'eût fait changer d'idée; mais pouvoit-il déſapprouver une démarche qu'il m'avoit conſeillée? Amélie s'affligeoit; ſa triſteſſe me pénétroit. La jardiniere, témoin de nos agitations, s'alarmoit auſſi du retardement de ſon fils. Elle alloit continuellement ſur le chemin pour tâcher de le découvrir dans la campagne, ſe tenoit à la porte, rentroit, ſortoit encore, revenoit, s'impatientoit, vouloit nous conſoler, ſe chagrinoit avec nous, ne reſtoit pas un moment tranquille. Tout d'un coup nous la vîmes accourir de toutes ſes forces, épouvantée, hors d'elle-même : malheureuſe que je ſuis, crioit-elle,

en ſe tordant les mains comme une femme en délire, que dira madame? comment me traitera-t-elle? où me cacher? Et qu'avez-vous, ma bonne? qu'avez-vous donc, lui demanda Amélie toute tremblante? Sauvez-vous, miſs, ſauvez-vous, dit la jardiniere. Fuyez vîte; il ſera ici dans l'inſtant. Vous êtes trahie..... Ne l'entendez-vous pas? Eh qui, demanda Amélie? Le carroſſe de votre mere, reprit Judith; il accourt au grand trot de ſix chevaux. Écoutez: il arrive. Le voilà: je ſuis perdue.

Le bruit de la voiture, qui frappa alors nos oreilles, fit pâlir ma chere Amélie. Elle ſe laiſſa aller ſans connoiſſance dans mes bras. En penſant que ſa mere venoit me l'enlever, nous ſéparer pour jamais, je ſentis mon cœur preſſé de la plus vive douleur; elle m'ôta la force de ſoutenir Amélie, & nous tombâmes tous deux ſur un amas de feuilles ſeches, auprès duquel nous étions. La pauvre Atkinſon nous croit morts, pouſſe des cris aigus, s'arrache les cheveux, meurtrit ſon ſein, fait retentir la chambre de hurlements terribles. Miſtriſs Harris entre, s'effraie, ſe renverſe ſur un ſiege. Miſs Betzy lui préſente des ſels, la ſoutient, la ſecourt. Le docteur venant le dernier, crie dès la porte: où ſont-ils? que je les embraſſe, que je les marie, que je les voie heureux! Le ſpectacle offert à ſes yeux l'étonne, l'attendrit. Il s'empreſſe à ranimer Amélie, m'aide à rappeller mes eſprits. Eh quoi, dit-il, des larmes, de la conſternation! Raſſurez-vous, mes chers enfants; venez,

[illegible] Fanny : venez, M. Fenton ; venez tous [illegible] remercier une mere indulgente, elle [illegible] recevre de ma main. En parlant, il [illegible] aux pieds de Miſtriſs Harris, [illegible] à elle : béniſſez-les, ma gé[illegible] béniſſez-les. Que le ciel les [illegible] enfants, & vous faſſe trouver [illegible] la récompenſe de vos bien-

[illegible] tremblants, doutant encore de [illegible] bonheur, tous deux proſter[illegible] Miſtriſs Harris, nous ne nous ex[illegible] par des larmes. Elle jeta les [illegible] de nous, & nous ſerrant tendre[illegible] chers, mes aimables enfants, [illegible] je ſens trop de plaiſir à vous [illegible] vous accabler d'inutiles repro[illegible] vous pardonne; je vous bénis du [illegible] & prie le ciel de répandre ſur [illegible] grandes faveurs, de vous don[illegible] & la paix. Il vous deſtine ſans [illegible] autre ; je reſpecte ſes décrets, [illegible] avec réſignation. Remerciez [illegible] eur, votre ardent ami. Vous de[illegible] ceſſion, & au zele inconſidéré [illegible] le retour de ma tendreſſe & la [illegible] vous allez jouir.

renaiſſant dans tous les cœurs, [illegible] mes à nous livrer à cette joie [illegible] ſentiment ſeul fait goûter. Des [illegible] re, Amélie paſſa dans ceux de [illegible] docteur nous embraſſa, prit nos [illegible] aimez-vous, nous dit-il, [illegible] ez ſa conſolation ; que

vos ſoins & vos attentions préviennent ſes deſirs. Miſs Emmy, ſoyez toujours douce & bonne. Vous, jeune homme, chériſſez, reſpectez votre compagne. N'imitez pas ces fous dont la cour & la ville abondent, qui rougiſſent de remplir les devoirs de l'humanité, d'être attachés à leurs parents, d'eſtimer la femme qui porte leur nom. Mépriſez, dédaignez ces airs ridicules, ces faux préjugés. Aux yeux de l'homme ſenſé, il ſera toujours plus honorable de paroître l'amant de ſa femme que de former le deſſein criminel de ſéduire celle de ſon ami; deſſein que le plus eſtimé de nos lords avoue publiquement. Soyez-vous fideles.... Laiſſons là le docteur Harriſon, dit miſs Matheus; ſes idées ſont gothiques. Mais le pauvre petit Atkinſon, qu'avoit-il fait? Pourquoi nommer ſon zele inconſidéré? Nous eûmes la même curioſité, reprit M. Fenton; & pendant que le docteur viſitoit le verger & ſe promenoit aux environs, miſtriſs Harris voulut bien la ſatisfaire.

Vos tablettes m'apprenant le lieu où ma fille étoit avec vous, me dit-elle, je courus à l'orangerie. Je cherchai par-tout; je fis déranger des nattes, derriere leſquelles on pouvoit ſe cacher : enſuite j'ordonnai à mes gens d'aller s'emparer de la petite porte du jardin, pendant que je parcourois les boſquets voiſins de l'orangerie. Avertie que la porte étoit ouverte, j'envoyai une partie de mes valets ſur le chemin, s'informer ſi vous veniez d'y paſſer. Mon impatience ne me permit pas d'attendre leur retour. Je fis met-

[illegible] mes chevaux, & me rendis à Londres. [illegible] un peu avant minuit. Betzy écri[illegible] docteur Harrison. Il vint chez moi; [illegible] de me consoler, d'entrer dans ma [illegible], [illegible] sévérement ma conduite, [illegible], approuva la constance, la [illegible] de ma fuite, même sa démarche har[illegible] me reprocha de l'avoir forcée à sortir [illegible], à manquer à ses devoirs, au [illegible] me montroit depuis son en[illegible] Pauvre Amélie! disoit-il, je suis sûr [illegible] peure à présent, gémit de sa faute; [illegible] croit affligée, vous plaint. Je comp[illegible] vous trouver triste, j'étois venu pour [illegible] des raisons qui pussent adoucir [illegible] chagrins. Point du tout, c'est que vous [illegible] votre aise, menacez, maudissez la [illegible] des créatures! Oh bien, mada[illegible] qui tiendrai lieu de pere; je la protége[illegible] & si vous employez l'autorité, je sau[illegible] défendre contre vous & contre tous [illegible] du royaume. Je me fâchai, lui aussi; [illegible] emportai, il se mit en fureur, & nous [illegible] séparâmes en jurant de ne nous revoir [illegible].

[illegible] passai la nuit dans une cruelle situation. [illegible] j'étois que le docteur connoissoit [illegible] votre retraite, me ramena vers lui. [illegible] heures du matin, je l'envoyai prier [illegible] venir trouver. Il refusa d'avoir cette [illegible] audience. Impatiente, je lui écrivis; il [illegible] répondit point. Je le fis presser; il [illegible] laquais qu'il me souhaitoit de la [illegible] supplioit de ne plus trou-

bler la ſienne. A trois heures, mon chagrin, mes inquiétudes, & en vérité, mon amitié pour lui, m'ont déterminée à l'aller chercher moi-même. Il m'a très-mal reçue, affectant de ne point parler, & pourtant me contrariant par des ſignes de tête, par le mouvement de ſes mains ou de ſes yeux. Son ſang froid me révoltoit, me fâchoit plus que ſa colere n'avoit fait la veille. Enfin il m'a dit, proteſté, qu'obligé par ſon état, par ſon honneur, par ſes engagements avec M. Fenton, à le ſervir dans cette occaſion, lui-même l'aideroit à me cacher ma fille, & la marieroit tout auſſi-tôt qu'il vous verroit enſemble. Madame, a-t-il ajouté, votre mari mourant me conjura de veiller au bonheur de ſa fille. Je m'en ſouviens. Je lui promis de ſuivre ſes intentions, je le ferai. Il ſe ſoucioit peu de la voir riche ou élevée en dignité; mais il deſiroit avec ardeur qu'elle fût honnête & heureuſe. Les meres mondaines, frivoles, orgueilleuſes, négligent ces points eſſenciels : auſſi, madame, ſont-elles mépriſées, haïes de leurs filles, coupables envers elles, & cauſe du déſordre de tant de maiſons, dont l'extérieur brillant cache un enfer où deux diables ſe tourmentent à l'envi, s'accordant ſeulement pour maudire la furie qui les force de vivre enſemble.

Ces propos durs m'ont mis hors de moi-même : j'ai éclaté en reproches, en menaces; il a continué à m'obſtiner : la querelle t animée. Au milieu de cette conteſtation e & bruyante, Atkinſon, accoutumé à

entre familièrement avec le docteur, s'eſt jetée [illegible] de lui parler, ſans faire attention à ma préſence, ni s'imaginant pas qu'il y eût aucun mouvement à s'expliquer devant moi. Il a fait la commiſſion à notre égard. Mes enfans, ajouta miſtriſs Harris, vous pouvez le voir. Le docteur me voyant mêlé à eux, où je trouverois mal à propos à changer de rôle, m'a priée, conjuré de pardonner, de lui parler à M. Harris. J'ai repréſenté que la fortune ſurpaſſeroit un jour celle d'Amélie; que vos enfans ſeroient riches; que je vivrois aſſez pour voir vos bonheur des uns, ſi j'ambitionnois cette ſatisfaction. Enfin il m'a perſuadée. Je lui ai dit: je vous ai pardonné; je vous rends heureux: aimez-vous; marchez enſemble dans les voies de l'honneur, & vous ſerez toujours: le docteur a raiſon, l'amour & la vertu ſont les fondemens ſolides du bonheur.

Notre tendre ami revint alors, ſuivi d'Atkinſon, qui effrayé par les cris de ſa mere, n'avoit encore oſé paroître. Il reçut nos remercîmens, & ſix guinées dont je lui fis préſent. La jardiniere, tranſportée de joie, félicita Amélie, complimenta miſtriſs Harris, & lui rendit un compte fidele de notre conduite. Je payai liberalement ſes ſoins, ſes louanges, & conſervai beaucoup de reconnoiſſance de toutes les bénédictions qu'elle nous avoit données. Nous montâmes tous en carroſſe; Atkinſon demanda la permiſſion de nous ſuivre; il l'obtint, & ne me quitta

plus. Quel plaiſir je ſentis en retournant avec miſtriſs Harris dans cette maiſon, d'où la crainte de la voir nous engageoit la veille, Amélie & moi, à fuir ſi vîte! Ce lieu choiſi pour être témoin du bonheur d'un autre, le fut le lendemain des doux tranſports de deux amants qui s'adoroient. Nous reçûmes la bénédiction nuptiale des mains de notre eſtimable protecteur. La cérémonie ſe fit ſans éclat & preſque ſans témoins; mais ſi des fêtes pompeuſes ne célébrerent point notre union, ſi le faſte n'en fit point un ſpectacle public, l'amour la rendit délicieuſe, & nous prodigua ſes plaiſirs.

Ah! je reſpire, dit miſs Matheus; vous voilà mariés. J'eſpere entendre à préſent des faits, le détail de quelque événement. Vous ne m'avez encore entretenue que d'attraits, de graces, de regards enchanteurs; les noms de belle, d'aimable, de charmante, ont ſans ceſſe retenti à mes oreilles : façon de conter aſſez mauvaiſe. Les François ſont bien d'éviter dans le diſcours, & plus ſoigneuſement dans les écrits, cette foule d'épithetes inutiles que nous ſemblons chercher. Mais pardon, je vous interromps ſouvent, & ſuis impolie à mon tour.

A votre tour, miſs, dit M. Fenton? Vous ſuppoſez donc que je l'ai été? Aſſurément, reprit-elle. Je puis au moins vous reprocher d'offenſantes diſtractions. Penſez-vous, monſieur, qu'il ſoit agréable d'écouter ces louanges outrées? Vous ne ménagez ni mon amour-propre, ni le penchant,... Vous êtes

charmant, M. Fenton : j'aime à vous rendre justice ; mais cette violente passion pour votre femme.... Prenez-y garde : on tolere les vices, on ne souffre point le ridicule. Vous êtes si bien fait, si aimable..... Ne baissez point les yeux, ne vous inclinez pas si profondément : je dis la vérité. Personne au monde ne rassemble tant de qualités, graces, esprit, talents, dons naturels.... Ah, cette Amélie, qu'elle est heureuse!

Des propos si flatteurs attirerent une réponse obligeante à miss Matheus. Fâché d'avoir mérité ses reproches, sans lui faire de ces excuses gauches qui aggravent une faute au-lieu de la réparer, M. Fenton la conduisit insensiblement à penser que si Amélie, toute *belle*, toute *charmante*, toute adorée qu'elle étoit, possédoit l'art de deviner, si ses regards *enchanteurs* pouvoient pénétrer dans une chambre de Newgate, peut-être s'écrieroit-elle à son tour : oh, cette miss Matheus, qu'elle est heureuse!

Mais, dit ensuite miss Matheus, vous ne me parlez pas de la grave miss Betzy. Comment se conduisoit-elle à votre égard? vous aimoit-elle? vivoit-elle bien avec sa sœur? On ne peut pas mieux, reprit M. Fenton. Pendant mon absence elle soutint vivement mes intérêts. Mistriss Harris menaçoit Amélie de la déshériter, si elle m'épousoit ; mais sa sœur l'exhortoit à me rester fidele, à suivre le penchant de son cœur, blâmoit fortement l'inconstance, parloit contre milord Nesby, désapprouvoit cette alliance. Après la fuite

d'Amélie, elle intercéda pour elle, pour moi, ſe joignit au docteur, & lui-même nous aſſura que nous devions beaucoup à ſon zele affectueux. Vous me ſurprenez, dit miſs Matheus. J'ai paſſé une ſaiſon à Bath avec elle; ſa tante Morgan l'y avoit menée. Elle me parut une créature fauſſe, intéreſſée, pédante & mauſſade. Son langage précieux, ſa contenance affectée ne m'en impoſerent point. Dans une jeune perſonne, je hais un maintien auſtere, & ſur tout le ton puritain. J'ai toujours remarqué que l'orgueil & l'envie faiſoient partie du caractere des prudes: la vertu eſt ſans apprêts, & l'enjouement annonce un bon naturel; car celle qui ſe plaît à rire, forme rarement le projet d'attriſter les autres. Miſs Betzy ne pouvoit aimer ſa ſœur, & vous ne me perſuaderez jamais qu'elle ait été capable d'un mouvement de généroſité. Quand elle conſeilloit à Amélie de vous garder ſa foi, ſans doute elle eſpéroit profiter du changement que ſa déſobéiſſance occaſionneroit peut-être dans les diſpoſitions de ſa mere; & ſi elle paroiſſoit contraire à milord Nesby, c'étoit par une baſſe jalouſie, qui ne lui permettoit pas de voir ſans chagrin un pair du Royaume épouſer ſa ſœur.

En vérité, miſs, dit M. Fenton, je crains que vous n'ayez trop bien pénétré ſon caractere. Le temps m'en a fait prendre à-peu-près la même idée. Les articles de mon mariage devoient être ſignés, pourſuivit-il, le jour que je partis pour me rendre auprès de

ma sœur. Ne voulant plus notre union, mistriss Harris déchira ces articles, comme un papier inutile; la précipitation du docteur ne lui permit pas de songer, en nous mariant, à ce qui n'entroit point dans son ministere. J'étois bien éloigné d'y penser. En recevant Amélie des mains de sa mere, pouvois-je m'occuper d'un soin étranger à mes desirs? Qui de nous deux envisageoit l'avenir? Nous voir, nous aimer, nous le dire, nous le répéter; voilà ce qui rempliſſoit toutes nos idées & tous nos moments.

Peu de jours après mon heureux mariage, nous retournâmes à Londres. Mistriss Harris me parla de cette singuliere omission. Elle me rappella nos premieres conventions, me dit que sa seconde fille se trouvant avantagée par le testament de mistriss Morgan sa tante, elle rendroit Amélie sa principale héritiere; ajoutant que l'intention de son mari avoit toujours été de préférer cette fille chérie. Comme elle finissoit de parler, miss Betzy sortit d'un cabinet, où sa mere ignoroit qu'elle fût entrée. Depuis ce jour je crus m'appercevoir d'un changement très-marqué dans sa conduite. Elle railloit souvent sur les mariages d'inclination, trouvoit sa sœur trop tendre, trop attentive à me plaire, trop empressée à recevoir d'innocentes caresses, que la modestie lui permettoit de souffrir devant sa mere & le docteur Harrison, mais dont la vertueuse miss Betzy ne pouvoit supporter l'indécence. Elle assuroit Amélie que la froideur succéderoit bien-

tôt à des feux ſi ardents, que le temps diminueroit ma paſſion & ſa propre ſenſibilité. Elle prit une haine extrême pour le docteur Harriſon. Elle ſe plaiſoit à tourmenter Amélie, en lui parlant des dangers de la guerre, en mettant ſans ceſſe ſous ſes yeux l'image d'un mari ſi cher, bleſſé, abandonné ſur le champ de bataille, expirant loin d'elle. Ces diſcours rempliſſoient de terreur l'eſprit de mon aimable femme. Elle s'affligea; ſa mere connut ſes peines, & partagea ſon inquiétude. Elle lui promit de chercher un moyen de la tranquilliſer, de me fixer auprès d'elle, & n'en imagina point d'autre que de me propoſer d'entrer dans le régiment des gardes. Comme il ne marche point ſans le roi, c'étoit procurer à Amélie la plus grande ſatisfaction, puiſqu'elle ne redouteroit plus ni l'abſence ni les périls dont ſa ſœur lui donnoit une idée ſi effrayante.

Nous étions unis depuis deux mois. Dès le premier, Amélie avoit reſſenti de légeres incommodités, mais ſans vouloir en parler, ne pouvant ſe réſoudre à les attribuer à leur véritable cauſe. Elle ſe confia enfin à ſa mere. Miſtriſs Harris parut tranſportée de joie de ſon état. Ce fut en m'annonçant une nouvelle qui me pénétroit du même ſentiment, qu'elle me pria avec inſtance de quitter le régiment de milord Gage, m'offrant l'argent qui me ſeroit néceſſaire pour acheter une enſeigne dans celui des gardes, & m'aſſurant de m'en fournir toutes les fois que l'occaſion de monter ſe préſenteroit. Je

me ſentois un peu de répugnance à ſortir d'un corps où j'étois eſtimé, où j'avois des amis; cependant, comme le régiment de milord Gage ne ſervoit point encore cette année, je crus devoir cette complaiſance à ma belle-mere, ou plutôt à ſa tendre & craintive Amélie.

Je connoiſſois un officier des gardes, appellé ſir Henri Booſton. Il haïſſoit le ſéjour de Londres, & ſe déplaiſoit dans ſon corps; je ne doutai point qu'il ne vendît ſon emploi, ſi je l'en preſſois. J'allai le chercher; il étoit en campagne. Je pris des informations, & trouvai que lui ſeul pouvoit m'aider à ſatisfaire les deſirs de miſtriſs Harris. Je lui écrivis; j'attendis long-temps ſa réponſe: deux mois ſe paſſerent ſans qu'il revînt, un autre avant qu'il ſe déterminât; enfin nous convînmes enſemble d'un échange. Il prit ma compagnie. Je promis de lui payer comptant la ſomme excédente dont je lui ſerois redevable. Nous fîmes de concert les démarches néceſſaires; l'affaire propoſée parut ſans difficulté. Milord Gage eut la bonté de montrer du regret de me perdre; mais il ne déſapprouva point mes égards pour miſtriſs Harris. On nous promit au bureau que le brevet & la commiſſion ſeroient ſignés immédiatement: ainſi notre traité heureuſement terminé, remplit de joie Amélie & ſa mere; mais miſs Betzy trouva qu'une tendreſſe mal entendue me nuiroit, empêcheroit mon avancement; elle blâma ſa ſœur, la condeſcendance de ſa mere, la mienne, &

nous montra une aigreur que nous n'avions jamais ſoupçonnée dans ſon caractere & dont le ſujet découvroit aſſez ſon peu d'amitié pour moi.

Je revenois un ſoir de la chaſſe, & montois avec empreſſement chez Amélie, quand je l'entendis parler dans l'appartement de ſa mere : j'y entrai, elle accourut à moi. Ah ! mon dieu, que je ſuis heureuſe, me dit-elle ! Sans les bontés de ma mere, ſans votre complaiſance, que ſerois-je devenue ? Je vous perdois, mon cher Jemmy, je vous perdois, pour long-temps ; & qui ſait ſi ce n'eût pas été pour toujours ! Un ordre cruel nous ſéparoit. Que cet échange s'eſt fait à propos ! Le régiment de milord Gage eſt commandé, il paſſe la mer, il va au ſecours de Gibraltar.

Le régiment eſt commandé, m'écriai-je, il part ! J'eſpere que la commiſſion n'eſt point encore ſignée ; je cours chez le miniſtre, je vais m'informer.... Que dites-vous, interrompit Amélie en m'arrêtant ? Tout n'eſt-il pas terminé ? Pour le monde entier je ne le voudrois pas, lui dis-je : ah, bon dieu, ma chere, je ſerois déshonoré ! Alors mon laquais me remit un billet de ſir Henry. Il me confirmoit la nouvelle qu'Amélie venoit de m'apprendre, & me ſupplioit de lui tenir parole. Il alloit, me diſoit-il, au bureau demander ſi le brevet étoit expédié ; il eſpéroit trouver ſon nom ſur la liſte de ceux qui partoient, & m'exhortoit à ne point manquer à nos conventions.

Je lui répondis avec un peu d'humeur, & lui écrivis qu'il n'y ſongeoit pas de me faire une pareille propoſition dans cette circonſtance, & que notre échange devenoit impoſſible. Je voulois ſortir; Amélie me retenoit, pleuroit, m'accuſoit de dureté : ſa mere me condamnoit, prétendoit que ſi le brevet étoit ſigné, il ſeroit ridicule de me croire dans l'obligation de ſervir avec le régiment d'où je ſortois. Il falloit la reſpecter beaucoup, & chérir bien tendrement Amélie, pour entendre patiemment deux femmes juger des devoirs d'un militaire, lui impoſer des loix, & prétendre décider une pareille queſtion. Par un grand bonheur, le docteur Harriſon, abſent depuis un mois, ſe fit annoncer. Sa préſence, toujours deſirée d'Amélie, lui parut dans ce moment une grace particuliere du ciel, dont la bonté envoyoit à ſon ſecours celui qu'elle regardoit comme ſon ange tutélaire.

Elle courut à lui, l'embraſſa. Venez, venez m'aider, lui dit-elle, à retenir un cruel; il veut m'abandonner, me fuir, me rendre malheureuſe : je n'eſpere qu'en vous; parlez-lui, engagez-le à moderer un zele indiſcret. Mon cher, mon digne ami, donnez-moi une ſeconde fois l'époux que j'ai reçu de votre main.

Le docteur, ſurpris qu'il ſe fût élevé une conteſtation entre nous, touché des larmes d'Amélie, & prêt à me quereller, me demanda bruſquement le ſujet de cette confuſion, de ce déſordre. Je le lui expliquai. Il

m'écouta, ſe leva quand j'eus ceſſé de parler, marcha dans la chambre, d'un air rêveur, chagrin, levant les épaules, ou portant la main à ſon front. Tous les yeux étoient fixés ſur lui. Amélie attendoit impatiemment ſa réponſe. J'avouerai qu'en cette occaſion le docteur ne paroiſſoit pas un juge compétent. En vérité, je ne croyois pas devoir remettre à ſa déciſion une affaire où il s'agiſſoit d'un point d'honneur, ſouvent fort mal entendu par les gens de ſon état.

Il ſe rapprocha d'Amélie, s'aſſit, me regarda fixement. Monſieur, me dit-il, je vois à votre air tout ce que vous penſez; mais ſachez que j'ai porté un drapeau ſous les ordres de milord Tirconel, mon parent, avant de me ranger ſous l'étendard de l'égliſe. Guerrier par goût, prêtre par obéiſſance pour mon pere, j'ai bien ſervi le roi; je m'efforce depuis long-temps d'acquérir les vertus de mon état & de ſervir Dieu. Vous parler en miniſtre de paix, ce ſeroit ſans doute remplir mon devoir; mais le vôtre ne vous permettroit pas de m'écouter: ainſi je parlerois mal-à-propos & inutilement. Je ne dirai donc rien. C'eſt à la petite fille que voilà, continua-t-il en montrant Amélie du doigt, c'eſt à l'enfant que j'ai cru une femme, même une femme ſenſée, que je veux m'adreſſer.

Si le brevet eſt ſigné, vous prétendez, madame, lui dit-il, que votre mari n'eſt plus capitaine d'infanterie dans le régiment de milord Gage, mais officier des gardes de ſa

majeſté ; n'eſt-ce pas là votre idée? Oui, dit-elle. Eh bien, reprit le docteur, vous avez tort. Que le brevet ſoit ſigné, ou qu'il ne le ſoit pas, il faut laiſſer partir votre mari ; il faut le laiſſer aller tout-à-l'heure chez le miniſtre; il ne peut trop ſe hâter de proteſter contre l'échange, attendu l'événement : voilà mon avis. Quoi, c'eſt vous, c'eſt vous, monſieur, qui lui donnez ce conſeil, s'écria douloureuſement Amélie? Aſſurément c'eſt moi-même, dit-il froidement, & je ſuis bien-aiſe qu'il n'en ait pas beſoin. Ma fille, un ſoldat ne peut balancer un inſtant dans une pareille conjoncture : qu'il ſacrifie tout, quand ſon roi, ſes devoirs, ſon pays ſont en oppoſition avec d'autres intérêts. Si votre mari reſtoit, que diroit-on de lui? Ne le ſoupçonneroit-on pas d'une prévoyance qu'il ſeroit aiſé d'attribuer à un manque de courage? Nous accuſons le monde de juger légérement, avec malignité même : il le fait ſouvent, mais ſouvent auſſi notre propre imprudence fournit au médiſant le trait dont il nous bleſſe. Il eſt rare, fort rare, que la cenſure tombe entiérement à faux. Si celui dont on blâme la conduite n'eſt pas toujours criminel, ſoyez ſûre qu'au moins il a négligé ſa réputation, & n'eſt pas exempt de tout reproche.

Voyant Amélie verſer des larmes ameres, cacher ſon viſage, il lui prit une main, & la ſerrant tendrement : allons, ma chere amie, allons, mon aimable couſine, de la force, de l'ame, une noble fermeté, lui dit-il.

Cherchez

Cherchez au fond de votre cœur ces ſentiments généreux qui vous diſtinguent de ces femmes foibles, occupées ſeulement d'elles-mêmes, de leurs fantaiſies. Vous aimez M. Fenton; aimez donc ſa gloire, ſa réputation; ne flétriſſez point le nom que vous avez voulu porter. Ma fille, l'honneur d'un guerrier eſt ſemblable à la fleur légere qu'on voit ſur les fruits. Comme elle, le moindre ſouffle peut le ternir. Vous êtes la compagne de M. Fenton, ſoyez auſſi ſon amie. S'il héſitoit, ce ſeroit à vous à lui dire : partez; rempliſſez vos devoirs; ſoyez utile à votre patrie, à votre roi; allez, afin qu'on ne me ſoupçonne point de vous retenir, de vous donner de lâches conſeils, & de me préférer à l'homme qui m'eſt cher. Sa gloire, ſa réputation, s'écria Amélie! Ah, qu'eſt-ce que mon repos, ma joie, mon bonheur, oppoſés à des devoirs, à une néceſſité abſolue! Partez donc, mon cher mari; je ne vous donnerai point de *lâches conſeils*, je ne ternirai point cet honneur délicat & barbare; qu'il l'emporte ſur l'amitié, ſur l'amour, même ſur la compaſſion. Oui, partez, répéta-t-elle en ſe jetant dans mes bras; méritez l'eſtime de la nation, conſervez celle de l'ami qui vient de me faire rougir de ma foibleſſe. Et tombant à genoux, les yeux & les mains élevés vers le ciel : Dieu tout-puiſſant, dit-elle, daigne m'entendre, exauce les vœux de ton humble créature; ne me condamne point à vivre ſéparée de l'homme que tu me permets, que

tu m'ordonnes d'aimer; compte nos jours enſemble, & donne-moi la mort dans l'inſtant où tu rappelleras ſon ame dans ton ſein.

La ferveur de ſa priere, ſon action touchante, ce tendre ſentiment qu'elle venoit d'exprimer, éleverent en moi je ne ſais quel mouvement plus fort, plus paſſionné que tous les tranſports dont j'avois ſenti le charme auprès d'elle. Je la relevai, l'embraſſai avec ardeur. Ah! ne forme point ces vœux cruels, lui dis-je. Si le ciel m'arrache au bonheur de vivre pour toi, puiſſe-t-il ajouter à tes jours tous ceux qui me ſeront retranchés! O mon Amélie, voudrois-tu mourir & m'oublier! Quand je ne ſerai plus, garde mon image dans ton ſouvenir; que mon idée te ſoit toujours préſente & chere. Femme adorable! ton cœur eſt le temple de mémoire où je deſire de graver à jamais mon nom.

Le docteur & ſa mere ſe joignirent à moi pour la conſoler. Seche tes pleurs, lui diſois-je en la careſſant, perds l'idée de ces dangers qui t'épouvantent, ſonge au plaiſir que nous ſentirons en nous revoyant, & qu'un ſouris répandu ſur cet aimable viſage, me rende la joie que ta triſteſſe a bannie de mon ame. Nous parvînmes à la tranquilliſer un peu. J'allai le même ſoir chez milord Gage; j'y trouvai ſir Henry. Nous penſâmes nous quereller; & ſi milord n'eût décidé en ma faveur, proteſté qu'il s'oppoſeroit formellement à l'échange, je ne ſais ſi cet obſtiné ſe fût rendu.

Comme j'avois à-peu-près tout ce qui m'étoit néceſſaire, deux jours ſuffiſoient aux préparatifs de ma campagne. La veille de mon départ j'allai le matin trouver miſtriſs Harris dans ſon cabinet, & lui reportai l'argent deſtiné à ſir Henry. En le recevant d'elle, je ne comptois pas m'en ſervir ſans en aſſurer le retour à Amélie. Il étoit aſſez mortifiant pour moi de ne rien donner à ma femme : comment aurois-je voulu mettre ſur ma tête un argent qui lui appartenoit? Aucun écrit ne conſtatoit ſes repriſes ſur ma fortune, ni mes droits ſur la ſienne. J'avois déclaré mes intentions à miſtriſs Harris. En reprenant cet argent, elle me pria de garder ſix cents guinées. J'y conſentis, attendu l'occaſion. Je voulus lui en faire mon billet, elle ſe mit à rire, me traita d'enfant, & refuſa de me laiſſer écrire. A la fin du dîner; je lui préſentai une reconnoiſſance de ces ſix cents guinées. Elle prit le papier, le lut, le chiffonna, me le jeta; il tomba; j'allois le ramaſſer, quand il entra du monde. Nous nous levâmes tous; les dames paſſerent dans la ſalle, où je les accompagnai. Un inſtant après, je me ſouvins du billet, & retournai pour le chercher. Je ne l'apperçus point à terre. Je demandai à miſs Betzy, qui étoit près de moi à table, ſi elle ne l'avoit point vu; elle me dit que non : je fis la même queſtion aux valets, & reçus la même réponſe : ainſi il reſta perdu. Comme ma belle-mere ſeule pouvoit en faire uſage, je ne m'en inquiétai pas, & crus, comme miſs

Betzy le ſoupçonnoit, que la petite chienne de miſtriſs Harris l'avoit pris & déchiré en jouant.

Le docteur Harriſon reçut mes adieux. Il me parla en pere. Je lui recommandai Amélie. Il me pria d'avoir ſoin d'Atkinſon qui s'étoit fortement attaché à moi, ne vouloit pas me quitter, & venoit à Gibraltar en qualité de volontaire. Nous ne nous ſéparâmes point, le docteur & moi, ſans beaucoup d'attendriſſement. Le ſoir, après ſouper, Amélie ſe retira tout de ſuite. Je pris *congé* de miſtriſs Harris. Elle m'embraſſa *pluſieurs* fois, & verſa des larmes en me *voyant éloigner*. Cette preuve de ſon affection me toucha ſenſiblement, je revins ſur mes pas, & l'embraſſai encore. Elle m'appella ſon fils bien-aimé; elle me dit qu'elle ne mettroit plus de différence entre Amélie & moi. Miſs Betzy me ſouhaita un heureux voyage, du ton dont on ſouhaite le bon ſoir. Tous mes ordres donnés & mes devoirs remplis, je me reſtoient. J'entrai chez Amélie: je marchois doucement, la croyant couchée & peut-être endormie: mais ſa femme de chambre me dit qu'elle prioit dans ſon cabinet. J'en ouvris la porte, & vis ma charmante compagne proſternée à terre, le viſage couvert de larmes; elle ſoupiroit comme ſi ſon cœur eût été prêt à ſe briſer. Je la relevai, la fis aſſeoir ſur un ſopha, me plaçai à ſes côtés. Je voulois me plaindre du peu de fermeté qu'elle montroit; *mais*, en

la regardant, il me fut impoſſible de lui reprocher une douleur que mon cœur partageoit.

Pourquoi donc cet abattement, ma chere, lui dis-je? Pourquoi donc ces pleurs, ces gémiſſements? N'avez-vous pas conſenti?... Non, interrompit-elle, non, je n'ai point conſenti à ce cruel départ. Je viens de demander au ciel la force de ſoutenir cette épreuve terrible; je ne l'ai point obtenue. Ah! Jemmy, je ne ſupporterai point votre éloignement & mes craintes! Quoi, vous m'abandonnez! Quoi, des mers, un eſpace immenſe va nous ſéparer! Ces jours ſi heureux, ſi courts, à préſent longs & triſtes, ſe ſuccéderont ſans me rendre la douceur de vous voir! Ils ne m'apporteront, en renaiſſant, que du trouble & de l'amertume, de dévorantes inquiétudes! Vous m'aimez, dites-vous, vous m'aimez, & vous partez, vous fuyez, vous me laiſſez! Ah, mon amour eſt bien plus fort, bien plus tendre que le vôtre! Quelle conſidération m'engageroit à vous cauſer une ſeule des peines dont mon ame ſe ſent accablée!

Eh, croyez-vous, ma chere Amélie, lui dis-je, qu'il ſoit une douleur plus ſenſible que celle d'entendre ce reproche de votre bouche? Quand je ſuis à regret un devoir indiſpenſable, quand je viens chercher de la conſolation auprès de vous que j'aime, pouvez-vous m'affliger, redoubler mon chagrin? pouvez-vous m'accuſer de peu de tendreſſe?... Oui, je le puis, dit-elle, quand

vous préférez une vaine chimere aux biens réels dont vous nous privez tous deux. Quelle eſt cette réputation dépendante de l'opinion, du temps, des moments? Vous la conſerviez en terminant il y a deux mois : un événement que vous ne pouviez prévoir vous la feroit perdre à préſent? Tout immoler, tout oſer dans la crainte de paſſer pour foible, eſt-ce là cet honneur dont les loix vous paroiſſent ſi ſaintes? N'eſt-on noble, n'eſt-on grand, qu'en affrontant la mort, ou perſuadant aux autres qu'on ne la redoute point? Que cette gloire eſt fantaſtique! Un barbare, un ſauvage la dédaigneroit peut-être. Quelle eſt cette valeur ſi vantée? Un animal féroce, guidé par ſon inſtinct, eſt hardi, courageux; il attaque, il ſe défend, combat, triomphe, ou reſte atterré : le peuple applaudit à ſa force, admire ſon audace, le nomme vaillant. La gloire qu'il peut acquérir comme vous, mérite-t-elle d'être achetée par le ſacrifice de tout ce qui vous eſt cher? Fixant alors ſes yeux animés ſur les miens, ſerrant mes mains avec tranſport : oſe t'élever au deſſus de ces faux préjugés; viens, mon cher Jemmy, viens chercher le bonheur avec moi; allons habiter une ſimple cabane, dans des lieux écartés & tranquilles. Recommandables par nos ſeules vertus, nous n'exciterons point l'envie. L'œil de l'homme injuſte ou malin ne pénétrera pas notre aſyle paiſible. Les traits empoiſonnés de la médiſance ne pourront nous atteindre : ſi ſa voix odieuſe s'éleve, nous ne l'entendrons point. Tu ſeras

l'univers pour Amélie; & ſon amour, ſes ſoins, ſes careſſes, ſes tendres attentions te feront oublier qu'il eſt d'autres humains.

Un mouvement involontaire me fit repouſſer ſes mains; un ſeul regard rappella bientôt de plus nobles ſentiments dans ſon ame. Que dis-je, s'écria t-elle, quels conſeils! Mon intérêt a-t-il pu me les dicter! Ne m'accable point de ton indignation; pardonne à ma foibleſſe : mon cœur ne fut jamais bas. Je condamne moi-même cette vile propoſition. Tu n'es pas fait pour t'y rendre, & je ſuis loin de l'exiger : oublie-la; ne me mépriſe pas, mon cher Jemmy; ouvre-moi tes bras, cache ma rougeur dans ton ſein.

Je ne pus lui répondre. Je la preſſai; elle me ſerra, nos ſoupirs ſe confondirent, nos larmes ſe mêlerent, nos levres & nos ames s'unirent; nous reſtâmes long-temps dans cette ſituation triſte, mais voluptueuſe, dans une ivreſſe où la douleur & le plaiſir ſe faiſoient également ſentir. Enfin l'amour l'emporta ſur l'amertume; il ſuſpendit nos peines, nos regrets, & ſes tranſports raviſſants ſuccéderent à nos pleurs.

Ah, s'écria miſs Matheus! qu'il eſt de délicieux moments dans la vie! Oui, dit M. Fenton, & c'eſt le ſentiment qui les donne & les fait goûter.

Nous paſſâmes une partie de la nuit, continua-t-il, à pleurer & à nous conſoler. Elle me promit de ne point ſe livrer à ſa triſteſſe; je lui promis de ne point m'expoſer avec témérité. Un peu avant le jour, fatiguée,

appeſantie, elle s'endormit ſur mon ſein. Je crus devoir ſaiſir l'inſtant de ſon ſommeil pour la quitter. Je poſai doucement ſa tête ſur un couſſin. Je me dégageai inſenſiblement de ſes bras qui m'entouroient encore. Je craignois de l'éveiller, de la tirer d'un repos ſi néceſſaire à ſa ſanté & ſi favorable à mon éloignement. Je marchois lentement, me retournant à chaque pas pour la regarder. Un mouvement qu'elle fit, m'arrêta; je la contemplai long-temps, je la recommandai du fond du cœur à toutes les puiſſances céleſtes; enfin je ſortis, ou plutôt je m'arrachai avec violence de ce cabinet où je laiſſois mon bien le plus précieux. Mes chevaux étoient prêts. J'écrivis un tendre billet à Amélie, ordonnai qu'on le lui rendît à ſon réveil; enſuite je partis, ſuivi d'Atkinſon & d'un ſeul valet.

En perdant de vue la ville de Londres, j'eus peine à retenir mes larmes. Je me retournai pluſieurs fois, eſpérant de l'appercevoir encore; de profonds ſoupirs m'échappoient. Atkinſon me ſuivoit en ſilence. Lui voyant les yeux fort rouges, je lui demandai ce qui l'affligeoit. Ah, monſieur, me dit-il, je ſuis ſûr que madame pleure, ſe déſole à préſent; & cette idée le fit pleurer lui-même. Son attachement pour Amélie me toucha. Je lui ſus gré de l'intérêt qu'il prenoit à ſa douleur. Sa ſenſibilité me porta à lui laiſſer voir toute la mienne, à m'entretenir familiérement avec lui. Peu à peu je découvris dans ſon caractere des qualités rares & eſti-

mables. Ce jeune homme accompliſſoit dix-huit ans quand je l'emmenai: Il étoit grand, bien fait, très-formé, avoit des traits réguliers & agréables, une phyſionomie douce, des ſentiments pleins de candeur. En recevant ſes adieux, le docteur Harriſon lui-dit devant moi : Mon enfant, regardez-vous comme tenant à tous les hommes, regardez tous les hommes comme tenant à vous. Ayant d'agir, examinez ſi l'action que vous allez faire, n'attente au droit de perſonne; & ſi quelqu'un nuit au vôtre, dites-vous à vous-même, je ſuis plus juſte & meilleur que cet homme. Permettez-vous cet orgueil, il guide à la vertu. Atkinſon profita de cette leçon & de toutes celles qu'il avoit reçues de lui. Sa valeur, ſon exactitude à remplir ſes devoirs, ſon naturel obligeant, lui acquirent bientôt l'eſtime de tous ceux qui le connurent, & ſon bon cœur lui donna dans le mien la place d'un ami.

J'arrivai le ſoir du lendemain au régiment. Mes camarades me virent avec plaiſir, ſurtout ſir James, celui de tous qui m'étoit le plus cher.... Quel ſir James, demanda miſs Matheus? Sir James Eleſmore, un baronnet du comté de Kent, répondit M. Fenton. Je le croyois colonel, dit miſs Matheus. Il l'eſt auſſi, repliqua-t-il. Alors nous ſervions au même grade; depuis, un héritage conſidérable lui a donné des facilités de s'avancer, dans le temps où la fortune m'en retiroit tous les moyens. Mais eſt-il connu de vous, miſs?

paroître touchée, de feindre de la paſſion, de la tendreſſe : dans l'inſtant où il imagine être devenu néceſſaire au bonheur de ſa maîtreſſe, il l'abandonne ; & content du triomphe qu'il croit remporter, il va chercher aux pieds d'une autre de nouvelles rigueurs & de nouveaux dédains.

Ce portrait n'eſt pas tout-à-fait le ſien, dit M. Fenton. J'ai vu ſir James amoureux ; je l'ai vu honnête dans ſes ſentiments. En ſe mariant, il a prouvé qu'il pouvoit eſtimer une femme. L'inclination la plus tendre l'a ſeule engagé à ſe choiſir une compagne,..... qu'à préſent il ne peut ſouffrir, interrompit miſs Matheus : je le ſais, j'en ſuis ſûre. S'il fournit abondamment à ſa dépenſe, à ſon faſte, à ſon orgueil (car cette femme en eſt remplie), c'eſt par vanité, par oſtentation ; les défauts du caractere & de la perſonne de la dame ſont auſſi bien connus de ſes maîtreſſes que de lui-même.

Ma foi, miſs, tout cela peut être, reprit M. Fenton. Vous l'aſſurez ; je ne veux point diſputer contre vous : mais rien ne m'obligera à changer d'idée ſur le caractere de ſir James, ni à croire légérement ce qui ſe dira à ſon déſavantage. Après tout, il eſt rare que les hommes ſe faſſent entr'eux un mérite ou un crime de leur façon de penſer ſur les femmes. Nous avons aſſez communément l'injuſtice de ſéparer leurs intérêts des nôtres. Quand un homme remplit à l'égard de ſon propre ſexe tous les devoirs de la ſo-

ciété, on ne s'aviſe guere d'examiner ſes principes en amour.

En amour, répéta miſs Matheus! eſt-ce donc uniquement comme l'objet de vos paſſions, que vous enviſagez les femmes, monſieur? Ne ſont-elles pas vos meres, vos ſœurs, vos alliées, vos parentes, vos amies? Le mépris que vous affectez pour vos maîtreſſes n'avilit-il pas ces titres reſpectables? Eh, qui abaiſſe les femmes? qui en fait des folles? Vos deſirs pour elles, leurs bontés pour vous. La plus déshonorée de toutes, eſt celle dont le goût s'eſt déterminé en votre faveur, qui penſe comme vous, vit comme vous, adopte vos ſentiments, ſuit vos leçons. Il eſt bien conſéquent de mépriſer ces femmes, ſeulement parce qu'elles vous aiment & vous imitent! Vous avez d'inſolents principes, une conduite plus inſolente encore. Vous êtes des tyrans, des inſenſés; & la moindre des femmes a cent fois plus de raiſon & de ſolidité que vous.

Je voudrois bien, reprit doucement M. Fenton, que, pour le bonheur de l'humanité, on anéantît toute idée de ſupériorité, entre vous & nous. Alors la diverſité des opinions pourroit ceſſer, ſi, comme je l'imagine, le goût de la domination en eſt l'unique ſource.

C'eſt une épreuve à faire, dit miſs Matheus; mais on y trouveroit, je crois, des difficultés. Une prétention auſſi ancienne que leur exiſtence, entretient ſans ceſſe entre les deux ſexes cette méſintelligence ſecrette d'où procede une éternelle guerre. Le

beſoin, un attrait puiſſant & caché, une néceſſité abſolue les forcent quelquefois de ſuſpendre les hoſtilités; l'amour & l'intérêt exigent & obtiennent des treves momentanées : mais l'animoſité ſubſiſte, les querelles renaiſſent. Après s'être aimés, on ſent du regret de ſe l'être dit, de la honte de ſe l'être prouvé. L'un ſe reproche les ſollicitations; l'autre, ſa complaiſance. On ſe hait, on ſe fuit, on ſe mépriſe. Un ſpectateur neutre (s'il étoit poſſible d'en trouver un) ſeroit tenté de douter ſi des êtres qui s'accordent ſi mal, furent deſtinés par la nature à s'aimer, à s'unir, à ſe rendre mutuellement heureux. Mais laiſſons ce vieux procès. Reprenez votre hiſtoire; je vous proteſte, mon ami, qu'elle m'intéreſſe.

Le plaiſir de revoir mes anciennes connoiſſances m'auroit été plus ſenſible, continua M. Fenton, ſi le ſouvenir d'Amélie m'avoit laiſſé la liberté de m'y livrer. Je trouvai beaucoup de douceur dans le commerce de ſir James. Je regrettois la préſence d'une femme adorée : il venoit de ſe ſéparer d'une maîtreſſe dont il poſſédoit le cœur & deſiroit la main. Si ſa gaieté naturelle, & peut-être un peu de cette légéreté d'eſprit que vous venez de lui reprocher, ne lui permettoient pas de ſe montrer auſſi mélancolique, auſſi triſte que moi, la conformité de nos ſentiments rapprochoit encore nos cœurs, & reſſerroit les liens de notre amitié. Le ſixieme jour après mon arrivée; nous nous embarquâmes, & fîmes voile pour Gibraltar. Le

vent, favorable à notre route, changea dès la ſeconde nuit. Nous fûmes battus le lendemain d'une violente tempête; elle dura le jour ſuivant, augmenta, devint ſi terrible, que nous perdîmes tout eſpoir d'échapper à la fureur des vents. Toujours pouſſés contre des rochers, à chaque inſtant nous croyions voir briſer notre vaiſſeau. Je l'avouerai, miſs; je frémis cent fois à l'aſpect d'une mort ſuivie des regrets, de la douleur, des gémiſſements de l'aimable femme qui attachoit à mon exiſtence tout le bonheur de ſa vie. Je me la repréſentois apprenant la nouvelle de mon naufrage : quel coup pour cette ame ſenſible! Prêt à périr ſans gloire, ſans utilité, ſans avoir illuſtré mon nom, ſans laiſſer de moi cette mémoire dont l'idée conſole un guerrier expirant dans les champs de l'honneur, je me diſois, je me répétois : n'ai-je donc ſuivi mon devoir avec tant d'exactitude, que pour déchirer le cœur de ma chere Amélie!

Le péril ſembloit inévitable. Le vaiſſeau faiſoit eau de tous côtés. Malgré les proteſtations du capitaine, ſes cris, ſes ſerments de ne point l'abandonner, on mit la chaloupe en mer, & il fut un des premiers à s'y jeter. J'y fis entrer Atkinſon. J'allois le ſuivre; mais ne voyant point ſir James, je l'appellai, le cherchai des yeux, & l'appercevant de l'autre côté du pont, je le preſſai de venir. Pendant ce temps, un coup de vent éloigna la chaloupe. J'entendis Atkinſon pouſſer des cris, répéter mon nom. Un inſtant

après, je le vis au milieu des eaux, luttant contre les vagues, nageant vers nous, & s'efforçant de regagner notre bord. Il y parvint : on l'aida à remonter. Je lui demandai comment il étoit tombé, ou qui l'avoit jeté à la mer. Il me répondit qu'il revenoit de son propre mouvement. Pressé de me dire la cause de cette action extraordinaire, il m'avoua, en pleurant, qu'il aimoit mieux périr avec moi, que de vivre & porter la nouvelle de ma mort à sa maîtresse à sa digne & chere maîtresse.

Attendri jusqu'au fond du cœur, d'une preuve si touchante de son affection pour Amélie, je le tins long-temps serré dans mes bras sans avoir la force de parler. En lui donnant cette sensibilité, cet excellent naturel, le ciel voulut le préserver d'une mort assurée. Un moment après son retour, nous vîmes la chaloupe submergée. Elle s'abyma, & ne reparut plus. Nous attendions le même sort, quand un gros vaisseau de guerre, qui nous escortoit, & dont l'orage nous avoit séparés, nous joignit enfin & nous reçut à bord. Sir James me dit qu'il se trouvoit heureux de s'être senti si incommodé de la mer; qu'entendant ma voix, il n'avoit pas eu la force de faire un pas vers moi. Sans mes accidents redoublés, ajouta-t-il, nous périssions tous trois. En effet, le soin de le sauver, m'arrêta au moment où j'allois descendre dans la chaloupe. Ainsi Atkinson & moi dûmes notre conservation à l'amitié.

Eh, que ne lui devroit-on pas à l'ami-

tié, s'écria miſs Matheus, ſi l'intérêt & l'amour-propre n'affoibliſſoient en nous ce ſentiment! Qu'il eſt doux, qu'il eſt ſatisfaiſant de ſe dire : j'ai un ami véritable, un fidele confident, un conſeiller ſincere; il eſt un cœur qui reſſent, qui partage tous les mouvements du mien! Cette aſſurance n'eſt-elle pas le plus grand des biens?

Je penſe comme vous, miſs, dit M. Fenton. On ne peut trop répéter aux hommes de s'aimer. Aimons-nous tous, aimons-nous ſincérement; alors l'enchaînement des bienfaits & de la reconnoiſſance entretiendra une chaleur active, une joie pure dans nos cœurs. Cette activité en bannira l'ennui : la triſte méditation, qui raſſemble ſous nos yeux tous les maux attachés à notre être, nous fait craindre ceux que nous n'avons point encore ſoufferts, & nous exagere les peines dont nous ſentons l'amertume.

Se ſervir, s'obliger, rien de mieux dans la ſpéculation, dit miſs Matheus. Mais comment s'aimer, quand il eſt difficile même de ſe ſupporter? On a tant de motifs, tant d'occaſions de ſe haïr! les humains ſont ſi mauſſades! Eh, croyez-vous qu'ils le ſoient tous, reprit-il? Mais à-peu-près, dit-elle. Quoi, dit encore M. Fenton, aurons-nous la dureté, le malheur de conclure que les humains ne s'aiment point, qu'il eſt impoſſible qu'ils s'aiment? Impoſſible, répéta miſs Matheus, c'eſt trop avancer; & le fixant d'un air tendre : on ne le penſera jamais en vous regardant, dit-elle.

Une partie du régiment étoit arrivée avant

nous, pourſuivit M. Fenton. Je ne vous parlerai point des tranſports de joie que fit éclater la garniſon de Gibraltar, en recevant un ſecours qui lui devenoit très-néceſſaire. Vous ſavez que le ſiege fut long & meurtrier. J'eus le bonheur de m'y diſtinguer. Je recevois des lettres fort tendres d'Amélie. J'employois toutes mes heures de loiſir à lui en écrire de paſſionnées. Nos paquets étoient immenſes ; mais leur réception dépendoit des vents. Une parfaite tranquillité ne pouvoit habiter ni ſon cœur ni le mien : ces marques de notre ſouvenir ſuſpendoient ſeulement nos chagrins. Triſte effet de l'abſence & de l'éloignement ! ſi l'inquiétude ſe diſſipe un inſtant, elle renaît auſſi-tôt.

Quatre mois après mon départ, miſtriſs Harris m'apprit une heureuſe nouvelle. Amélie venoit de donner le jour à un fils. Le ſoir même je fus légérement bleſſé à la défenſe d'un baſtion où les Eſpagnols ſe trouverent vigoureuſement repouſſés. Six ſemaines après, le bonheur qui m'avoit accompagné dans pluſieurs ſorties, m'abandonna. Nous en fîmes une, où, par un zele imprudent peut-être, je penſai reſter. Conſidérablement bleſſé, mais obſtiné à brûler un ouvrage, je ne voulus point quitter de braves grenadiers que j'avois menés en avant. Je reçus encore un coup de feu. Alors renverſé ſans force, ſans ſentiment, on alloit m'achever, quand Atkinſon, combattant à mes côtés, ſoutenu de quelques ſoldats dont j'étois aimé, ſe fit jour au travers des Eſpa-

gnols qui ſe jetoient ſur moi, m'enleva, me rapporta dans la ville, me conduiſit à mon logement, & me procura tous les ſecours néceſſaires à mon état.

Mes bleſſures ſe trouverent dangereuſes. La fievre me prit; on déſeſpéra de ma vie. Je connus ma ſituation, & m'occupois du ſoin de retarder la douleur & les larmes d'Amélie. Malgré l'oppoſition de tous ceux qui m'environnoient, je lui écrivis avec peine, avec difficulté, mais avec tant de précaution, qu'il étoit impoſſible de penſer, en voyant ma lettre, qu'un mourant avoit pu l'écrire. Je ſentois un regret amer d'être ſéparé d'elle, de mourir loin d'elle, & quelquefois un deſir violent d'aller expirer dans ſes bras. Je voulois m'embarquer, retourner en Angleterre; je le diſois à ſir James. Quand je ne vivrois qu'une heure à Londres, lui répétois-je ſouvent, je verrois Amélie, je bénirois mon fils, j'emporterois au tombeau la conſolation d'avoir donné encore une preuve de ma tendreſſe à la femme qui m'eſt ſi chere, qui va me perdre pour toujours. Sir James me repréſentoit combien cette preuve de mon affection ſeroit cruelle. Il attribuoit à la fievre tous les projets que je formois, & ſe prêtoit avec complaiſance à l'égarement de mon eſprit, ou à la foibleſſe de mon cœur. Il ne me quittoit pas dans les moments dont il pouvoit diſpoſer; & quand il ſortoit, Atkinſon prenoit ſa place, me ſervoit avec ſoin, avec zele: l'un & l'autre ſe ſont acquis des droits immortels à ma reconnoiſ-

ſance. Jamais je ne perdrai le ſouvenir de l'amitié de ſir James, ni des affectionnés ſervices de l'honnête Atkinſon.

Je paſſai quinze jours entre la vie & la mort. Enfin la fievre me quitta. Je ſentis du ſoulagement, & l'on conçut l'eſpoir de ma guériſon. Au bout d'un mois on me déclara hors de danger. Mais une extrême inquiétude commença à s'emparer de mon eſprit. Je ne recevois point de réponſe d'Amélie. Son cœur m'étoit trop connu, pour qu'il me fût poſſible d'attribuer ce ſilence à l'oubli. J'envoyois à tout moment ſavoir ſi je n'avois point de lettre. Un matin je vis accourir Atkinſon, tout rouge, tout ému. Son air, ſes regards ſembloient m'annoncer un événement agréable. Cependant il ſe taiſoit, ſouricit, faiſoit des ſignes d'intelligence à quelqu'un, dont la poſition de mon lit me cachoit la vue. Eh bien, eſt-ce une lettre, lui demandai-je? Rappellez toutes vos forces, monſieur, dit-il; je tremble, je crains de m'expliquer. On vient de me dire que le plaiſir pouvoit vous cauſer une révolution dangereuſe; mais comment vous priver de celui qui ſe prépare pour vous? Au nom du ciel, ne vous étonnez point, ne vous agitez pas, calmez vos eſprits. Vous allez recevoir une viſite... Un ange va venir vous conſoler... Mon dieu! quelle tendreſſe! quel courage!.. Oui, c'eſt un ange que vous allez voir... Quoi, m'écriai-je douloureuſement, ce n'eſt point une lettre d'Amélie? Non, monſieur, ce n'eſt point une lettre.

[illegible]-même, dit une [illegible] ſaiſeurs s'ouvrirent un [illegible] de mon ame. Mes [illegible] un inſtant. En recou- [illegible] me trouvai dans les bras [illegible].

[illegible]e, mon étonnement, [illegible] mes tranſports. Une vue [illegible] un bonheur ſi grand, ſi [illegible] ſi ardemment ſouhai- [illegible] d'un plaiſir délicieux. O [illegible] la plus tendre, la plus [illegible] de toutes les femmes, [illegible] mes yeux ſont attachés [illegible] mes bras te preſſent? Eſt-ce [illegible] lui répétois-je, en bai- [illegible] le viſage de mes larmes? [illegible] retentir à mes oreilles [illegible] qu'elles ont tant de fois [illegible] un heureux poſſeſſeur [illegible] ne le croit pas. Mets le com- [illegible] en me prouvant qu'elle [illegible].

[illegible] mouvements, nous [illegible] entretenir avec plus de [illegible]ération. Elle me fit de ten- [illegible] lui avoir laiſſé ignorer ma [illegible] peut approuver les motifs [illegible] Quand je lui dis que j'avois [illegible] de m'embarquer, d'aller [illegible]braſſer en mourant, de [illegible] jour avec elle, & que la [illegible]mer le reſte des ſiens s'é- [illegible] à ce deſir : le reſte des

miens, dit-elle! Ah, dans l'affreuſe ſuppoſition de votre perte, ces ménagements euſſent été vains! O mon cher Jemmy, le dernier de tes jours n'aura point de lendemain pour moi!

Je demandai à Amélie comment elle avoit été informée de mon état. Elle me montra un billet, par lequel on lui donnoit avis de ſe hâter d'aller à Gibraltar, ſi elle vouloit jouir encore une fois de la vue d'un mari qu'on ſavoit lui être cher. On lui apprenoit que, bleſſé de pluſieurs coups à la derniere ſortie, ſans le ſecours d'un homme à moi, je ſerois reſté mort à l'attaque d'un ouvrage. Je reçus ce billet & votre lettre en même temps, me dit-elle : vous jugez, mon cher Jemmy, que je ne l'ouvris pas le premier; & ce fut un bonheur pour moi. Tremblante cependant après l'avoir lu, j'envoyai par-tout chercher le détail de cette ſortie. Il ne s'en trouva point. On ſavoit ſeulement qu'il s'en étoit fait une, mais ſans beaucoup de perte du côté des Anglois. Hélas! la mort d'un petit nombre ſemble ne point intéreſſer la nation; mais que de tendres cœurs frémiſſent au récit de la plus légere attaque, de la moindre rencontre! N'apprît-on le malheur que d'un ſeul, toutes nos idées ſe portent ſur celui dont la conſervation eſt l'objet de nos vœux. Ah, mon cher Jemmy, que votre ſexe eſt heureux, s'il ne connoît pas la crainte!

La date de cette ſortie me raſſura, continua-t-elle. Celle de votre lettre me prouvoit ue vous l'aviez écrite le lendemain. Pour-

tant rien ne diſſipoit entiérement la triſte impreſſion de cette nouvelle donnée par une main inconnue. Comment me perſuader qu'il exiſtât une perſonne aſſez cruelle pour ſe faire un jeu de répandre l'amertume au fond de mon cœur, pour s'amuſer de mes alarmes? Quel fruit recueilleroit-elle de cette odieuſe malice? J'en parlois ſans ceſſe à ma mere. Elle ne comprenoit rien à l'avis qu'on m'avoit donné; mais elle en paroiſſoit auſſi frappée que moi. Deux jours ſe paſſerent. Le ſoir du troiſieme, ma ſœur revenant de l'inventaire de lady Courtenai.... Quoi, interrompis-je, cette dame eſt morte? Oui, ſubitement, reprit Amélie. Ma mere en a été très-touchée, malade même, d'autant plus que le pauvre Burton, ſon homme d'affaires, eſt mort deux jours après. Il avoit ſa confiance. Elle le regrette, & je l'ai laiſſée dans l'embarras de le remplacer.

Betzy trouvant lady Coverly à l'inventaire, apprit d'elle que ſon frere étoit arrivé de Gibraltar ſur le même vaiſſeau qui portoit la nouvelle de cette ſortie ſi intéreſſante pour moi. Curieuſe d'en connoître les circonſtances, afin de vous raſſurer entiérement, ma ſœur, me dit-elle, j'ai été chez milady. J'ai vu ſon frere. O ma ſœur, le pauvre Fenton!.... Elle s'arrêta. Me voyant pâlir: calmez-vous, dit-elle, tout n'eſt pas déſeſpéré; mais... Elle s'arrêta encore. M. Fenton eſt bleſſé, fort bleſſé, ajouta-t-elle. On vous donnoit un avis trop véritable. Jugez, mon cher Jemmy, de la révolution de tous

mes ſens à cette cruelle confirmation de mon malheur. Grand Dieu, en quel état!.... Mais je ne veux pas troubler la douceur du fortuné moment qui nous raſſemble, par le détail des tourments de mon cœur. Le deſir de voler à votre ſecours me donna la force de ſoutenir cette extrême douleur. J'allai chez lady Coverly. Elle m'étonna, en m'aſſurant que ma ſœur étant avec elle au moment de l'arrivée de ſon frere, ſavoit votre funeſte aventure deux ou trois heures avant la diſtribution des lettres. J'attribuai le ſilence de Betzy à ſon amitié pour moi, & lui reprochai pourtant un ménagement qui retardoit la preuve la plus tendre que je puſſe jamais vous donner de mon affection. C'eſt la crainte de vous affliger, de vous voir partir, ma ſœur, me dit elle, qui m'a forcée à me taire. Ce voyage eſt indiſpenſable, je le ſens; mais je ſais combien ma mere en reſſentira de peine. Si je m'étois hâtée de vous inſtruire, elle auroit rejeté tous ſes chagrins ſur moi. A préſent j'ai cru devoir vous dire ce que les papiers du ſoir alloient vous apprendre.

Mon premier ſoin fut d'ordonner les préparatifs de mon voyage. Déterminée à partir la nuit même, j'entrai chez ma mere. Elle venoit d'être informée de votre état; elle pleuroit. Je me jetai dans ſes bras. Je lui demandai la permiſſion de me rendre auprès de vous. Ce fut avec la plus grande répugnance, que cette bonne, cette aimable mere conſentit à me laiſſer entreprendre un voyage qui m'expoſoit à tant de périls; mais ma vie dé-

pendoit de ſa complaiſance. Elle me ſerroit tendrement, eſſuyoit mes larmes, arroſoit mon viſage des ſiennes. Ma fille, ma chere fille, diſoit-elle, ſi je ne vous revoyois plus, ſi je vous perdois! Ah, mon Dieu! ſi vous m'ôtiez cet enfant, ſi je lui parlois pour la derniere fois! Jugez, mon cher Jemmy, des combats de mon triſte cœur. Comment quitter ma mere! comment vous abandonner à des ſoins étrangers! Le docteur Harriſon, que j'avois fait avertir, vint mêler ſes ſoupirs à nos larmes. Il plaignoit ma mere, mais il approuvoit mon départ. Sans une affaire indiſpenſable qui le conduiſoit à Mansfeld, & devoit l'y retenir deux ou trois mois, ce digne ami m'auroit accompagnée ici. Je ne puis vous exprimer la douleur que je ſentis en me ſéparant de ma mere; j'en éprouve encore, en me rappellant ſes vœux & ſes tendres bénédictions. Je recommandai mon fils à ſes ſoins maternels, & partis pénétrée d'une triſteſſe inconcevable. Je vous vois; ma préſence excite votre joie, elle contribuera au rétabliſſement d'une ſanté ſi précieuſe pour moi: puis-je ne pas m'applaudir de ce que j'ai fait? Quel bonheur je me promets, mon cher Jemmy! Nous retournerons bien-tôt en Angleterre; nous reverrons ma mere; elle vous préſentera votre fils; mes bras vous preſſeront enſemble contre mon ſein; je réunirai dans ce cercle étroit tous les objets des plus vives affections de mon cœur.

J'examinai avec Amélie ce billet dont elle ignoroit la main. L'écriture me parut

celle

celle d'un homme de pratique : rien n'en indiquoit l'auteur. Quel intérêt pouvoit engager un inconnu à ſe hâter d'affliger Amélie, à l'éloigner, à lui conſeiller de venir à Gibraltar? Dans l'impoſſibilité de deviner, nous ceſſâmes d'y penſer.

Depuis l'arrivée d'Amélie, je ſentois renaître mes forces. La pureté de mon ſang aidoit à avancer ma convaleſcence. Mes bleſſures ſe refermoient, je reprenois des couleurs, tout mon être ſe ranimoit. Les ſoins d'une femme qui nous aime, ſont ſi attentifs, ſi doux, ſi conſolants! Combien de fois un ſouris d'Amélie m'a fait ſupporter l'amertume des ſalutaires poiſons qu'elle me préſentoit! En vérité, miſs, celui qui n'a pas goûté le plaiſir d'être chéri d'une aimable femme, n'a point d'idée du bonheur.

Sir James trouva Amélie digne de la paſſion violente qu'elle m'inſpiroit; les charmes de notre union redoublerent les deſirs qu'il ſentoit de ſe marier lui-même. Je ſouffrois encore; mais que d'adouciſſements à mes maux! Ma femme, mon ami, empreſſés à me ſervir, à me diſtraire, ſans ceſſe occupés de moi, rendoient tous mes moments heureux. Mais que je payai chérement les attentions careſſantes d'Amélie! A peine commençois-je à me lever, à me ſoutenir, à marcher lentement dans ma chambre, que je vis ma charmante compagne perdre la vivacité de ſes yeux & l'éclat de ſon teint : la couleur de ſes levres ſe ternit, ſon embonpoint diſparut. Triſte, foible,

abattue, malade ſans ſymptomes d'aucune maladie, languiſſante, elle paroiſſoit une fleur deſſéchée par l'ardeur brûlante du ſoleil; enfin elle ſuccomboit ſous le poids de cette affreuſe léthargie des ſens, ſi cruelle à éprouver, ſi difficile à définir, de ce mal commun & bizarre, dont la cauſe inconnue & les effets viſibles détruiſent les plus forts tempéraments, & qu'on déſigne ordinairement par le nom de vapeurs.

Des vapeurs! Ah, quel ſupplice! Que vous étiez malheureux, s'écria miſs Matheus! Une femme vaporeuſe eſt l'être le plus ennuyeux, le plus déſagréable dont on puiſſe ſe former l'idée. Rien de plus dégoûtant que ſon commerce; il eſt fâcheux, fatigant, inſupportable. Pauvre mari, que je vous plains!

Vous êtes bien bonne, miſs, répondit M. Fenton; mais ce n'eſt pas moi qui devrois exciter votre tendre compaſſion, c'eſt l'aimable perſonne que ſa généreuſe affection réduiſoit dans cette affligeante ſituation. Les déſagréments dont vous venez de parler, ne me frapperent point. Pénétré de la voir ſouffrir, je partageois ſes peines; elles me cauſoient de la douleur, ſans me rendre fâcheuſe l'amie qui m'en paroiſſoit accablée. La fatigue, l'ennui, le dégoût ne ſont pas des termes propres à exprimer les mouvements qu'élevent dans notre ame les maux d'une femme adorée & digne de l'être. Chere Amélie! jamais elle ne m'inſpira des ſentiments plus paſſionnés. Elle, me donner de l'ennui, me rebuter, me déplaire! Ah, jamais, jamais

le dégoût & l'image d'Amélie ne ſe préſenteront enſemble à mon idée!

Savez-vous bien, monſieur, dit miſs Matheus, que vous êtes fort ſingulier, d'un commerce très-difficile, & que votre ſociété n'eſt pas douce? La moindre réflexion vous choque; vous prenez un air boudeur, un ton fâché. Fi, quelle enfance! Défaites-vous de ces petits travers. Votre abſence de Londres vous a rendu trop provincial; on n'y tient pas. Il ne faut point rougir, continua-t-elle; il faut ſe corriger: entendez-vous, monſieur? Rien ne m'engage à ſupporter vos humeurs. Réprimez celle que je vous vois, & pourſuivez l'hiſtoire de ces vapeurs enchantereſſes.

Les Eſpagnols paroiſſent rebutés, le ſiege près de ſa fin, reprit M. Fenton; je ne pouvois plus être compté au nombre des défenſeurs de la place: on me permit, on me preſſa même de me retirer. Amélie vouloit retourner en Angleterre; mais ſir James m'aſſurant que l'air de France la rétabliroit, je m'obſtinai à la conduire à Montpellier. Miſs Fanny Maderty, la jeune perſonne que mon ami aimoit, à la ſuite d'une maladie dangereuſe, ſe trouvoit accablée de langueur, & dans une ſituation pareille à celle d'Amélie. Le colonel Maderty, ſon frere, la menoit à Montpellier, & James ſe faiſoit un plaiſir délicat d'aller l'y trouver immédiatement après la levée du ſiege. Le deſir de lier miſs Fanny avec Amélie, de ſéjourner un peu de temps enſemble dans un pays charmant,

s'arrêta ; je l'encou-

rageai à s'expliquer. Pardonnez à mon zele, reprit-il, & daignez l'agréer. J'ai ſauvé la vie à un officier Eſpagnol, actuellement priſonnier dans le fort. Pour reconnoître le ſervice que je lui ai rendu en m'oppoſant à la cruauté de mes camarades qui vouloient le tuer, il m'a forcé d'accepter cette bague échappée à leurs avides recherches. Alors Atkinſon me préſenta un diamant qui pouvoit valoir deux ou trois cents guinées. Je le félicitai de cette petite fortune, & plus encore du ſentiment d'humanité dont elle étoit la récompenſe. Je voulois lui rendre ſon diamant; mais ſe reculant en arriere, joignant les mains : ſi j'oſois, monſieur, ſi j'oſois vous prier de le garder. Madame eſt malade; vous allez en France; vous ne ſavez pas ſi des événements ne vous y retiendront point au delà du temps que vous croyez reſter. Au nom du ciel, monſieur, que ma liberté ne vous révolte pas. Je ſuis né dans l'abaiſſement, je connois la diſtance qui eſt entre vous; mais s'il ne m'appartient pas de rendre des ſervices à mes ſupérieurs, il leur convient de m'accorder des graces. Acceptez ce diamant, monſieur; ne mépriſez pas l'amitié du pauvre Atkinſon, & comblez ſon cœur de joie, en lui permettant de vous être utile.

La nobleſſe de cette offre m'attendrit, j'embraſſai Atkinſon, le remerciai, l'aſſurai que ne manquois pas d'argent : & pour le cond'un refus qui l'affligeoit, je lui jurai rès ſir James, il étoit de tous mes amis

celui dont j'accepterois un tel ſervice avec moins de répugnance.

Nous mîmes à la voile par le plus beau temps du monde. Notre voyage fut heureux, & notre route agréable. En approchant des côtes de France, j'eus le plaiſir d'obſerver un changement conſidérable dans la perſonne de ma chere compagne. Elle commençoit à reſpirer, ſans pouſſer ces longs ſoupirs qui déchiroient mon cœur. Le ſommeil ramenoit la fraîcheur ſur ſes joues. Un tendre incarnat revenoit inſenſiblement ſe mêler à ſon extrême blancheur; ſes yeux ſe ranimoient; je la voyois s'embellir, reprendre, avec ſes charmes, cette gaieté douce & cette égalité d'humeur qui rendent ſon commerce délicieux.

En arrivant à Montpellier, je m'informai du colonel Maderty. Ne le trouvant point encore venu, je me logeai dans une jolie maiſon, où demeuroit depuis ſix ſemaines un jeune Provençal, appellé le chevalier de Jerſac. Sa figure me plut, & ſon eſprit me charma. Amélie aimoit la langue françoiſe; nous la parlions parfaitement tous deux: ainſi je pouvois goûter l'agrément de la converſation du jeune chevalier. Vif, léger, aſſez inſtruit, M. de Jerſac joignoit à cette politeſſe aiſée qui diſtingue les François, un air ouvert, des façons très-nobles, & le plus ſéduiſant jargon. Il parloit beaucoup, contoit bien, ſe répétoit un peu, connoiſſoit toute la France, ſavoit les anecdotes ſecretes de la cour & de la Capitale. Un ſéjour de trois ans à Paris lui rendoit fâcheux un retour néceſ-

faire dans sa province ; des affaires d'intérêt le rappelloient au sein de sa famille, & sa santé exigeoit, disoit-il, le repos qu'il prenoit à Montpellier.

Amélie, observant un régime, resta renfermée les premiers jours ; mais la voyant parfaitement remise, j'exigeai qu'elle fît les honneurs de sa table à l'agréable François qui vouloit bien nous accorder sa compagnie à toutes les heures, & mangeoit régulièrement chez moi. M. de Jersac s'empressa d'amuser Amélie. D'abord elle prit assez de goût à son entretien, parut entendre ses récits avec plaisir ; mais bientôt elle changea pour lui, le trouva frivole, médisant, téméraire dans ses jugements, & hardi dans ses décisions. Elle s'étonna qu'une conversation si peu variée, des propos si futiles, pussent attirer mon attention. Elle devint sérieuse, froide, presque incivile. Ses dégoûts augmenterent, furent si marqués, que le chevalier me laissa voir qu'il les appercevoit, & s'en trouvoit mortifié. Je demandai doucement à Amélie comment il étoit possible qu'elle tînt une conduite si désobligeante à l'égard d'un homme aimable, dont la société devoit lui plaire ; par où méritoit-il d'exciter ses mépris? Elle ne me fit point de réponse positive, mais elle me reprocha de préférer la compagnie de cet étranger à la sienne. Elle avoua qu'il lui inspiroit de l'éloignement pour ses compatriotes ; que ses discours lui faisoient haïr tous ceux dont il parloit. Elle me pressa de changer de demeure, & me dit d'un ton

décidé, même abſolu, qu'elle reſteroit dans ſa chambre, & ne ſe mettroit plus à portée de voir ni d'entendre le chevalier de Jerſac. Une bizarrerie ſi difficile à concilier avec ſon caractere, me ſurprit & m'affligea : refuſer de contenter Amélie, la contrarier, lui laiſſer croire que je pouvois lui préférer quelqu'un, ou rompre impoliment avec un homme dont je n'avois pas le moindre ſujet de me plaindre, dont j'aimois le commerce, c'étoit une dure alternative. En y réfléchiſſant, je penſai, pour la premiere fois, qu'une femme accomplie pouvoit être un peu déraiſonnable.

Fîtes-vous cet effort, dit miſs Matheus? Oſâtes-vous trouver *un peu déraiſonnable* le plus ridicule caprice? Je me doutois bien qu'Amélie prendroit avantage de toutes vos folles adorations. J'aime à voir l'homme, cet être ſupérieur, ſe laiſſer ſubjuguer : un mari ſoumis m'enchante. C'eſt un lion pris dans les toiles, qui n'oſe ſe débattre, de crainte de laiſſer appercevoir qu'il ſent ſon eſclavage. Eh bien, comment ſe termina cette querelle?

Querelle, miſs, répéta M. Fentoñ! Je n'ai jamais querellé avec Amélie. Quoi, reprit-elle, vous eûtes la bonté de céder à cette fantaiſie? On eſt bien foiblement épris, continua-t-il, quand on examine le deſir de ce qu'on aime avant de le ſatisfaire. Je me ſuis depuis reproché ma ſecrete réſiſtance, en me promettant de ne jamais héſiter à remplir les vœux d'Amélie dans l'inſtant où me ſeroient connus. L'arrivée de miſs

Fanny & de ſon frere me tirerent de cette embarraſſante poſition, pourſuivit-il. Les deux dames ſouhaiterent de loger enſemble. Nous prîmes une maiſon en commun, le colonel Maderty & moi; ainſi je me ſéparai de M. de Jerſac, ſans qu'il pût rien trouver d'extraordinaire dans mon procédé : il continua de nous voir, mais avec moins d'aſſiduité; & dès qu'il paroiſſoit, Fanny & Amélie ſe retiroient.

Ma nouvelle ſociété ne me dédommagea point de celle que je venois de perdre. Miſs Maderty, encore languiſſante, s'occupoit entiérement de ſa ſanté. Amélie la plaignoit, elles s'attacherent à ſe plaire, y réuſſirent, & ne ſe quitterent plus. Je ne ſais comment le colonel me trouva; mais il me fallut un peu de temps pour m'accoutumer à ſa figure, moins extraordinaire pourtant que ſon caractere.

Sir George Maderty eſt fort brun, très-laid. Sa taille haute, mince, aſſez bien priſe, lui donneroit l'air noble, s'il n'affectoit point un maintien qui met de la roideur dans tous les mouvements de ſa perſonne. Il hait la raillerie, craint d'en être l'objet, eſt ignorant, entêté, n'a point de principes, ne ſait rien, n'a rien vu, ne connoît rien, jure en grivois, ſe bat en homme de cœur, aime ſon métier, & s'eſt diſtingué dans pluſieurs occaſions. Grand duelliſte, il propoſe un rendez-vous, comme il feroit un ſouper : ſa folie eſt de paſſer pour ſtoïque, de perſuader que rien ne peut altérer la paix de ſon ame,

qu'il eſt au deſſus des paſſions; cependant la plus petite bagatelle le met hors de lui-même. Il a de la candeur, il eſt bon; à tout prendre, les qualités de ſon cœur peuvent faire excuſer les travers de ſon eſprit.

Malgré l'humeur que vous me reprochez, miſs, je m'accommode aiſément à celle des autres. Pendant quinze jours je vécus en fort bonne intelligence avec ſir George, mais elle penſa ſe détruire par un accident aſſez ridicule. Un matin, en m'éveillant, j'appris que miſs Fanny s'étoit trouvée très-mal la nuit. Je me hâtai de paſſer à ſon appartement. Perſonne ne ſe préſentant pour m'annoncer, je traverſai la premiere piece, ouvris doucement la porte de ſa chambre, & vis le colonel aſſis au chevet du lit de la malade. Il me fit ſigne de la main de ne pas avancer, ſe leva, vint à moi, me ramena dans l'antichambre, & me dit que miſs Fanny ſe ſentoit mieux depuis deux heures, & venoit de s'aſſoupir.

Il falloit un ſérieux à l'épreuve de tout, pour le conſerver en voyant le colonel enveloppé dans pluſieurs jupes de femme, l'une ſerrée ſur ſa poitrine, l'autre miſe en écharpe, une troiſieme traînante. Il avoit ſur les épaules un petit mantelet de ſatin couleur roſe, dont le coqueluchon relevé cachoit une partie de ſon viſage, faiſoit ſortir le noir de ſon teint, & lui donnoit l'air d'une furie en habit de bal. Il me détailloit l'accident de ſa ſœur, quand jetant les yeux ſur une glace, ſurpris lui-même de ſa parure,

& honteux d'être vu en cet état, il s'interrompit brusquement : morbleu, monsieur, me dit-il, on n'entre point sans se faire annoncer, sur-tout chez une femme. Que diable allez-vous penser? Rien n'est plus simple pourtant. Ma sœur s'évanouit; sa femme de chambre me vient dire, miss se meurt : j'accours demi-nu ; j'envoie coucher cette fille quand sa maîtresse est mieux; je reste; le matin est froid; je prends au hasard, pour me couvrir, tout ce qui se trouve sous ma main. Que fait cela? Qu'en peut-on augurer? Suis-je un petit-maître, un fat, un homme attaché aux femmes? Mort & enfer! si quelqu'un le croyoit, l'imaginoit, le disoit!.... Il auroit tort, interrompis-je. Je vous proteste, monsieur, que l'état où je vous trouve, me paroît convenir à votre caractere, & répond à l'idée que je m'en étois formée. En achevant ces mots, j'ouvris la porte & m'échappai, craignant d'éclater de rire, si je restois plus long-temps.

Deux heures après, je vis entrer le colonel dans ma chambre. Il me salua d'un air sombre, remit son chapeau, l'enfonça, croisa ses bras sur sa poitrine, & me regardant fixement : monsieur, me dit-il, je viens vous demander l'explication des singuliers propos que vous m'avez tenus ce matin. Avez-vous prétendu m'insulter? Dites, monsieur, que signifient de pareilles insinuations? *L'état où je vous trouve, me paroît convenir à votre caractere, & répond à l'idée que je m'en étois formée;* ce sont vos propres mots.

Or, monsieur, j'étois fait comme un fou, au chevet du lit d'une femme; est-ce là, capitaine, *l'état* qui vous paroît convenir à George Maderty? Sang & furie! c'est au milieu des ennemis de sa majesté Britannique, qu'on m'a vu *répondre* à mon caractere, c'est aux champs de l'honneur, où je sais comme il me convient d'être. Eh, qui vous dit le contraire, lui demandai-je? C'est vous qui le pensez, reprit-il. Vous me croyez sans doute capable d'aimer ma sœur avec foiblesse, de faire mon idole d'une femme. Si Fanny étoit morte, vous auriez vu ma fermeté. Je suis un homme, monsieur, je méprise la mollesse, je suis un guerrier. Me croire sensible, efféminé, moi, George? Par le ciel! je ne le souffrirai pas. Est-ce sérieusement, colonel, répondis-je, que vous me tenez un tel langage? Je ne plaisante jamais, reprit-il. Ceci intéresse mon honneur. Je vous estime, vous êtes ami de James; nous vivons ensemble: cela mérite des égards. Vous demander une explication, c'est agir sans emportement, c'est savoir se modérer. Je suis charmé monsieur, lui dis-je, que vous demandiez & n'exigiez pas. Je me flatte d'être assez connu pour montrer de la complaisance sans me faire tort. Les motifs allégués par vous-même m'engagent à satisfaire votre desir. Loin de prétendre vous insulter, monsieur, j'ai voulu vous louer. Rien ne convient mieux à un honnête, à un brave homme, que l'humanité. Un naturel sensible est, selon moi, la premiere des

qualités. L'homme que je trouverai rempliſſant les devoirs qu'impoſent le ſang & l'amitié, me paroîtra toujours à ſa place : à mes yeux, il ſera dans l'état convenable au caractere d'un homme d'honneur. Etes-vous content, colonel? Oui, dit-il, ſi vous m'aſſurez que le maudit équipage où j'étois, & ma ſotte bonté pour ma ſœur, ne vous donnent point mauvaiſe opinion de la fermeté de mon eſprit; car, à tout prendre, je devois endurer le froid, & ne pas m'inquiéter d'une femme.

Fi, ſir George, vos idées ſont folles, lui dis-je; & ſi vous continuez, je croirai à mon tour que vous m'inſultez. J'aime les femmes, je me plais à leur être utile; je les ſervirois toutes, & rirois du ſauvage qui oſeroit s'en formaliſer. Charles XII, roi de Suede, qui vous valoit bien, colonel, dont vous ne mettrez, je crois, en doute ni la valeur ni la noble fierté, aima ſa ſœur avec tant de tendreſſe, qu'en apprenant ſa mort, il s'enferma dans ſa tente, où il pleura pendant trois jours. A-t-il fait cela, dit tout attendri ſir George? Eh bien, je révere le roi de Suede; & s'il faut tout dire, mon ami, je ſuis ſûr que ſa ſœur n'approchoit pas de la mienne. Pauvre petite Fanny! c'eſt bien la plus douce, la plus modeſte, la plus charmante fille! Mon dieu, quand je l'ai vu pâle, froide!..... Si je la perdois, il n'y auroit plus de bonheur pour moi dans le monde; elle eſt ma joie, mon plaiſir, ma conſolation, mes délices. Oui, je l'aime; j'en ſuis fou; mais je croyois devoir le ca-

cher. Mon cher ami, je vous ferai toute ma vie hommage, pour m'avoir appris cette belle action du roi de Suede. Par ma foi, elle me met bien à mon aise.

Quelle, quelle brute que ce colonel, dit miſs Matheus! Que trouvoit-il de ſi *charmant* à ſa ſœur? Si elle étoit aimable alors, depuis ſon mariage elle a donc furieuſement changé; car aſſurément lady Eleſmore n'eſt point une *charmante femme*. Je n'habitois plus Londres quand ſir James l'épouſa, reprit M. Fenton; je ne l'ai point revue, & ne pourrois rien décider ſur ſon caractere. Mais c'eſt qu'elle n'en a point, dit encore miſs Matheus. Elle ne tient à rien, n'aime rien, ne ſent rien, veut tout faire, tout voir, jouir de tout. Sans choix dans le nombre infini de ſes connoiſſances, elle les cultive également, recherche tout le monde, & ne deſire perſonne. Les égards polis de la ſociété ſont ce qu'elle nomme amitié. Aucun événement ne la touche, ne l'intéreſſe. Elle ne voit, dans la joie ou la douleur des autres, que la différence du compliment qu'il faut leur faire. Sans l'extrême averſion qu'elle a pour ſon mari, on ne la croiroit ſuſceptible d'aucun ſentiment. Elle hait ſir James, s'écria M. Fenton? Vous me ſurprenez. Oh, c'eſt que tout vous étonne, reprit miſs Matheus. Le beau ſujet de ſe récrier! Mais comment ſe peut-il, dit encore M. Fenton, que vivant à Londres dans la ſolitude, comme vous me l'avez fait entendre, vous connoiſſiez ſi bien une partie de ſes habitants? Miſs Matheus rougit, rêva un moment, & reprenant

la parole avec un peu d'humeur, faut-il vous répéter que les queſtions m'ennuient, dit-elle? Ceſſez de m'en faire, je vous prie, & pourſuivez l'hiſtoire de votre ours.

Depuis un peu de temps nous n'avions point vu le chevalier de Jerſac; même je le croyois parti, continua M. Fenton, quand un jour étant ſeul avec Amélie, nous entendîmes un cri perçant, & tout de ſuite des hurlements horribles. Amélie crut avoir reconnu la voix de Fanny : elle courut à ſon appartement; je la ſuivis, & le ſpectacle qui s'offrit à nos yeux nous remplit de terreur & de compaſſion. Miſs Fanny étendue à terre, couverte de ſang, pâle, ſans connoiſſance, ſans reſpiration, paroiſſoit morte. Son frere à genoux près d'elle, ſanglant auſſi, s'efforçoit de la ranimer, maudiſſoit ſon ſort, meurtriſſoit ſon viſage en ſe frappant à coups redoublés. Je l'ai tuée, répétoit-il : mort & damnation ſur ma tête! je l'ai tuée; je ſuis l'aſſaſſin de ma ſœur.

Je me hâtai d'envoyer chercher du ſecours. Amélie tremblante, toute en pleurs, faiſoit reſpirer des ſels & des eaux ſpiritueuſes à Fanny. Le colonel bleſſé de deux coups d'épée, affoibli par la perte de ſon ſang, & plus encore par la violence de la paſſion où il s'abandonnoit, tomba évanoui. Fanny revient à elle, l'apperçoit ſans mouvement, crie, ſe déſeſpere; les valets ſe raſſemblent autour de nous, tout eſt en confuſion. Enfin un homme habile, que j'avois demandé, arrive, viſite les bleſſures de ſir George; trouve qu'elles

ne ſont point dangereuſes. Fanny ſe raſſure un peu. Ses habits ſouillés du ſang de ſon frere lui font horreur; elle ſort pour les quitter : Amélie la ſuit, & je reſte auprès de ſir George. Je lui demandai alors le ſujet de ſa querelle, & par quel malheureux haſard il en avoit eu une. Jugez, miſs, de ma ſurpriſe, en apprenant qu'il vient de ſe battre avec Jerſac, & qu'Amélie eſt la cauſe de leur combat.

Ce jeune François, épris des charmes d'Amélie, en lui découvrant les ſentiments qu'elle lui inſpiroit, fit naître dans ſon cœur cette averſion que j'attribuois injuſtement au caprice. Plus il oſa montrer d'amour, plus il excita de haine. Maltraité, dédaigné, rebuté, ſûr que ſes viſites importunoient, il les ceſſa, réſolut de s'éloigner; mais avant de quitter Montpellier, il voulut au moins exprimer une ſeule fois ce qu'il ſentoit. Il écrivit une ſeule lettre fort tendre à Amélie; & ſoit imprudence, légéreté, ou que les François ne rougiſſent pas entr'eux de ſe rendre de tels ſervices, rencontrant le colonel Maderty à la promenade, il lui ouvrit ſon cœur, le pria de ſe charger de ſa lettre, de la donner à ma femme, & de l'aſſurer que perſonne au monde ne l'aimoit tant que lui. Sir George prit la lettre, la déchira, en jeta les morceaux au viſage du chevalier; ils ſe battirent, ſe bleſſerent tous deux. Jerſac le fut légérement : des Anglois ſurvinrent, les ſéparerent, ramenerent le colonel. Nous apprîmes le ſoir que Jer-

ſac, craignant pour la vie de ſon adverſaire, étoit parti une heure après cette ridicule affaire.

Le récit de ſir George m'éclaircit la conduite d'Amélie. Je ſentis avec plaiſir que je m'étois trompé en croyant découvrir un défaut en elle. J'avois penſé qu'elle pouvoit ſe livrer à l'humeur, à une injuſte prévention, ſe prévaloir de ma tendreſſe, abuſer de ma complaiſance, me réduire à cet état où vous vous plaiſez à contempler *un mari ſubjugué*. Quelle fut ma joie en perdant ces idées! L'événement du jour & ſa cauſe produiſirent une tendre explication entre nous. Je me ſuis expoſée, me dit-elle, à perdre un peu de votre affection, pour conſerver toute votre eſtime. Vous ne m'avez pas montré de froideur; mais la crainte que ma conduite ne vous en inſpirât, m'a fait ſouffrir. Croyez, mon cher Jemmy....

On ne ſait en vérité ſur quoi compter avec vous, interrompit miſs Matheus. Tout-à-l'heure Amélie étoit capricieuſe, à préſent c'eſt une femme prudente, & vous allez m'étourdir de vos admirations.

En vérité, miſs, dit M. Fenton, je ſuis tenté de faire à votre égard la même réflexion. *On ne ſait ſur quoi compter avec vous.* Comment pouvez-vous plaiſanter ſur la tendreſſe, vous, dont l'ame ſuſceptible de paſſion devroit s'intéreſſer à tout ce qui lui offre l'image d'un ſentiment vif & délicat? Moi, monſieur, dit-elle, plaiſanter ſur la tendreſſe! Vous n'y ſongez pas; j'ai trop de ſenſibilité...

Vous pourriez vous tromper, miſs, interrompit M. Fenton : on eſt ſouvent paſſionné ſans être tendre.

Que vous me connoiſſez mal, s'écria-t elle ! J'ai cru vous connoître autrefois, dit-il; mais... N'achevez pas, monſieur, n'achevez pas, dit miſs Matheus; ce *mais* m'offenſe. Oui, monſieur, je ſuis tendre, ſenſible, capable d'un grand attachement; & ſi vous en doutez, vous êtes un ingrat. Je vous ai aimé dans un temps où je devois vous plaire : je vous trouvai indifférent; cependant j'ai conſervé votre image, elle m'a toujours été chere, une autre paſſion n'a pu même détruire mes premiers ſentiments. Votre vue les a ranimés, vous bleſſez impitoyablement mon cœur par le récit de votre paſſion pour une autre. Malgré le chagrin que j'en reſſens, je me plais à vous entendre; mais aſſurément ce n'eſt pas Amélie qui m'intéreſſe. Elle parloit encore, quand le concierge entra, ſuivi d'un valet chargé d'une jatte de punch, de biſcuits de Savoie, & de quatre bougies. Tout cela poſé ſur la table, le valet ſe retira; le concierge fit une profonde révérence, ſortit, & ferma la porte à double tour. L'impertinent, s'écria miſs Matheus ! De quoi s'aviſe-t-il ? Qui lui ordonne?.... Je vais le rappeller, dit en ſe levant M. Fenton. Laiſſez, laiſſez, reprit-elle; il eſt trop loin, il ne vous entendroit pas.

M. Fenton ſe remit à ſa place : miſs boudoit; il gardoit le ſilence. Elle tourna les yeux ſur lui, ſourit; & lui tendant la main :

mon ami, dit-elle, vous êtes étrange, en vérité; vos actions & vos discours se démentent souvent: mais n'importe, poursuivez votre histoire, & sur-tout ne pesez pas, comme vous le faites, sur de petits événements dont le détail ne mene à rien. M. Fenton revenoit aisément; il baisa la main de miss Matheus, & poursuivit ainsi:

James arriva; le colonel guérit, nous nous apprêtâmes à partir: mais miss Fanny, s'obstinant à voir Paris, dirigea notre route, & fit consentir Amélie à l'y accompagner. Nous brûlions du desir de retourner en Angleterre. Notre séjour à Montpellier avoit été assez long pour y recevoir plusieurs fois des lettres de Londres. Nous écrivions inutilement: ni mistriss Harris, ni le docteur Harrison, ne nous répondoient. En quittant Montpellier j'adressai des lettres au docteur à Mansfeld, où je lui écrivois depuis long-temps, à son prieuré, & à Londres, espérant qu'enfin il en recevroit une, & me donneroit des nouvelles. Trois jours après notre arrivée à Paris, au moment où nous nous plaignions de sa négligence, nous le vîmes entrer dans notre chambre.

Pénétrés de joie, nous courûmes tous deux à sa rencontre. O mon pere, nous écriâmes-nous ensemble, est-ce vous, est-ce bien vous que nous embrassons? Oui, mes enfants, dit-il d'un ton ému, en nous rendant nos caresses, oui, mes chers enfants, c'est moi. Depuis un mois, j'ai voulu chaque jour vous écrire; mais mon cœur s'est refusé à

ce triſte office. Oui, ſi bien triſte, en vérité, dans l'occaſion funeſte..... J'ai cru que ma préſence & mon amitié adouciroient les affligeantes nouvelles... Dieu tout-puiſſant! que vais-je apprendre, s'écria Amélie! Ma mere, hélas! Ne me direz-vous rien de ma mere? Qu'allez-vous m'annoncer? Le plus grand des malheurs, reprit-il. O ma fille, vous n'avez plus de mere! O M. Fenton, Amélie eſt déshéritée! Je n'ai plus de mere, s'écria douloureuſement Amélie! Ma mere eſt morte! Je ne reverrai jamais ma mere! Sa tendreſſe pour moi, mon abſence... Ah, mon dieu! j'ai cauſé la mort de ma mere. Cette idée ſerra ſon cœur, & la fit tomber ſans connnoiſſance dans mes bras.

Elle ne reprit l'uſage de ſes ſens que pour jeter des cris, ſe livrer à la plus vive douleur. Je la partageois ſincérement. J'avois aimé miſtriſs Harris, je la regrettois; je me ſouvenois de la tendreſſe de ſes adieux: le docteur pleuroit avec nous. Cette vile Betzy, diſoit-il, a profité de votre éloignement, du mien; elle a ſurpris un eſprit facile à décevoir: ce qu'elle a dit, ce qu'elle a fait, comment elle eſt parvenue à ſes deſſeins, je l'ignore. Déteſtable hypocrite! elle vouloit me perſuader qu'elle compatiſſoit à votre ſort. Il eſt encore temps de le changer, lui ai-je dit. N'uſez pas du droit injuſte qu'on vous donne. Elle n'a pu m'en impoſer, ni voiler à mes yeux la baſſeſſe de ſon ame. Puiſſe-t-elle trouver ſa punition dans l'embarraſſant amas de ces richeſſes dont ſon cœur fut toujours avi-

de! Bon dieu! comment ma couſine Harris a-t-elle pu!.... Que le ciel lui pardonne!

Implorez-le pour moi, s'écria Amélie; ah, me pardonnera-t-il jamais! J'ai quitté ma mere, je l'ai chagrinée; j'ai rendu ſes derniers moments plus triſtes, plus douloureux: ſes regards mourants ont en vain cherché ſa fille bien-aimée. Ah, ſi du moins j'avois fermé ſes yeux, rempli mes devoirs, adouci ſes maux!.... Qu'importe qu'elle m'eût déshéritée? Elle ne m'auroit point cru ingrate, elle m'eût accordé ſes vœux, ſa bénédiction. O ma mere! ma bonne, ma tendre, ma reſpectable mere! puiſſent les cris, les gémiſſements de mon cœur, franchir l'eſpace immenſe qui nous ſépare, vous faire entendre, juſques dans le ſein de Dieu, les regrets de votre malheureuſe fille!

Que ce naturel tendre & généreux, que ſes larmes, ſon déſintéreſſement rendent ſa mere coupable, me dit le docteur! Mais la pauvre femme a été ſéduite. Une baſſe jalouſie a toujours rendu Betzy attentive à nuire à ſa ſœur. Sa tante, avare & méchante, lui inſpira de bonne heure un deſir effréné des richeſſes. Ces deux inhumaines parentes m'ont caché le mal & le danger de miſtriſs Harris. Averti trop tard, elle étoit morte quand j'arrivai de Mansfeld. Je trouvai votre pauvre enfant abandonné au ſoin de ſa nourrice, expoſé à l'air de la fievre maligne qui venoit d'emporter ma couſine. Je le pris, le careſſai; l'innocente créature me ſourioit: je le fis partir pour mon prieuré. Il y reſtera;

il y ſera toujours un hôte chéri. Alors, ſe tournant vers Amélie : je ne vous dirai point de ne pas vous affliger, continua-t-il. Pleurez, ma fille, pleurez, regrettez votre mere; vous devez ces larmes à la nature, à l'amitié. Loin de les condamner, j'y mêle les miennes ; je perds une amie véritable : mais quand nous aurons cédé aux mouvements de nos cœurs, à cette foibleſſe de notre être qui nous attache à des objets terreſtres, levons les yeux vers le ciel, ſoumettons-nous, plions ſous le poids dont il nous charge, & cherchons ſi ſa bonté ne nous laiſſe pas des ſujets de conſolation. Vous poſſédez encore ce mari que vous avez craint de perdre ; ſon ame s'ouvre à vos peines, vous êtes dans ſes bras; il pleure, il gémit avec vous. Lui ferez-vous croire que ſa main ne peut eſſuyer vos larmes? Vous reprochez-vous la tendreſſe qui vous conduiſit près de lui? Un amour profane vous fit-il traverſer les mers pour voler à ſon ſecours? N'avez-vous pas dû tout quitter, tout abandonner, pour ſuivre le plus ſaint des devoirs, remplir un engagement ſacré? Ceſſez donc, ma fille, ceſſez d'aigrir votre douleur par d'ameres réflexions ſur votre conduite. Non, ma chere Amélie, non, non, ne vous reprochez rien. Dieu vous afflige, il ne vous punit pas. Vous êtes femme & mere; ſongez à tout ce que vous impoſent ces deux titres. Pleurez, mais ne vous livrez point au déſeſpoir. Il vous reſte un époux, un fils, un ami, dont les ſentiments pour vous ſont vraiment pater-

nels. Et nous ſerrant tous deux avec tendreſſe : oui, mes enfants, il vous reſte un ami, un tendre, un affectionné pere; mes bras & mon cœur vous ſont ouverts. Perdez un temps l'idée des vaines grandeurs, oubliez le monde, ſes plaiſirs, ſon tumulte, ſes ſéduiſantes erreurs; venez jouir de vous-mêmes dans ma paiſible retraite; votre amour mutuel & vos vertus vous rendront heureux. Partagez tout ce que je tiens de la bonté du ciel. S'adreſſant enſuite à moi, prenant mes mains, les preſſant dans les ſiennes : Pardon, M. Fenton, pardon, me dit-il, votre cœur eſt trop ſenſible pour mal juger des mouvements du mien. Peut-être plus d'égards, plus de ménagements conviendroient mieux à l'occaſion; mais mon zele, mais mon amitié pourroient-ils vous offenſer ? C'eſt à ma parente, c'eſt à ma fille, que j'oſe offrir un aſyle & des ſecours. Je vous aime, je vous eſtime, & n'ai pas mérité qu'un mépriſant refus ſoit le prix de mon ſincere attachement.

Non, mon généreux ami, m'écriai-je, pénétré de reconnoiſſance, non, je ne refuſerai pas cet aſyle, ſi noblement offert. Les dons de la tendre humanité ne peuvent humilier qu'un ingrat. Le nom de votre fils m'honore, vos bontés me touchent. Non, je ne rougirai point d'accepter vos ſecours pour Amélie, pour moi. O mon pere! je tiens de vos mains cette femme adorée. Hélas, le moment eſt arrivé où mon cœur devoit gémir, ſe reprocher ſon bonheur! Que n'ai-je

eu la force de la fuir, de réſiſter à mes deſirs! Pourquoi, ah, pourquoi l'ai-je aſſociée à mon infortune? Amélie, ma chere Amélie, c'eſt moi, c'eſt mon fatal amour, qui t'a perdue!

Elle cacha ſon viſage dans le ſein du docteur qui la tenoit embraſſée, & s'efforçant de retenir ſes pleurs, d'interrompre ſes gémiſſements : mon digne ami, mon pere, mon ſeul appui, dit-elle, pour mettre le comble à vos bontés, à mes obligations, ne ſouffrez pas que cet homme trop ſenſible déchire mon cœur en s'accuſant de mes larmes. Sa main eſt le premier de vos bienfaits, il me ſera toujours le plus cher. Alors, quittant les bras du docteur, & ſe jetant dans les miens : ô M. Fenton, me dit-elle, ce n'eſt plus une riche héritiere qui s'eſt donnée à vous; l'aiſance & l'éclat ne me ſuivent plus. Ma fortune eſt détruite, mes eſpérances ſont évanouies. Amélie ſeule eſt votre partage : elle croyoit vous faire un ſort brillant, ſon attente eſt trompée. A préſent recevez-la pauvre, dénuée de tout, dépouillée des biens qui la firent rechercher. Recevez-la, conſolez-la, chériſſez-la; dites comme elle, dites avec elle : je poſſede en toi tout ce que mon cœur deſire.

Je mis un genou en terre devant elle. Je le jure à tes pieds, lui dis-je, j'en prends à témoin le ciel, l'homme eſtimable qui m'entend. Oui, *je poſſede en toi tout ce que mon cœur deſire*, tout ce qui peut exciter mes vœux, faire à jamais mon bonheur, les délices

lices de ma vie. O mon Amélie, détourne tes regards de nos pertes, contemple les tréſors qui nous reſtent, tes ſentiments, les miens, cet ami généreux, un gage précieux de notre amour, le temps, une fortune éloignée, mais dont le retour eſt certain. Calme-toi; ſèche tes pleurs; uniſſons-nous pour remercier notre tendre protecteur; reconnoiſſons ſes bontés, en lui prouvant qu'elles ne ſont point infructueuſes, que nous les ſentons, & qu'elles nous conſolent.

Ce jour ſe paſſa tout entier dans les larmes & les plus douloureuſes réflexions. Nos chagrins s'aigrirent encore le lendemain, en apprenant du docteur que nous allions le perdre pour deux ans.

Je me ſuis engagé, nous dit-il, à accompagner le fils de milord Mansfeld dans ſes voyages, il eſt mon parent. Son pere n'oſoit me propoſer de prendre un ſoin dont il alloit charger un homme incapable de s'en acquitter. J'ai examiné cet enfant pendant mon ſéjour à Mansfeld; mille qualités heureuſes qui le devoient diſtinguer, déja preſqu'étouffées par la flatterie, m'ont fait remarquer avec douleur combien on s'applique peu à cultiver le germe du bien dans un jeune cœur. Négligence cruelle & trop commune! on peut former des hommes, on ne daigne pas le vouloir. Nous nous élevons mal. Nous ſemblons prendre plaiſir à perpétuer nos travers, nos erreurs. On diroit qu'un pere craint de voir ſon fils plus ſenſé, plus vertueux, plus utile à la ſociété, qu'il ne l'a

été lui-même. On n'entretient le fils d'un grand, que des honneurs qui l'attendent ; on lui montre dans l'éloignement un bonheur frivole, des plaiſirs paſſagers, de vains amuſements ; & perſonne ne lui dit qu'un homme deſtiné à de grands emplois, à tenir en ſes mains la joie ou le malheur d'une foule de citoyens, doit étudier, connoître l'humanité, doit converſer avec les humains. On lui apprend à commander, on ne lui enſeigne point à être juſte. De vils complaiſants, eſpérant s'enrichir par ſes vices, éloignent de lui l'homme de bien qui l'en feroit rougir. On ſe plaint que les grands ſont durs ; eh, comment deviendroient-ils ſenſibles ? On leur cache qu'il eſt des malheureux. Ils en ſont, & ne le ſavent pas ; comme les enfants, ils ſont cruels, parce qu'ils n'ont point ſenti la douleur.

Mes principes, mon amitié pour milord Mansfeld, le bien de ceux qui dépendront un jour de ce jeune homme, m'ont déterminé, continua le docteur, à conſacrer deux ans de ma vie à l'inſtruire, à le guider, à lui donner une juſte idée des autres & de lui-même. J'allois le mener en Italie. L'événement qui cauſe votre douleur m'a fait changer mes diſpoſitions. Je ſuis venu à vous ; vous m'avez paru mériter mes premiers ſoins. Ma parole m'engage à retourner promptement, & je vais vous quitter. Voici le plan que j'ai formé. Vous vous rendrez tous deux à mon prieuré. Mes ordres ſont donnés. Vous y ſerez les maîtres. M. Fenton ne ſongera

point à s'avancer dans le ſervice juſqu'à mon retour. Vous trouverez un logement commode, une table ſuffiſante, des jardins délicieux. Si vous êtes modérés, vous ſerez heureux. J'exige d'Amélie qu'elle ne voie point ſon inhumaine ſœur. Je vous en prie, mes amis, que cette odieuſe Betzy n'entre point dans ma maiſon. Elle a une terre à trois milles de moi; je ſouhaite qu'elle ne l'habite jamais pendant ma vie. Pardonnez-lui du fond du cœur, mais ne la voyez point.

Amélie s'engagea de lui obéir. Nous voulûmes lui renouveller les marques de notre ſenſibilité, lui rendre de nouvelles graces; il ne le permit pas. Recevoir les ſervices d'un ami, nous dit-il, c'eſt l'eſtimer; l'en remercier, c'eſt douter du plaiſir qu'il ſent à nous obliger. Adieu, mes chers, mes bien-aimés enfants; embraſſez-moi, conſolez-vous, ſoyez toujours vertueux. Je vous écrirai; vous m'occuperez ſans ceſſe; ne m'oubliez pas. Tant que je reſpire, vous avez un parent, un ami. Alors il nous recommanda l'un à l'autre, & tous deux à la protection du ciel. Enſuite il s'arracha de nos bras, & nous laiſſa pénétrés de tendreſſe, de reſpect, de reconnoiſſance, & ſi touchés de le voir s'éloigner, que nous reſtâmes Amélie & moi dans un triſte ſilence, retenant nos larmes, n'oſant nous regarder, chacun de nous craignant d'augmenter la douleur de l'autre, en laiſſant éclater la ſienne.

Le deuil d'Amélie & ſa profonde affliction ne lui permettoient plus de ſe livrer aux

amuſements qui retenoient miſs Fanny à Paris. Je fis agréer à ſir James une ſéparation que les circonſtances rendoient néceſſaire. Nous partîmes Amélie & moi. Arrivée à Londres, elle envoya faire des compliments à ſa ſœur, & lui demander ſes habits, ſon linge & ſes pierreries. Ce fut avec peine que miſs Betzy conſentit à rendre une partie de ce que ſa ſœur réclamoit. Miſtriſs Morgan & elle refuſerent les diamants, & ſoutinrent que miſtriſs Harris en avoit diſpoſé, offrant de prouver qu'ils ne s'étoient point trouvés parmi ſes effets. Cette affaire terminée, nous nous rendîmes au prieuré du docteur Harriſon.

Une habitation riante, d'agréables voiſins, une immenſe bibliotheque, de belles campagnes, une paſſion toujours vive, que le caractere d'Amélie & les graces de ſa perſonne entretenoient & ranimoient à chaque inſtant, me firent bientôt oublier tout le reſte du monde. Où s'égareroient nos deſirs, quand l'objet qui peut ſeul les fixer, eſt ſans ceſſe préſent à nos yeux ! Je vous ennuierois ſans doute, miſs, ſi je vous faiſois le détail d'une vie tranquille, uniforme, des amuſements champêtres qui charmoient nos loiſirs. Mes jours paiſibles comme une mer calme ... Eh ſi, interrompit miſs Matheus, quelle triſte image ! une mer calme & l'ennui ſe peignent enſemble à mon idée. Je le crois, reprit M. Fenton ; il eſt des biens qu'il faut goûter pour les apprécier. Un bonheur dont on jouit ſans pouvoir en définir l'agrément, on le

ſent, miſs, on ne l'exprime point. Le mien fut troublé par la réforme que la paix occaſionna. Ma compagnie s'y trouva compriſe. Cette partie de mon revenu ſe réduiſit à moitié, ſuivant l'uſage. Cet événement ne put me chagriner long-temps, parce qu'il conſola Amélie de tous ſes malheurs.

Elle en reçut la nouvelle avec tranſport. Mon cœur eſt ſoulagé de la plus vive de ſes peines, me dit-elle : vous ne me quitterez plus, je ne craindrai plus pour vos jours; vous fixez mes deſirs ; mes vœux ne s'étendent point au delà du plaiſir de vous voir, de vous entendre, de vous aimer, de vous plaire ; je jouirai ſans interruption de ma félicité ; vos abſences & mes alarmes n'en troubleront plus le cours : ah, mon cher Jemmy, pourriez-vous regarder comme une diſgrace ce qui va répandre l'agrément ſur tous les inſtants de ma vie !

Deux années s'écoulerent rapidement dans cette douce ſituation. Nos ſouhaits ſe bornoient à revoir le docteur Harriſon, ſa préſence pouvoit ſeule accroître notre bonheur. Nous ſerions encore unis & heureux, ſans l'arrivée de miſs Betzy. Elle ſe rendit, il y a deux mois, à cette terre qu'elle poſſede à trois milles de la demeure du docteur Harriſon. Le naturel tendre d'Amélie, ſon cœur honnête la portoit à excuſer ſa ſœur, à rejeter ſur miſtriſs Morgan l'injuſtice du teſtament de ſa mere. Elle ne croyoit pas Betzy auſſi intéreſſée, auſſi vile que notre ami l'avoit repréſentée, & ne regardoit pas ſa dé-

ſœur comme une raiſon d'éviter la préſence de ſa ſœur. Elle ſe faiſoit de ne la point voir. Enfin elle ſe détermina à lui faire une viſite. Je voulus la détourner de ce deſſein; elle en étoit occupée. Je ceſſai de m'y oppoſer; je la vis partir avec chagrin, & ne pus vaincre la répugnance qui m'empêcha de l'accompagner.

Betzy, à la vue de ſa ſœur, montra d'abord de l'embarras & de la ſurpriſe. Elle la reçut avec froideur; mais, s'animant inſenſiblement, elle perça le cœur d'Amélie de mille traits douloureux, en l'aſſurant que ſon mariage, ſa tendreſſe pour moi, & ſon voyage à Gibraltar avoient cauſé la mort de ſa mere. Comment avez-vous pu penſer, ma ſœur, lui dit-elle, que ma mere vous pardonneroit jamais dans le fond de ſon cœur? Elle conſervoit un reſſentiment dont votre paſſion ne vous permettoit pas de vous appercevoir. L'amour ſeul vous occupoit alors. Avec quelle cruauté vous quittâtes une ſi bonne mere! Quelle indifférence! Ne pas ſeulement lui écrire!... Quoi, dit Amélie, ma mere ne reçut point mes lettres? Non, aſſurément, elle n'en reçut aucune, repliqua miſs Betzy. Ses craintes, ſes alarmes allumerent dans ſon ſang cette fievre dont la malignité... Mais ne renouvellons point nos douleurs. Votre mari m'eſt odieux; ſans lui, je goûterois encore la douceur d'avoir une tendre mere. Ah, miſs Amélie, miſs Amélie, quel choix a été le vôtre! Quel ſort, quelles grandeurs vous étoient defti-

nés! Que de regrets la réflexion doit élever dans votre cœur! Vous la femme d'un officier réformé! Vous vivre aux dépens de l'extravagant ami qui, en arrachant le consentement de ma mere, vous a plongée dans cet abyme! Je vous plains : je partagerois avec vous ma fortune, ſi l'homme que vous avez préféré à votre mere, à vos parents & à vos propres avantages, ne devoit profiter des bienfaits que je me plairois à répandre ſur vous.

Des bienfaits, répéta Amélie d'un ton plein de fierté! Ni lui ni moi ne daignerions en recevoir de vous. Rien ne peut me conſoler d'avoir affligé ma mere; mais loin de me repentir de mon choix, je chéris mon partage, & le préfere à tout. Je deſirois votre amitié, & non pas vos ſecours. Croyez-moi, Betzy, je mépriſe cette fortune que vous penſez capable d'exciter mes regrets. Peut-être ne ſentirez-vous jamais, au milieu de l'abondance, les douceurs que j'éprouve dans ma miſere. Je ne voudrois pas changer de ſituation avec vous; & malgré votre offenſante pitié, je ſouhaite, ma ſœur, que vos jours ſoient auſſi heureux que les miens. En achevant ces mots, elle ſortit, fâchée d'avoir négligé l'avis du docteur, & déterminée à ne plus voir Betzy.

Le récit de cette converſation me fit haïr cette fille cruelle. Je ne pus lui pardonner de s'être plue à chagriner ſa ſœur, à réveiller dans ſon ame un ſentiment douloureux que le temps commençoit à affoiblir. Je vis

une partie de ſes artifices. Si miſtriſs Harris n'avoit point reçu nos lettres, ce ne pouvoit être que par l'attention de Betzy à s'en ſaiſir, à les ſouſtraire à ſa connoiſſance, afin de lui perſuader qu'Amélie la négligeoit. J'étois encore rempli de ces idées, quand le haſard me fit rencontrer Betzy chez lady Denzib. Elle rougit en me voyant entrer, ſe déconcerta. Je m'en apperçus; je me fis un plaiſir malin d'augmenter ſon embarras, en lui parlant familiérement, comme ſi notre intelligence n'eût point été interrompue. Elle montra de l'humeur, je plaiſantai. Elle s'aigrit, je continuai. Elle me bruſqua, je ris. Elle me dit des duretés; je raillai, laiſſai échapper des traits piquants. Enfin elle éclata en injures, ſe leva, vint à moi furieuſe; on la retint: elle ſortit, en menaçant de ſe venger, & jurant de me faire repentir de mon audace.

Trois jours après cette ridicule ſcene, un ancien valet de miſtriſs Harris, qui, chaſſé par Betzy, ſervoit alors le chevalier Campley, juge de paix du voiſinage, vint avertir Amélie que ſa ſœur auroit le lendemain un ordre de me faire arrêter pour ſix cents guinées dont j'étois redevable à la ſucceſſion de ſa mere. Miſtriſs Harris m'avoit en effet donné cette ſomme la veille de mon départ pour Gibraltar; mais il me paroiſſoit impoſſible qu'elle eût gardé la note d'un prêt dont elle refuſa de prendre des ſûretés. Cependant cet homme aſſurant qu'un écrit de moi, conſtatant la dette, étoit chez ſon maître, il rap-

pella à ma mémoire ce billet que miſtriſs Harris ne voulut point recevoir, qu'elle me jeta tout chiffonnné, qui tomba, & ne put ſe retrouver. Je ne doutai plus que Betzy ne s'en fût ſaiſie, & ne l'eût conſervé, dans le deſſein de l'employer un jour à ſon avantage.

En ce moment je ne pouvois ſatisfaire à ſa demande. Elle alloit me pourſuivre à la rigueur. Je ne me ſentois point diſpoſé à fléchir, à employer la médiation auprès d'elle. M'enfermer, lui donner le plaiſir de me contraindre, de me faire une priſon de ma demeure, de s'applaudir de la mortification qu'elle me cauſeroit, c'étoit pour moi le plus ſenſible des chagrins. Sir Rowland, conduit à Londres par une affaire qu'il ſuivoit à la chancellerie, devoit y être actuellement. Un beſoin preſſant éleve mille idées dans notre eſprit, nous fait former des projets, rappelle une foule de circonſtances dont il ſemble que nous pouvons profiter. Mon avare parent s'étoit formellement engagé à une avance annuelle pour l'entretien de ma ſœur. Il ne devoit la retirer qu'à l'expiration du bail de mes terres. J'imaginai que, débarraſſé du ſoin de ma ſœur, il pourroit conſentir à m'aider dans ma ſituation préſente. Cette eſpérance peu fondée, incertaine, mais unique, me détermina à partir pour Londres. Il me reſtoit une difficulté à vaincre; comment faire approuver ce deſſein à Amélie? Je n'oſois lui propoſer une ſéparation qui devoit l'affliger, lui ravir le ſeul bien, le ſeul plai-

ſir qui lui reſtoit. Cette dure néceſſité me remit ſous les yeux tous les maux que j'avois attirés ſur elle, tout le bonheur dont elle auroit joui ſans moi. Hélas! mon amour a été pour elle la ſource d'une ſuite de diſgraces, d'humiliations, de dégoûts, d'amertumes.... Et par où méritois-je de lui plaire? qu'ai-je fait? d'où vient qu'elle m'a choiſi, qu'elle m'a tant ſacrifié? Aimable, vertueuſe, belle, charmante, elle honoreroit le premier rang! Cachée, inconnue, ce mérite éminent ne brille qu'aux yeux du malheureux qui l'a réduite à cette triſte obſcurité.... Pardon, miſs, pardon, mon cœur oppreſſé....

Allez-vous pleurer, monſieur, dit miſs Matheus? Eſt-ce auprès d'une femme qui vous aime, vous l'aſſure, vous le prouve, que vous devez vous livrer à ces puériles, à ces déſobligeantes réflexions? Quoi, ne puis-je diſſiper vos chagrins, vous faire oublier, un inſtant?... Oublier, répéta M. Fenton! Qui oublier? Amélie? Oh non, miſs, non. Je vous tromperois, ſi j'oſois vous promettre... Odieuſe ſincérité, s'écria miſs Matheus! Eh, trompez-moi, monſieur, trompez-moi, & ne m'impatientez pas, votre récit m'excede; de la vie on ne conta avec tant de mal-adreſſe.

Heureuſement, miſs, il ne me reſte preſque plus rien à vous dire, continua M. Fenton: mon voyage fut réſolu; je pris un habit très-ſimple, partis la nuit ſur un fort bon cheval, & vins juſqu'à Waltham ſans faire aucune mauvaiſe rencontre. Avant de ga-

gner le lieu où je voulois me reposer, je me vis arrêté par quatre misérables bien montés, bien armés, qui me demandèrent la bourse. Je n'avois qu'un couteau de chasse. Je ne jugeai pas à propos de contester avec des gens qui me couchoient en joue. Deux me fouillèrent, un troisieme tenoit la bride de mon cheval, & le dernier s'occupoit à couper les cordes qui lioient mon porte-manteau, quand les cris & la vue d'une troupe de paysans les obligerent de fuir avec vîtesse, emportant ma montre, mon argent, maudissant le mal-adroit dont la lenteur me laissoit mon porte-manteau. Une demi-guinée, échappée à leurs recherches ou tombée de leurs mains, me conduisit à Londres. J'arrêtai un logement dans la verge de la cour (*); j'écrivis à Amélie, & sortis pour me rendre chez sir Rowland. J'eus le chagrin sensible d'apprendre qu'il venoit de partir. Je passai à la demeure de James; il étoit en campagne. Je retournois tristement à mon logis, quand je rencontrai le capitaine Tanger, une de mes anciennes connoissances. Il m'entraîna aux Armes du roi, m'y donna à souper, & m'apprit qu'il étoit protégé, marié, & fort heureux. Je l'en félicitai. Nous nous séparâmes à minuit. Je regagnois la verge de la cour, quand les cris d'un homme m'attirerent à son secours. On m'arrêta. Peut-être ai-je un peu maltraité le Watch-man qui m'avoit saisi; mais cela ne méritoit pas le ridi-

(*) Lieu privilégié, où l'on ne peut être arrêté pour dettes.

cule arrêt de M. Herbert. Amélie ignore ma détention. Je voulois lui écrire hier ; mais ma main ſe refuſa... un ſentiment ſecret... des remords... Ah, qu'ai-je fait!.. Devois-je... Pourquoi l'ai-je quittée? M. Fenton ſe tut, baiſſa les yeux. Malgré ſes efforts, des larmes s'ouvrirent un paſſage. Miſs Matheus jugeant qu'en ſe plaignant de lui elle augmenteroit cet accès de triſteſſe, trouva plus à propos de le diſſiper par de tendres careſſes. Elle parvint inſenſiblement à faire ſuccéder des idées plus agréables à celles qui l'occupoient ; & par ces ménagements doux & adroits le calme ſe rétablit entr'eux, & dura ſans interruption juſqu'au lendemain matin.

Six jours ſe paſſerent encore ſans amener aucun changement dans leurs affaires ou dans leur conduite. M. Fenton devenoit ſeulement plus triſte, & miſs Matheus plus paſſionnée. Le ſeptieme, on apporta une lettre à miſs. Elle l'ouvrit, la lut ſans marquer qu'elle l'affectât beaucoup, examina un papier qui y étoit renfermé, & dit enſuite à M. Fenton, que, Summers ſe trouvant hors de danger, elle alloit être cautionnée & recouvrer ſa liberté. Son ami l'en félicita. Que vous êtes cruel, lui dit-elle d'un ton chagrin! Ce compliment prouve bien le peu de progrès que j'ai fait ſur votre cœur. Le ſouvenir d'une femme dont la poſſeſſion vous eſt aſſurée, devroit-il vous rendre inſenſible à l'amour de celle que rien n'oblige à vous aimer, dont le cœur vous préfere? Quoi, me verriez-vous partir ſans regret? Oui, j'en

ſuis trop ſûre, ingrat, vous ne penſez qu'à Amélie; Amélie vous occupe toujours. Ah! qu'elle ne murmure jamais contre ſon deſtin; elle eſt bien dédommagée de la perte de ſa fortune par l'avantage de vous plaire, d'être aimée, adorée de vous! Eh, qui n'eût pas choiſi comme elle? Quelle femme pouvant être à vous, n'eût pas dédaigné tous les biens du monde, ne les eût pas mépriſés pour le plus grand de tous? Que peut-on regretter en vous poſſédant, en fixant vos deſirs? Quel mérite Amélie a-t-elle à vous aimer?

Puis-je attendre de vous une faveur, miſs, dit M. Fenton? Au nom du ciel, ne parlez point d'Amélie, ne prononcez jamais le nom d'Amélie. Je ceſſerois de me plaindre de vous, reprit-elle, ſi plus d'empreſſement, plus de ſoin de me plaire, m'aidoient à interpréter favorablement cette priere. Aſſurément, interrompit M. Fenton, vous ne pouvez exiger, vous ne pouvez même ſouhaiter un pareil ſacrifice. Eh, depuis quand, reprit-elle, borne-t-on les ſouhaits de l'amour? Qui peut arrêter mes deſirs? Ne vous ai-je point aimé dans un temps où vous étiez libre? Mes droits ne ſont-ils pas auſſi anciens que ceux d'Amélie, mes ſentiments auſſi vifs, ma perſonne auſſi agréable? Si les ſacrifices qu'elle vous a faits, vous lient ſi fortement à elle, je puis vous en faire à mon tour. Je ne ſuis pas ſans amis; on me deſire, on me recherche, monſieur; plus d'un cœur eſt ſous ma loi. Prenant enſuite la lettre qu'elle venoit

de recevoir, & l'ouvrant de façon à ne pas en laiſſer examiner l'écriture, elle lut à M. Fenton ce qui ſuit:

" Chere adorable miſs,

„ Je viens d'apprendre, en arrivant de „ la campagne, l'événement qui vous re- „ tient à Newgate. J'admire votre courage; „ mais mon cœur ne ſupporte point la dou- „ leur de penſer que vous n'avez pas dai- „ gné m'inſtruire de votre malheur. J'aurois „ couru vous délivrer moi-même, ſi la ri- „ gueur avec laquelle vous me traitâtes tou- „ jours, ne m'eût rendu timide dans mes „ démarches. J'ai craint de paroître peu „ généreux en ſaiſiſſant l'occaſion de m'of- „ frir devant vous ſous le titre de protec- „ teur, moi qui borne tous mes vœux à „ m'y montrer comme un amant ſoumis. „ J'ai vu Summers, il va bien: vous ſerez „ cautionnée aujourd'hui. Mon homme d'af- „ faires a mes ordres; il ira prendre les vô- „ tres. Un carroſſe à moi vous attendra, & „ vous conduira où vous voudrez aller. Ac- „ ceptez mes ſoins avec plaiſir; ils ſeront „ trop payés. „

On a joint à cette lettre un billet de deux cents livres ſterling, continua miſs Matheus: je ne l'accepterois pas; mais ma fierté cede au deſir de vous être utile. Prenez ce billet.... Moi, s'écria M. Fenton! vous n'y ſongez pas, miſs; je proteſte que jamais.... Un

homme que l'on introduiſit dans la chambre interrompit M. Fenton; cet homme étoit celui dont la lettre parloit. Il préſenta à miſs l'ordre de ſa liberté, & l'avertit qu'un carroſſe attendoit ſa commodité. Le concierge parut auſſi-tôt, ſon mémoire à la main. Il l'avoit réglé en conſéquence du calcul de l'argent qu'il lui ſuppoſoit. Miſs remercia la perſonne qui venoit d'apporter l'ordre, la pria d'emmener le carroſſe, ne voulant pas donner à ſa ſortie un air de triomphe. Cet homme ſe retira. Elle pria M. Fenton de l'attendre, ſortit dans le corridor avec le concierge, paya ſans examen ſa dépenſe & celle de M. Fenton; enſuite elle lui demanda s'il étoit impoſſible de le faire ſortir avant la fin du jour.

Impoſſible, madame, dit le concierge, en regardant ce qui reſtoit dans ſa bourſe! Non, aſſurément; & ſi vous voulez.... Combien avez-vous là de guinées? Dix ou douze, répondit-elle. C'eſt bien peu, reprit-il; mais pour vous obliger, je ferai enſorte.... Donnez moi dix guinées, & j'irai voir.... Je tâcherai.... Il faut abſolument me ſervir, interrompit miſs; & lui montrant le billet de banque, voilà deux cents guinées, ajouta-t-elle, je les donnerois pour dégager mon ami. Deux cents guinées, répéta le concierge, déſolé de n'avoir pas ſu plutôt combien elle poſſédoit! deux cents! Ah, fi! ce ſeroit beaucoup trop; mais voyons. Ce que je demandois, c'étoit ſeulement pour l'avocat; & comptant par ſes doigts: dix pieces pour l'avocat; donc, dit-

il, M. Herbert rien. Diable! un juge ne prend jamais rien; mais il faut payer cher ſon clerc. Vingt pieces pour le clerc, cinq au connétable, cinq au Watch-man. Il lui en faudroit moins; mais ſa lanterne eſt caſſée, il a été battu. Cinq pour ceux qui l'ont aidé à prendre M. Fenton, & cinq pour ma peine. Cela fait cinquante. Ma foi, c'eſt vous en tirer à bon marché. Prenez le billet, dit miſs; payez, hâtez-vous; & afin de gagner du temps, faites-nous ſervir à dîner. Vous aurez votre ordre avec le café, répondit le concierge. Il ſortit. Elle rentra. On ſervit, & elle ſe mit à table avec M. Fenton.

Le concierge fut exact. Il mit quarante-cinq guinées dans ſa poche, eut l'ordre pour cinq, & le donna à miſs Matheus à la fin du dîner, avec cent cinquante pieces qui lui revenoient ſur ſon billet. Elle lui demanda une voiture de place; & reſtée ſeule avec M. Fenton, elle lui annonça qu'il étoit libre, & ſortiroit à l'inſtant. Il parut ſurpris. M'avez-vous cru capable de vous abandonner dans cet horrible lieu, lui dit-elle? Mais quoi, vous ſemblez confus, plutôt accablé que ſatisfait de mes ſoins! Comment dois-je interpréter le trouble & l'embarras que vous me laiſſez voir? Expliquez-vous, parlez. Il alloit répondre, quand le concierge vint avertir miſs qu'un carroſſe l'attendoit; & M. Fenton, qu'une perſonne paroiſſoit très-empreſſée à le voir. Auſſi-tôt une voix douce, ſonore, ſe fit entendre. Où eſt-il? où eſt-il donc? montrez-moi vîte où il eſt, répétoit cette

voix. M. Fenton pâlit; miſs Matheus frémit; le concierge s'étonna, ſortit, & revint, introduiſant la perſonne qui cherchoit M. Fenton. Elle entra, pouſſa un cri, courut à lui, & ſe jeta dans ſes bras. On verra, dans la troiſieme & derniere partie, qui étoit cette perſonne, & quel intérêt la conduiſoit à Newgate.

PARTIE III.

L'ASPECT d'un monſtre hideux eût été moins horrible aux yeux de miſs Matheus, que l'apparition de la dame charmante dont la voix venoit de révolter tous ſes ſens. La premiere ſurpriſe de M. Fenton s'étoit changée en attendriſſement, en reconnoiſſance. Ses larmes, ſes diſcours interrompus, exprimoient ſes ſentiments d'une façon touchante. Le nom d'Amélie cent fois répété, toujours précédé ou ſuivi de ces flatteuſes épithetes, ſi choquantes pour les oreilles de miſs Matheus, élevoit dans ſon ame tous les mouvements que le dépit & la jalouſie peuvent exciter. La honte de paroître devant ſa rivale, d'y paroître humiliée, contrainte à reſpecter ſes droits; la douleur de lui céder, d'être témoin de ſon triomphe, d'abandonner l'objet de ſon amour à cette heureuſe rivale, rendoient miſs immobile, la fixoient à ſa place, lui faiſoient oublier qu'elle étoit libre, pouvoit ſortir, & s'épargner le ſpectacle qui bleſſoit ſes yeux & déchiroit ſon cœur.

Le concierge, charmé de la beauté, des graces, de l'air noble & modeſte d'Amélie, la regardoit attentivement, ſentoit du plaiſir à la conſidérer, l'admiroit, la trouvoit ſi ſu-

périeure à miſs Matheus, que ſe tournant vers elle : cela m'étonne, me paſſe, me confond, lui dit-il. Eh, comment le mari d'une ſi belle dame s'eſt-il amuſé à vous conter de ſi longues hiſtoires ? Cette femme eſt un ange. Sur mon honneur, ſi elle m'avoit été connue, cent guinées ne m'auroient pas fait fermer les deux tours. L'impertinente réflexion du concierge tira miſs Matheus de ſa ſombre rêverie. Ses eſprits, ranimés par la colere, lui donnerent la force d'éviter l'extrême mortification qu'elle ſe préparoit en reſtant. Amélie, toute occupée de ſon mari, ne l'avoit point encore apperçue. Elle ſortit de la chambre, & bientôt après de Newgate, plus malheureuſe dans ſes propres idées, qu'au moment où elle y étoit entrée.

O mon Amélie, ma fidelle compagne, ma généreuſe amie, s'écrioit M. Fenton, toi à Londres, toi à Newgate, pour y chercher, pour y conſoler l'objet de toutes les peines de ton cœur ! Suis-je digne de tes ſoins, de ton amour, de tes bontés ? La tendre Amélie pleuroit. Elle ignoroit encore ſi des jours ſi chers ſeroient conſervés. L'homme d'affaires de ſa ſœur, arrivé dans la province, venoit d'y rendre public le bruit de l'empriſonnement de M. Fenton, & d'en apprendre la cauſe à tout le voiſinage. Cette nouvelle variant à meſure qu'elle ſe racontoit, parvint à Amélie, groſſie de faits, chargée de circonſtances, & devenue très-effrayante. Ce n'étoit plus un Watch-man battu, mais

un connétable assommé, cinq ou six hommes tués, autant de blessés, & la tête du coupable en danger. Ces récits infideles porterent la terreur jusqu'au fond de l'ame d'Amélie. Elle partit avec sa femme de chambre, fit la plus grande diligence, arriva à Londres, descendit de sa chaise au logement où M. Fenton l'avoit priée d'adresser ses lettres, y laissa sa femme de chambre, demanda une voiture, & se rendit à Newgate, où la vue de l'aimable prisonnier serra son cœur, & lui ôta long-temps la liberté de s'exprimer.

M'avez-vous cru capable de vous abandonner jamais, lui dit-elle enfin? Pourquoi me cachez-vous vos malheurs? Vous souffrez, & ne m'appellez point à votre aide; vous gémissez, & je ne partage point vos douleurs; vous pleurez, & mes larmes ne se mêlent point à celles que vous répandez! Ah, si vos jours sont en danger, quel autre peut tomber aux pieds du prince, implorer sa clémence, demander le pardon royal, espérer de l'obtenir?... M. Fenton connoissant son erreur, se hâta de calmer son cœur, en banniſſant ses alarmes. Il lui apprit la vérité de son aventure, l'assura qu'il étoit libre, alloit sortir avec elle; pour l'en convaincre, il lui donna la main, & s'avança vers le corridor, où le concierge les rencontra. Ils descendirent, cet homme précédant Amélie, l'avertissant de prendre garde aux marches, rompues, où ses pieds délicats pouvoient se blesser. Il la conduisit à sa voiture; & fâché

de ſa complaiſance pour miſs Matheus, il regardoit M. Fenton, levoit les épaules, répétoit, eſt-il poſſible! Il fit cent compliments, mille révérences, & quantité d'excuſes à Amélie. Elle ne comprenoit rien à ſes diſcours; & quand la voiture commença à marcher, elle demanda à ſon mari ce que cet homme vouloit dire.

Une queſtion ſi ſimple parut à l'infidele un problême difficile à réſoudre. Il rougit, baiſſa les yeux, & les relevant un inſtant après ſur Amélie, il la trouva ſi belle dans ſon habit de voyage, qu'il penſa comme le concierge, & ſe demanda tout bas, comment il étoit poſſible qu'une autre eût excité ſes deſirs. Il ſe condamna, déteſta ſa foibleſſe, en maudit l'objet, ſoupira, & ne trouva rien à répondre. Amélie attribua ſon ſilence à ſa triſteſſe. Cherchant à la diſſiper, elle lui montra une lettre du docteur Harriſon, qui annonçoit ſon prochain retour. M. Fenton, charmé que l'entretien ſe détournât naturellement d'un ſujet embarraſſant pour lui, parla avec plaiſir du docteur. L'eſpérance de ſon retour les conſoloit l'un & l'autre. Ils convinrent de reſter à Londres, d'y attendre leur ami. Lui ſeul pouvoit accommoder l'affaire fâcheuſe qui les inquiétoit. Miſs Betzy ne réſiſteroit pas aux reproches du docteur, s'il conſentoit à lui parler. Oſeroit-elle exiger devant cet honnête homme le rembourſement d'une ſomme ſi modique, dont ſa mere avoit fait un préſent? Il la confondroit par ſon témoignage, retireroit le

billet de ſes mains, leur rendroit la tranquillité, & les reconduiroit dans ſa paiſible retraite. En ſe flattant de s'y revoir bientôt, ils avançoient vers la verge de la cour, y arriverent, & deſcendirent à leur logement.

La maiſon appartenoit à miſtriſs Eliſen, jeune veuve fort jolie & très-bien faite. Sa taille approchoit beaucoup de celle d'Amélie. Vive, étourdie, bonne, franche, riant de tout, ne s'occupant de rien, elle ne concevoit pas comment on pouvoit penſer à l'avenir, ou réfléchir ſur le paſſé. Son mari, gentilhomme Ecoſſois, & capitaine d'infanterie, mourut un an après leur mariage, & ne laiſſa rien. La jeune perſonne, ſoumiſe aux ordres de la Providence, pleura un peu, ſe conſola enſuite, & retourna vivre avec une vieille tante qui lui tenoit lieu de mere. Toute la fortune de cette tante conſiſtoit en une maiſon dans la verge de la cour, lieu que le malheur ou l'imprudence remplit toujours d'habitants. Sa tante venoit de mourir. Miſtriſs Eliſen, ſon héritiere, tiroit trois cents guinées de ſes appartements : elle ſe contentoit de ce revenu ; & ſa ſincérité, ſon bon cœur, l'enjouement de ſon eſprit & ſa bonne conduite lui attiroient l'eſtime & l'amitié de tous ſes locataires. A l'arrivée d'Amélie, elle étoit en ville ; mais elle la reçut à ſon retour de Newgate, félicita M. Fenton ſur ſa liberté, & plus encore ſur les charmes de ſa belle compagne. Elle plut d'abord à Amélie. L'offre qu'elle lui fit de ſa table, fut acceptée avec plaiſir. Le prix réglé pour

l'augmentation du logement, & celui de la penſion fixé, miſtriſs Eliſen conduiſit les époux à l'appartement qu'ils devoient occuper, & les y laiſſa.

Seul avec Amélie, M. Fenton éprouva ce trouble, cet embarras, qu'excite en nous la préſence d'un ami qui, s'il étoit inſtruit de toutes nos actions, pourroit nous faire un juſte reproche. S'il eſt poſſible de cacher ſes fautes à ceux qu'elles intéreſſent, il ne l'eſt pas de ſe les diſſimuler à ſoi-même. Elles deviennent un poids inſupportable pour un cœur ſenſible & délicat. La certitude de ne plus mériter le bien dont on jouit, répand une ſorte d'amertume ſur ſa poſſeſſion. En amour, en amitié, celui qui ſe permet une infidélité, en eſt toujours puni par la diminution de ſon bonheur.

M. Fenton n'oſoit fixer ſes yeux ſur ceux de ſon aimable femme. Il évitoit des regards accoutumés à pénétrer dans le fond de ſon cœur. Il tenoit une de ſes mains, la baiſoit, ſe taiſoit, rêvoit. Le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé à Newgate le rendoit timide : incertain de la conduite qu'il devoit tenir, il ſoupiroit; il craignoit de profaner les charmes d'Amélie, en leur offrant le même hommage qu'il venoit d'accorder à ceux de miſs Matheus. Pendant que ces réflexions l'occupoient, Amélie s'affligeoit. Elle rêvoit auſſi, mais plus triſtement encore. Attribuant l'air ſombre & le froid ſilence de M. Fenton à ſes derniers chagrins, elle ſongea avec douleur que ſa ſœur en étoit la premiere cauſe, s'ac-

cuſa des peines de celui qu'elle aimoit, penſa que ſans elle, ſans ſon amour, il eût été plus tranquille, plus heureux. Cette idée fit couler ſes larmes; & regardant ſon mari avec une tendreſſe inexprimable : Ah! dans le temps que mon cœur te choiſit, lui dit-elle, aurois-je pu prévoir que je me reprocherois un jour des ſentiments ſi doux! O mon cher Jemmy! ne les ai-je donc fait paſſer au fond de ton ame que pour te conduire à partager mon infortune, pour attirer ſur toi le malheur, te rendre la victime des miens, & de l'avarice d'une ſœur qui me hait?

Qu'entends-je, s'écria M. Fenton en tombant à ſes genoux! Tu te reproches mes malheurs? toi, ma chere Amélie, que le ciel me donna dans ſa bonté! toi la ſource inépuiſable de ma joie, de mon bonheur! Quoi, j'ai fait naître ces cruelles idées qui t'arrachent des pleurs? Ah, ne t'y arrête point, ſi tu ne veux percer mon cœur de mille traits douloureux! Ta tendreſſe, la conſtance de tes ſentiments, la pureté de ton ame m'occupoient en ce moment; je me trouvois indigne de toi : quel ſort tu méritois! ... Je rougis à tes pieds.... Dis moi que tu me pardonnes.... En me comparant à toi, j'aurai toujours beſoin de ton indulgence.... O mon Amélie! tu es mon bien ſuprême. Si ma félicité peut être troublée, c'eſt par la crainte de voir diminuer la tienne. Que deviendrois-je, ſi tes yeux s'ouvrant ſur l'inégalité de nos vertus, tu t'avouois ta ſupériorité, & ceſſois de m'aimer!

Leur

Leur commun attendriſſement fut ſuivi d'un entretien très-vif. Les larmes ſont ſouvent l'effet d'une querelle ſur des cœurs ſenſibles; ſans avoir cauſé le chagrin que donne la méſintelligence, elles amenent toutes les douceurs d'un raccommodement.

L'heure du ſouper arriva, & avec elle miſs Eliſen, qui, par un excès de politeſſe, voulut les avertir elle-même & les conduire dans la ſalle où l'on mangeoit. Pendant le repas elle parut ſi charmée d'Amélie, ſi attentive à la ſervir, ſi empreſſée à lui plaire, à l'amuſer, qu'elle fit naître en elle ce mouvement de reconnoiſſance qui diſpoſe à l'amitié. Avant de ſe mettre à table, M. Fenton avoit envoyé chez ſir James. Vers la fin du ſouper on vint lui apprendre que ſon ami étoit arrivé de la campagne le matin même. Impatient de le voir, Fenton ſe retira pour lui écrire & s'informer de l'heure où il pourroit le trouver le lendemain. Dès qu'il fut ſorti de la ſalle à manger, miſtriſs Eliſen ſe récria ſur les agréments de ſa perſonne & l'apparente douceur de ſon caractere. Amélie ſourit avec complaiſance, & lui demanda ſi une figure auſſi gracieuſe, accompagnée d'un cœur fort tendre, ne la détermineroit point à changer d'état. Cette queſtion fit rougir miſtriſs Eliſen : elle ſe tut un inſtant; & puis, éclatant de rire, elle aſſura que de long-temps elle ne ſongeroit à prendre des engagements de cette eſpece. J'ai donc bien mal interprété pluſieurs de vos paroles, dit Amélie; elles me perſuadoient que votre

Cuſa des peines de celui qu'elle aimoit, pen-
ſa que ſans elle, ſans ſon amour, il eût été
Plus tranquille, plus heureux. Cette idée fit
Couler ſes larmes; & regardant ſon mari avec
une tendreſſe inexprimable : Ah! dans le
temps que mon cœur te choiſit, lui dit-elle,
aurois-je pu prévoir que je me reprocherois
un jour des ſentiments ſi doux! O mon cher
Jemmy! ne les ai-je donc fait paſſer au fond
de ton ame que pour te conduire à partager
mon infortune, pour attirer ſur toi le mal-
heur, te rendre la victime des miens, & de
l'avarice d'une ſœur qui me hait?

Qu'entends-je, s'écria M. Fenton en tom-
bant à ſes genoux! Tu te reproches mes
malheurs? toi, ma chere Amélie, que le
ciel me donna dans ſa bonté! toi la ſource
inépuiſable de ma joie, de mon bonheur!
Quoi, j'ai fait naître ces cruelles idées qui
t'arrachent des pleurs? Ah, ne t'y arrête
point, ſi tu ne veux percer mon cœur de mille
traits douloureux! Ta tendreſſe, la conſtance
de tes ſentiments, la pureté de ton ame m'oc-
cupoient en ce moment; je me trouvois in-
digne de toi : quel ſort tu méritois! ... Je
rougis à tes pieds. ... Dis moi que tu me
pardonnes. ... En me comparant à toi, j'au-
rai toujours beſoin de ton indulgence. ... O
mon Amélie! tu es mon bien ſuprême. Si ma
félicité peut être troublée, c'eſt par la crainte
de voir diminuer la tienne. Que deviendrois-
je, ſi tes yeux s'ouvrant ſur l'inégalité de nos
vertus, tu t'avouois ta ſupériorité, & ceſſois
de m'aimer!

Leur

Leur commun attendriſſement f
d' un entretien très-vif. Les larmes f
vent l'effet d'une querelle ſur des co
ſibles; ſans avoir cauſé le chagrin qu
la méſintelligence, elles amenent t
d'douceurs d'un raccommodement.

L'heure du ſouper arriva, & avec
Eliſen, qui, par un excès de politeſ
lui les avertir elle-même & les condu
la ſalle où l'on mangeoit. Pendant
elle parut ſi charmée d'Amélie, ſi a
à la ſervir, ſi empreſſée à lui plaire
muſer, qu'elle fit naître en elle ce
ment de reconnoiſſance qui diſpoſe
tié. Avant de ſe mettre à table, M.
avoit envoyé chez ſir James. Vers l
ſouper on vint lui apprendre que
étoit arrivé de la campagne le matin
Impatient de le voir, Fenton ſe reti
lui écrire & s'informer de l'heure où
roit le trouver le lendemain. Dès q
ſorti de la ſalle à manger, miſtriſs E
récria ſur les agrémens de ſa perſ
l'apparente douceur de ſon caractere
lie ſourit avec complaiſance, & lui d
ſi une figure auſſi gracieuſe, accom
d'un cœur fort tendre, ne la déterm
point à changer d'état. Cette queſ
rougir miſtriſs Eliſen : elle ſe tut un
& puis, éclatant de rire, elle aſſura
long-temps elle ne ſongeroit à pren
engagements de cette eſpece. J'ai do
mal interprété pluſieurs de vos paro
Amélie; elles me perſuadoient que

qui la mérite & l'obtient. Si par les qualités du cœur & de l'esprit votre amant est digne de vous, qu'importe son état ou sa fortune?

Eh bien, vous parlez comme un ange, s'écria mistriss Elisen: là, sincérement, me conseillez-vous de suivre mon penchant? Réfléchissez mûrement à notre position; il n'a rien, n'espere rien: ses amis promettent de l'avancer; mais il ne compte que sur son application à remplir ses devoirs. Ainsi un bonheur, un joli visage, de beaux cheveux, des dents parfaites, des yeux charmants, une passion ardente; voilà tout ce qu'il possede: je répete, c'est assez pour moi, mais les autres... çà, dites-moi votre avis en véritable amie.

Comme je ne connois point celui qui vous plaît, reprit en riant Amélie, je n'ose vous donner un conseil sérieux: j'ignore si un peu de prévention n'exagere point à vos yeux... Oh non, interrompit-elle, il est aimable, très-aimable; je puis le comparer à M. Fenton. Ah! s'il lui ressemble, épousez-le, dit vivement Amélie, il vous rendra heureuse. Mon dieu, que vous me charmez, ajouta mistriss Elisen! J'ai consulté dix personnes pour en trouver une raisonnable. Mon jeune homme sera ici demain; il revient de Portsmouth, où est son régiment; je vous le présenterai, vous le verrez, l'examinerez. S'il vous plaît (& il vous plaira, j'en suis sûre), approuvez mes sentiments, les siens, [illegible] sur toutes les considérations qui [illegible]t. Comme vous venez de le dire,

la modestie est la premiere des qualités, la plus importante ; ce qui me désole, c'est cette ignorance.

Vous êtes un enfant, dit Amélie, & vous vous affligez sans raison. Celui qui se distingue dans un grade subalterne, me paroît d'autant plus estimable qu'il a moins de facilité de se faire remarquer. Comme personne n'attend rien de sa bienveillance, personne ne s'empresse à relever le prix de ses actions. S'il acquiert de la reputation, il la doit à ses propres efforts : n'est-il pas glorieux d'être l'artisan de sa fortune, & de marcher par son seul merite au rang où la faveur a placé les autres?

Que vous êtes bonne & obligeante, reprit la jolie veuve! Vous m'encouragez : je me sens plus heureuse en ce moment que je ne le fus jamais. Ce pauvre jeune homme n'a pas trouvé un seul protecteur dans toutes mes connoissances. Il n'est pas riche, disoit l'un ; il n'est pas avancé, disoit l'autre ; mais il m'intéresse, ajoutoit-elle ; mais je l'aime! Malgré l'opiniâtreté de mes amis, j'étois fort déterminée à suivre mon goût.... Je m'en fais d'abord douter, interrompit Amélie. C'est que vous avez bien de l'esprit, continua-t-elle : cependant j'avois grand peine à croire qu'une personne aussi sensée fût de [illegible] s'approchant tout près d'Amélie, & baissant la voix, prenant un air grave : [illegible] révéler un secret, madame, lui dit-elle, depuis six mois j'ai cru devoir.... La [illegible] présenta à leurs yeux

un cavalier vêtu de rouge. Il couroit les bras ouverts à la maîtreſſe de la maiſon, quand la vue d'Amélie l'arrêta : une exclamation vive marqua ſa ſurpriſe & ſa joie; les deux dames s'écrierent en même temps, l'une: eh, c'eſt lui ! l'autre : eh c'eſt Atkinſon !

Miſtriſs Eliſen, charmée, attendrie, tendoit la main à ſon amant, embraſſoit Amélie, pleuroit, rioit, ne ſavoit ce qu'elle faiſoit. Quoi, il vous connoît, madame ? quoi, vous le connoiſſez, madame, diſoit-elle ? Oui, beaucoup, répondit Amélie. Nous nous connoiſſons depuis long-temps. Dès notre plus tendre enfance nous nous aimions. Je lui ai donné mille fois le nom de frere, & lui accorderai toute ma vie celui d'ami. Que je ſuis aiſe; s'écria miſtriſs Eliſen ! Vous l'aimez, vous l'eſtimez, il eſt votre ami, Félicitez-moi, madame, votre ami eſt..... oui, en vérité, il eſt mon mari. C'eſt donc de tout mon cœur que je vous en fais un ſincere compliment, dit Amélie, en l'embraſſant; vous ne pouviez mieux choiſir. Vous formez un couple charmant, & j'aſſure miſtriſs Eliſen qu'elle poſſede le plus honnête homme d'Angleterre.

Atkinſon, embarraſſé à laquelle des deux il rendroit ſes premiers hommages, les contemploit en ſilence. L'amour & l'amitié excitoient en lui les plus douces émotions. Son attachement pour Amélie n'étoit point re-
-oidi par le temps, ni par l'éloignement.
ouvant parler, il prit leurs mains, les
it, les croiſa dans les ſiennes, & les preſ-

ſant enſemble de ſes levres, il les mouilla de ces larmes délicieuſes dont le cœur même eſt la ſource, qui ſont l'expreſſion ſincere & touchante du ſentiment. M. Fenton, entrant alors, pouſſa un cri de joie à la vue d'Atkinſon. Le ſerrant dans ſes bras avec tranſport, il répéta : c'eſt lui, c'eſt mon brave, mon honnête ami! Inſtruit de ſon mariage, il redoubla ſes careſſes, & dit à miſtriſs Eliſen, qu'elle pouvoit s'aſſurer d'être la femme d'un homme eſtimable. Appellez-moi donc miſtriſs Atkinſon, s'écria-t-elle; je ne veux plus cacher mon bonheur. Son mari, charmé de la voir déterminée à avouer ſon mariage, lui en marqua ſa reconnoiſſance; & après un entretien de quelques inſtants, Amélie & ſon époux ſe retirerent pour laiſſer Atkinſon & ſa femme en liberté.

Le lendemain M. Fenton reçut à ſon réveil un billet daté de Newgate. On l'avertiſſoit de ne point s'écarter de la verge de la cour. Deux heures après ſon élargiſſement, un bailli, chargé de s'oppoſer à ſa ſortie, s'étoit préſenté à la priſon. Fâché de ne pas l'y trouver, il avoit juré de l'y ramener dans peu, s'il n'acquittoit promptement une ſomme aſſez conſidérable. On finiſſoit en aſſurant M. Fenton que le temps lui apporteroit une grande conſolation; on lui découvriroit un ſecret important; il connoîtroit la perſonne dont le cœur commençoit à s'intéreſſer pour lui; elle lui ſeroit utile; &, s'il étoit capable de pardonner, il deviendroit heureux.

M. Fenton ſe doutoit bien que ſa cruelle belle-ſœur le pourſuivroit à Londres. Il lui paroiſſoit tout ſimple qu'un bailli chargé de ſes ordres s'efforçât de le ſurprendre & de l'arrêter; mais ce ſecret, l'eſpoir dont on cherchoit à le flatter, firent peu d'impreſſion ſur ſon eſprit. Il craignit d'abord que miſs Matheus n'eût part à ce billet; n'y voyant point d'apparence, il perdit cette idée. En examinant l'écriture, il lui ſembla en avoir déja vu. Il la montra à Amélie. Elle penſa auſſi que ce caractere ne lui étoit point abſolument étranger, mais elle ne ſe rappella ni le temps ni l'occaſion où elle croyoit en avoir vu un pareil.

A midi, ſir James Eleſmore, averti par la lettre de M. Fenton, du lieu de ſa demeure, prévint ſa viſite, ſe fit annoncer, & entra avec cet air d'empreſſement que donne l'amitié après une longue abſence. Ces trois perſonnes goûterent un extrême plaiſir à ſe revoir. Amélie s'informa de lady Eleſmore, & elle apprit qu'elle arriveroit bientôt de la campagne. Elle jugea, par les diſcours de ſir James, que Fanny avoit beaucoup perdu dans le cœur de ſon époux. Elle en fut fâchée, la plaignit en ſecret; & malgré la grande fortune dont jouiſſoit cette dame, la tendre femme de M. Fenton, ſûre d'être aimée, préféra ſon partage à celui de ſon amie.

Dans le cours de la converſation, M. Fenton demanda à ſir James s'il ſe ſouvenoit d'Atkinſon, leur ancienne connoiſſance. Il

lui conta ſon mariage, & parla de ſa femme avec éloge. Sir James voulut la voir. M. Fenton le conduiſit à ſon appartement. Le colonel trouva Atkinſon plus aimable encore qu'il ne lui avoit paru à Gibraltar, & ſa femme ſi jolie, ſi gaie, qu'il ne put ſe réſoudre à la quitter. Il demanda familiérement à dîner à M. Fenton. Amélie prit ſoin de rendre le repas digne d'un convive délicat, & miſtriſs Atkinſon en fit l'agrément par ſa vivacité. Elle plut tant à ſir James, qu'en ſortant de table, s'éloignant un peu avec M. Fenton, il lui dit : parbleu, ſi l'honnête Atkinſon n'étoit point notre ami, & ne méritoit pas des égards par ſa façon de penſer, l'humeur folle de ſa femme m'attacheroit à elle ; & ma foi, prendre mon cœur à préſent, ce ſeroit m'obliger, me rendre un ſignalé ſervice : car je l'ai donné à la plus inſolente créature. Elle me tourmente depuis un peu de temps ; mais le diable m'emporte ſi je ne me venge un jour cruellement. La maligne bête s'amuſe à me déſoler. Et lady Eleſmore, dit M. Fenton, vous ne l'aimez donc plus? Ah ſi, ne me parlez point de cette froide bégueule, reprit ſir James : je ne ſais à quoi je ſongeois quand je m'aviſai de l'épouſer ; elle m'ennuie autant que ſon brutal frere. J'ai penſé vingt fois me couper la gorge avec lui. En honneur je ſerai contraint de tuer l'inſupportable ſot, pour avoir la paix. Il a des idées d'une bizarrerie !..... Le croiriez-vous? le mauſſade perſonnage trouve mauvais que ſa ſœur ſoit ſtérile ; il s'en prend

à moi. Ma foi, qu'elle s'arrange, je ne puis qu'y faire. L'honneur de donner des neveux au colonel Maderty ne me tente point du tout. Comme il parloit assez haut, Amélie entendant nommer sir Maderty, demanda de ses nouvelles; la conversation devint générale, ensuite on joua. Sur les huit heures du soir, comme M. Fenton reconduisoit son ami, un homme, qui sembloit craindre d'être remarqué, lui donna une lettre, & disparut aussi-tôt. M. Fenton se doutant de qui elle venoit, rougit, cacha la lettre avec un air embarrassé, même chagrin. Sir James se mit à rire, & parlant fort bas : vous me confierez l'intrigue, lui dit-il, ou je vous ferai une terrible querelle; l'aimable Amélie saura tout. Je ne vous cacherai rien, reprit M. Fenton; mais soyez sûr que ce message est loin de m'être agréable, s'il vient d'une femme. James le badina sur la fidélité conjugale qu'il affectoit, en avouant pourtant que, s'il eût été le mari d'Amélie, il auroit cru ne pouvoir changer sans y perdre.

En rentrant il trouva Amélie engagée au jeu. Il saisit cet instant pour lire la lettre qu'il venoit de recevoir. Elle étoit de miss Matheus, comme il le soupçonnoit. Ayant dessein, lui disoit-elle, de se réconcilier avec sa famille, elle devoit garder des mesures, & par plusieurs raisons n'admettre aucune visite dans la maison où elle logeoit. Mais ne pouvant vivre sans le voir, afin d'accorder ses desirs avec la retraite que les circonstances lui imposoient, elle venoit de se pro-

curer un petit appartement où elle ſe rendroit les jours dont ils conviendroient enſemble. Elle lui en envoyoit l'adreſſe, demandoit l'heure où il pourroit l'aller trouver le lendemain, le priant de lui répondre au lieu déſigné.

M. Fenton, déterminé à ne la point voir, ſentit amérement le malheur de ſa ſituation préſente. En rompant décidément avec cette fille, il auroit voulu joindre, aux douze guinées qu'il lui devoit, un préſent capable de la dédommager de toutes ſes avances ; mais il étoit ſans argent & n'oſoit en demander à Amélie. Elle croyoit ſa montre perdue à Newgate ; elle ignoroit qu'avant d'arriver à Londres, il avoit été volé : comment le lui dire ſans avouer ſes obligations à miſs Matheus, & comment prier Amélie d'acquitter une pareille dette? Sir Rowland, auquel, par une lettre écrite de Newgate, il demandoit mille livres ſterling à emprunter, pouvoit ſeul arranger cette affaire au gré de ſes vœux. En attendant ſa réponſe, il falloit ménager miſs Matheus; elle étoit ſi vive, ſi audacieuſe! Il lui écrivit donc avec politeſſe, mais ſans ſe ſervir d'aucune expreſſion qui marquât le moindre ſouvenir de leur intimité. Il lui apprenoit que ſa belle-ſœur ayant porté ſes pourſuites à Londres, la prudence lui défendoit de s'écarter du lieu de ſa demeure. Un pas hors de l'enceinte privilégiée le mettoit au haſard d'être arrêté. Il parloit de reconnoiſſance, d'amitié, dégards, & pas un ſeul terme qui pût flatter ſa

paſſion. Cette froide réponſe ne ralentit pas l'ardeur de miſs Matheus. Tout ce que M. Fenton lui avoit dit à Newgate, l'aſſuroit trop de ſa tendreſſe pour Amélie. Elle n'eſpéroit plus la premiere place dans un cœur ſi prévenu; mais après s'être conſultée, le partage inégal dont elle pouvoit jouir, lui paroiſſoit encore un bien deſirable. Elle offrit de lever avant peu l'obſtacle qui retenoit M. Fenton chez lui. Un ami, médiateur entr'elle & ſon frere, lui avanceroit tout l'argent qu'elle ſouhaiteroit. Si M. Fenton refuſoit de lui devoir ſa liberté, elle prendroit un petit appartement tout près du parc, où il ſe rendroit ſans courir aucun riſque. Elle vouloit abſolument le voir, lui parler; grondoit, flattoit, menaçoit; mêloit à la paſſion la plus vive, aux plus tendres invitations, des ſentiments jaloux, des expreſſions de dépit. Sa lettre prouvoit combien elle étoit éloignée de renoncer aux droits qu'elle croyoit avoir acquis ſur M. Fenton.

Une fantaiſie ſi obſtinée le déſoloit. Amélie pouvoit s'appercevoir des meſſages fréquents de miſs Matheus, le ſurprendre écrivant, s'inquiéter de lui voir traiter une affaire ſans la lui communiquer. Le moindre air de myſtere dans ſa conduite alarmeroit ſon eſprit. Elle méritoit tant d'égards! Son ame ſenſible & délicate attachoit un ſi grand prix au bonheur d'être aimée; la certitude de plaire répandoit un calme ſi doux ſur tous ſes moments, éloignoit ſi parfaitement de ſa penſée tous les objets étrangers à ſa tendreſſe,

au plaiſir véritable de la croire partagée! Si la défiance lui raviſſoit ce bien précieux, cette ſécurité, ſource de ſon repos, de ſa joie; quelle perte pour elle! Bleſſer l'amour dans un cœur que ce ſentiment rend heureux, c'eſt une inhumanité ſi cruelle, qu'aucun terme ne peut en donner une juſte idée.

M. Fenton ne ſachant que dire à miſs Matheus, laiſſa paſſer trois jours ſans lui répondre. Le quatrieme on lui donna une lettre d'elle. Le matin ſe paſſa tout entier ſans qu'il pût la lire. En ſortant de table, il alla dans le parc. A l'entrée de la premiere allée, il s'appuya contre un arbre, ouvrit la lettre, & commençoit à la parcourir, quand ſir James, traverſant cette allée pour ſe rendre chez ſon ami, l'apperçut. Il s'avança doucement, lui mit une main ſur l'épaule, & riant de tout ſon cœur: ma foi, mon cher Fenton, lui dit-il, je ſaurai votre ſecret, ou je ſemerai le trouble & la diviſion dans le joli ménage; Amélie m'aura obligation de la découverte. M. Fenton, charmé de rencontrer ſon ami au moment qu'il ſe voyoit en liberté, l'embraſſa tendrement, lui demanda ſes conſeils & ſon ſecours dans une affaire qui ne l'intéreſſoit point du tout, mais l'embarraſſoit beaucoup. Alors, ſans nommer miſs Matheus, ni rien dire qui la rendît reconnoiſſable, il fit un récit fidele de ſon aventure, expoſa ſes craintes, & donna la lettre de miſs à ſir James, qui la prit, & lut à haute voix ces paroles:

Lettre de miſs Matheus, à M. Fenton.

" Aſſurément, monſieur, vous me croyez
„ une patience à l'épreuve des plus ridicu-
„ les procédés, puiſque vous oſez me trai-
„ ter ſi légérement, vous diſpenſer avec
„ moi des égards, même de la politeſſe.
„ Vous dévriez attacher plus d'importance
„ à mes ſentiments, & me connoître aſſez
„ pour redouter l'effet d'un inſolent mépris
„ ſur une ame incapable de le ſupporter.
„ Votre conduite me révolte. Je ne ſouffri-
„ rai pas les dédains d'un homme. Non, ja-
„ mais je ne les ſouffrirai. M. Fenton, pre-
„ nez-y garde, craignez de m'irriter. Je fe-
„ rai paſſer dans le cœur d'Amélie les traits
„ douloureux dont vous vous plaiſez à per-
„ cer le mien : je l'inſtruirai moi-même de
„ vos occupations de Newgate; elle ſaura
„ comment ſon tendre, ſon fidele époux
„ paſſoit les moments de ſon abſence; je la
„ mettrai en état d'apprécier les fadeurs dont
„ vous l'étourdiſſez ſans ceſſe; elle appren-
„ dra combien vous méritez ſa confiance.
„ Vos petits propos romaneſques ne lui en
„ impoſeront plus. Par un détail exact de
„ vos jours, de vos nuits, de tous vos inſ-
„ tants, elle verra ſi le ſouvenir de ſes char-
„ mes.... Ne me forcez point à détruire ſa
„ tranquillité, à troubler la vôtre. Ména-
„ gez un cœur ſenſible & fier.... Ingrat,
„ vous le poſſédez encore. Foible pour vous
„ ſeul, il ne peut vous haïr, il eſt prêt à

„ vous pardonner. Je me rappelle avec tranſ-
„ ports ces délicieux moments où vous me
„ promettiez.... Oh, cette heureuſe priſon,
„ pourquoi l'ai-je quittée? Maudit ſoit à
„ jamais l'officieux fat qui s'eſt hâté de m'en
„ tirer! Il oſe me vanter ſes ſoins, deman-
„ der la récompenſe de ſes ſervices. Il m'ai-
„ me, me le dit, veut me le prouver, me
„ ſuit, m'importune; & vous me fuyez,
„ vous, mon cher Fenton, dont la préſence
„ me combleroit de joie! Ah! comment
„ pouvez-vous me montrer cette cruelle in-
„ différence? Rendez-vous à mes deſirs;
„ venez, mon ami, venez. Donnez-moi un
„ jour, une heure, un moment.... Eſt-ce
„ à moi de prier, d'intercéder?.... Je rou-
„ gis.... M. Fenton, ſongez-y, vous me
„ répondrez de la baſſeſſe de mon cœur, de
„ l'aviliſſement où votre obſtination me con-
„ duit. J'effacerai la honte de tant de dé-
„ marches humiliantes, par une vengeance
„ qui répandra l'amertume ſur tous les inſ-
„ tants de votre vie. Si vous ne venez pas
„ ce ſoir à ſept heures où je vous attends,
„ Amélie recevra demain ma viſite. Mon
„ ame n'eſt pas faite pour la tiédeur; l'a-
„ mour ou la haine doivent l'agiter. Voyez
„ auquel de ces deux ſentiments vous vou-
„ lez la livrer. Je vous laiſſe le ſoin de dé-
„ terminer celui qu'il vous eſt le plus avan-
„ tageux de m'inſpirer. Vous m'entendez,
„ monſieur; votre viſite ce ſoir, ou la mienne
„ demain. Réfléchiſſez, & choiſiſſez. „

Eh bien, dit M. Fenton, ne me plaignez

vous pas? Vous voyez quelle femme j'ai eu le malheur de rencontrer. Mon inquiétude eſt extrême : je connois ſa hardieſſe, & crains ſes emportements. Le *malheur de rencontrer*, répéta ſir James? Eh! où eſt votre malheur, je vous prie, monſieur? l'amour d'une jeune perſonne vive & jolie vous rend-il à plaindre? D'autres acheteroient fort cher une pareille diſgrace. Je m'attends à un conſeil ſérieux, reprit M. Fenton, & non pas à des plaiſanteries. Que feriez-vous à ma place? Dans ma poſition, une intrigue ne me convient point du tout. J'aime Amélie, je l'aime uniquement. Séduit par des avances, par le beſoin de me diſtraire, j'ai cédé à l'impulſion de mes ſens, le moment, l'occaſion m'ont entraîné; mais mon cœur ne m'a jamais parlé en faveur de cette fille : libre de tout engagement, je ne la choiſirois pas, même pour un ſimple amuſement. Vous êtes difficile, dit bruſquement ſir James : miſs Matheus eſt charmante; ſa figure, ſon eſprit..... Je ne croyois pas l'avoir nommée, interrompit M. Fenton d'un air ſurpris. Malgré le mépris qu'elle m'inſpire, je me reproche cette indiſcrétion. Sir James, les yeux fixés ſur la lettre qu'il tenoit encore, faiſoit peu d'attention aux diſcours de M. Fenton. *L'officieux fat*, répétoit-il, *il m'importune.* Inſolente créature! Maudire l'honnête ami qui la ſecourt, la protege, lui rend la liberté! Déteſtable ingratitude! Voilà bien les femmes, leur diabolique contradiction. Parbleu, celui qui la dédaigne, l'abandonne, méri-

roit mieux le nom de *fat*, au moins dans ſes propres idées, que ſon libérateur. A quoi vous amuſez-vous, dit M. Fenton? que vous importe ce qu'elle penſe de cet homme? Comment, ce qu'il m'importe, s'écria James? Ventrebleu, monſieur, le fat dont elle parle, c'eſt moi-même. Vous, dit M. Fenton tout étonné! Oui, moi, reprit-il; je vous ſuis obligé, comme vous voyez. Que diable aviez-vous beſoin d'enflammer cette fille, puiſque vous ne vouliez pas la garder? Nous voilà tous dans une jolie ſituation! J'ai perdu mon temps, mes ſoins, mon argent. Vous allez détruire le repos de votre femme, rendre cette folle Matheus malheureuſe, me chagriner, moi qui ſuis votre meilleur ami; & tout cela, parce que vous aviez *beſoin de vous diſtraire.* Vous avez cédé à vos ſens, dites-vous: belle raiſon! Un homme ſage, un philoſophe, le poſſeſſeur de la plus belle femme du monde, qui venoit de la quitter! Parbleu, c'eſt être preſſé *de ſe diſtraire!* Quand ce premier mouvement ſera paſſé, j'eſpere vous trouver moins injuſte, dit M. Fenton. Une femme de cette eſpece mérite peu la chaleur que vous montrez, & ne doit pas élever la méſintelligence entre deux amis. Je ſens un regret extrême de cette aventure; la part que vous y avez, augmente mon chagrin: croyez, mon cher James... Eh, je crois, monſieur, je crois, dit-il; je n'ai pas le moindre doute; les éclairciſſements ſont très inutiles: on vous adore, on me déteſte; voilà le fait. Cette idée me

rend furieux. Vous êtes calme, vous. A votre place, je le ſerois peut-être auſſi; mais je me donne au diable ſi je n'aimerois mieux vous voir l'amant favoriſé de ma femme, que l'objet du caprice de l'impertinente Matheus. Mais comment la connoiſſez-vous, demanda M. Fenton? Comment reprit ſir James? comme on connoît toutes ſes ſemblables. Cet animal de Summers, que l'enfer confonde, épouſoit miſtriſs Carrey, ma parente. Il me confia l'embarras où le mettoit miſs Matheus. Il me la fit voir, elle me plut; pour lui rendre ſervice, je convins de la prendre. Il me mena chez elle, & je m'engageai à la conſoler du chagrin qu'il s'apprêtoit à lui donner. Il feignit une abſence, je m'établis auprès de miſs Matheus. Sous le nom d'ami de Summers, j'étois reçu, accueilli, maltraité, rejeté, retenu, chaſſé, rappellé; elle prétendoit à la dignité, à la conſtance, à la fidélité; m'étourdiſſoit de grands mots, exigeoit du reſpect, s'adouciſſoit quelquefois. Romaneſque, fantaſque, railleuſe & méchante, elle m'amuſoit. Inſenſiblement je m'attachai, je voulus être aimé; mes affaires s'avançoient, quand il plut à ma femme qui étoit à Bath, de jouer la mourante. Ma tante, autre ſotte, que la moindre bagatelle effraie, m'écrivit d'une façon ſi preſſante, ſi lamentable, qu'il fallut partir. Je trouvai lady Eleſmore enrhumée, mais ſi perſuadée qu'elle avoit une fluxion de poitrine, qu'en dépit des médecins, elle ſe fit traiter en conſéquence, & penſa mourir.

Enfin, après trois semaines d'ennui, d'impatience, j'arrive à Londres. J'apprends l'aventure de Summers; l'action courageuse de miss Matheus redouble mon amour. Je me presse de la servir. En trois heures j'arrange son affaire, lui écris, lui envoie deux cents guinées, mes gens, mon carrosse; elle ne me répond point, refuse le carrosse, accepte l'argent; &, pour premiere marque de sa reconnoissance, l'insolente me cache sa demeure. Je la découvre dès le soir même, par l'activité d'un valet intelligent. Je vole chez elle, me plains de sa rigueur, me soumets à ses volontés, lui offre, lui donne tout ce qui peut lui plaire, la rendre heureuse, & je suis *un officieux fat*; on me maudit; j'importune: elle vous demande un moment, un seul moment!.. Que je sois déshonoré, confondu, anéanti, si je ne me venge de l'impudente! Eh, que prétendez-vous faire, dit M. Fenton? Je l'ignore, reprit sir James, mais je veux la punir. Auprès d'une bégueule accoutumée à d'apparents respects, on sait qu'il faut perdre du temps, attendre celui de sa commodité, pour être heureux; mais une petite provinciale, dont personne ne veut, que Summers a quittée, que vous laissez... Je la soumettrai, ou le diable l'emportera. Mais si elle n'a point de goût, d'inclination pour vous, dit M. Fenton; si son cœur se refuse.... Je me soucie bien de son inclination, interrompit sir James: elle est piquante, hardie; sa figure est jolie, sa tête singuliere; elle me plaît: c'est sa personne qui me

tente; c'eſt le plaiſir de triompher de l'impertinente, de la réduire. Que diable fait le cœur à tout cela? Vous ne l'aimez pas, vous: en ſeroit-elle moins heureuſe à préſent, ſi vous cédiez à ſes deſirs, ſi vous contentiez ſa paſſion? Je ne place point le bonheur dans l'imagination, je le trouvai toujours dans la réalité. Je ſuis outré contre la petite furie, mais j'en ſuis fou. Je la veux.... Damnation ſur l'ingrate! Un homme de mon âge, riche, libéral, ſe voir dédaigné, trompé, maltraité par une pareille!.. Morbleu, je ne puis ſupporter cette idée! Ne dût-elle être à moi que vingt-quatre heures, je veux pouvoir dire que je l'ai eue à mon tour: rien ne me coûtera pour réuſſir.

Vous vous préparez un ſingulier plaiſir, dit M. Fenton; je vous croyois plus ſenſé, plus délicat. Vous êtes donc du nombre de ces extravagants, qui louent une maîtreſſe comme on fait un coureur, valet cher & ſouvent inutile; expoſent aux yeux du public une femme parée de leurs dons, la mettent au rang des ſuperfluités faſtueuſes dont ſe remplit la maiſon d'un grand? Quelles douceurs, quels plaiſirs leur procure cette femme, indifférente pour eux, qui les hait peut-être? La foible & inſipide ſatisfaction d'être regardé comme le maître de ſa perſonne, & de priver de ſes faveurs un eſſaim d'autres foux, qui les deſirent par la difficulté de trouver le moment de les obtenir; cela vaut-il la peine de ſe ruiner, de.... Pourquoi non, dit ſir James? Tout eſt varié

dans le monde, & la fantaisie décide. Je ne veux point différer, je veux jouir. Actuellement je mets tout mon bonheur à subjuguer une audacieuse, à la soumettre ; je la rendrai sensible, ou la désolerai : mon parti est pris. Mais vous me demandiez conseil ; vous n'êtes donc pas déterminé à ne plus la voir ? Pardonnez-moi, dit M. Fenton ; parfaitement déterminé à l'éviter, à la fuir : mais, comme je vous l'ai fait entendre, je voudrois en agir honnêtement avec elle. Si vous consentez à me la sacrifier, s'écria sir James, je me charge de tout, du congé absolu, de la dette, même du présent que vous desirez lui faire : reposez-vous sur moi, j'acquitterai noblement vos obligations, & vous me rendrez à loisir cette bagatelle. J'exige votre parole d'honneur que vous renonciez à elle : allons, mon ami, jurez-le, vous ne la verrez point ? C'est de tout mon cœur, de toute mon ame, que j'en fais le serment, reprit M. Fenton, en lui tendant la main. Sir James la reçut, la serra : au moins, dit-il encore, ni complaisance, ni bonté de cœur ne vous séduiront ? vous résisterez aux prieres, aux menaces ? M. Fenton l'en assura : alors ils s'embrassèrent, se promirent de s'aimer toujours, se séparerent contents l'un de l'autre, & dans le dessein de se revoir bientôt.

M. Fenton se retiroit chez lui, quand Amélie & mistris Atkinson entrerent dans le parc ; elles vouloient prendre l'air, & jouir de la fraîcheur du soir. Il retourna

ſur ſes pas pour les accompagner. Il y avoit peu de monde du côté où les dames choiſirent de ſe promener. Au détour d'une allée, ils rencontrerent le capitaine Tanger, s'entretenant avec un homme dont la figure étoit remarquable : l'ordre de la jarretiere qu'il portoit, leur découvrit ſon rang. Tanger, parlant vivement, paſſa ſans les regarder. Cela eſt ſingulier, dit M. Fenton, Tanger familier avec un lord ! Au régiment où il ſervoit, on ne lui accordoit ni naiſſance ni mérite. Nous le mettions rarement de nos parties; perſonne n'en faiſoit cas. On ne lui rendoit pas juſtice, ſans doute : je ſuis bien aiſe de le voir mieux réuſſir à Londres. Il a de l'eſprit, & ſa converſation m'a toujours amuſé. Tanger, repaſſant un inſtant après, apperçut M. Fenton, le ſalua; & le lord, qu'il accompagnoit encore, s'arrêta, conſidéra les dames avec une obligeante attention, leur fit une profonde révérence, & continua de marcher. Amélie & miſtriſs Atkinſon ſe retiroient, quand Tanger accourut embraſſer M. Fenton. Je croyois, lui dit-il, ne me débarraſſer jamais de milord Manſel, je mourois d'envie de vous aborder. Où vous êtes-vous donc caché, pourſuivit-il, ſans lui donner le temps de répondre, depuis votre arrivée à Londres? Je n'ai pu vous retrouver, malgré le ſoin que j'ai pris de vous chercher dans tous les lieux publics. M. Fenton ſe mit à rire, & lui dit qu'en effet il avoit vécu fort retiré depuis leur derniere rencontre. Le capitaine lui demanda ſi une

de ces dames étoit Amélie : M. Fenton le préſenta à ſa femme. Comme elle vouloit ſortir, Tanger lui donna la main. En la conduiſant, il la pria de lui permettre d'eſpérer qu'elle voudroit bien recevoir la viſite de miſtriſs Tanger, dont il lui vanta les charmes & le caractere. Amélie répondit avec politeſſe, & dès le lendemain tous deux ſe firent annoncer à ſa toilette.

Miſtriſs Tanger avoit des traits peu réguliers, mais beaucoup de fraîcheur & d'éclat. Au premier aſpect elle ſembloit belle ; l'examen lui étoit moins favorable : cependant on l'auroit trouvé très-jolie, ſi elle n'eût pas cherché à le paroître. Le deſſein de plaire embellit ordinairement ; quand il naît de la bonté du cœur, de ce naturel aimable, qui porte une femme à répandre l'agrément autour d'elle, il prête un charme attrayant à ſes moindres actions : mais ſi ce deſir s'éleve de la vanité, de l'amour-propre ; s'il tend à tout ſoumettre, à tout enchaîner ; s'il devient un art ; loin de réuſſir, il ſe change en affectation, conduit au ridicule, & rend la beauté même défectueuſe : c'eſt l'effet qu'il avoit produit ſur miſtriſs Tanger. Vaine, coquette & grimaciere, en voulant ajouter à la nature, elle étoit parvenue à ſe donner un air d'enfance, de vivacité, d'étourderie, qu'une taille haute & trop d'embonpoint rendoient abſolument étranger à ſa perſonne.

Cette femme ne pouvoit être du goût d'Amélie. Elle venoit la prier, la preſſer de

dîner le lendemain chez Tanger. M. Fenton accepta l'invitation, ôta à ſa compagne tout prétexte de refus. Le capitaine & ſa femme reſterent à dîner; & pendant le cours de la journée, Tanger ſembla prendre un intérêt très-vif à la fortune de ſon ancien camarade : il s'étonna qu'on eût réformé un ſi vaillant officier; blâma M. Fenton de n'avoir fait aucune démarche à la cour ; parla en homme qui poſſédoit la faveur d'un ſeigneur puiſſant; lui offrit d'employer le crédit de milord Manſel pour remettre ſa compagnie ſur pied, ou lui procurer du ſervice dans un autre régiment. M. Fenton fut ſenſible à ces marques d'amitié de la part d'un homme qu'il connoiſſoit à peine. Naturellement facile & bon, il jugeoit aſſez ſur l'apparence. La ſimplicité de ſon caractere & la généroſité de ſon cœur le portoient à regarder comme ami, tout homme qui ſe paroit à ſes yeux du deſir de l'obliger.

Comme Tanger logeoit depuis huit jours dans la verge de la cour, M. Fenton pouvoit ſans riſque aller chez lui. Il s'y rendit le lendemain avec Amélie, trouva le capitaine plus prévenant encore que la veille; le repas fut délicat, bien ſervi, & très-gai. Les dames s'étant retirées pour prendre leur thé, M. Fenton s'ouvrit en partie avec Tanger ſur ſa ſituation préſente : il lui avoua qu'il ſe trouveroit heureux de rentrer au ſervice. Le capitaine lui promit d'intéreſſer milord Manſel en ſa faveur, lui fit mille proteſtations de zele & d'amitié; enſuite ils

rejoignirent les dames, & la maîtreſſe de la maiſon demanda une table de jeu. La partie commençoit à peine, quand on annonça milord Manſel. Ce ſeigneur ſalua reſpectueuſement Amélie, civilement M. Fenton. Après un peu de cérémonies, il accepta la place du capitaine, prit ſon jeu; & ſe récriant ſur la beauté du jour, il propoſa une promenade à Kinſington. Miſtriſs Tanger répondit qu'elle la feroit avec plaiſir, ſi Amélie vouloit bien l'y accompagner : un ſigne de M. Fenton détermina ſa femme à ſe montrer complaiſante. Les ordres de milord donnés, une caleche attelée de ſix chevaux ſe trouva prête comme la partie finiſſoit : tous y monterent. Arrivés à la maiſon royale, une ſuperbe collation fut ſervie dans un des boſquets; on ſe promena juſqu'à minuit. Milord parut ſi bon, ſi ſimple, ſi uni, ſi peu fier de ſa naiſſance, des avantages de ſa fortune, ſi accoutumé à les priſer ſeulement comme des moyens d'être utile, de faire des heureux, que M. Fenton & Amélie le regarderent avec reſpect, penſerent qu'il honoroit ſon rang, la nation, l'humanité, & deſirerent ſes vertus à tous ſes égaux.

Il s'en falloit bien qu'ils euſſent pris une juſte idée de leur nouvelle connoiſſance. Milord Manſel poſſédoit l'art de déguiſer ſon caractere : celui qui convenoit le mieux à ſes deſſeins, ſembloit toujours lui être naturel. Abandonné fort jeune à ſa propre conduite, ſes premieres années s'étoient paſſées à vivre avec ces femmes indécentes, dont l'état

tat eſt d'offrir des amuſements vifs, qui répandent le dégoût ſur les plaiſirs véritables. Leur commerce excite, enflamme le deſir, mais refroidit l'ame & reſſerre le cœur; il anéantit les mouvements ſimples de la nature, mouvements entretenus par la ſage économie de leur uſage : ils s'affoibliſſent, ſe détruiſent. On veut les remplacer par la force de l'imagination; alors les idées ſe portent plus loin que le ſentiment ne peut conduire: bientôt on joint à l'impoſſibilité de ſe ſatisfaire, le malheur de n'être plus ſenſible à ces impreſſions aimables qui mêlent à l'émotion des ſens cette voluptueuſe ivreſſe de l'ame, ſource du vrai bonheur, dont la perte eſt ſans retour & ſans dédommagements.

Un peu avant ſa trentieme année, milord ſe trouvant dans cet état de langueur, renonça à l'eſpece de femmes qu'il avoit longtemps préférées; elles lui devinrent inſipides & inutiles. L'amour de l'intrigue ſuccéda à ſes premiers goûts. Il eſpéra ranimer ſes paſſions éteintes par la difficulté de plaire, d'obtenir un cœur qui ſe refuſoit à ſa tendreſſe. Il chercha à vaincre, à ſéduire : triompher d'une vertu ſévere, ou d'un penchant avoué, brouiller des amants, profiter de leurs querelles, troubler des époux unis par le ſentiment, tromper un tuteur, une mere, tendre des pieges à l'innocence; voilà les occupations dont milord Manſel ſe fit des plaiſirs. Un vil eſſaim de miſérables, toujours prêts à ſervir baſſement les grands, s'employoit à découvrir de jeunes & belles per-

sonnes, propres à remplir ſes vues. Tanger, plus zélé ou plus adroit que les autres, mérita ſa faveur par ces moyens infames. Un état aiſé devint le prix de ſon ardeur à l'obliger. Il forma ſa femme à prendre les mêmes ſoins. Ces deux malheureux deſtinoient l'aimable Amélie à devenir la victime de leur intérêt : dès l'inſtant où milord l'avoit vue dans le parc, Tanger s'étoit engagé à lui procurer la facilité de la ſéduire.

Afin de voiler ſes deſſeins, milord Manſel traita les deux dames avec une parfaite égalité. Ses attentions les plus marquées furent pour M. Fenton. Il lui offrit ſon amitié, ſon crédit, ſes ſervices, & parut deſirer ſa confiance. En conduiſant Amélie à la porte de ſon appartement, il demanda ſans affectation la permiſſion de lui rendre quelquefois ſes hommages ; il l'obtint, en profita, devint bientôt aſſidu, familier dans la maiſon : paroiſſant charmé de M. Fenton, & deſirant avec ardeur de l'éloigner, il travailla de tout ſon pouvoir à lui faire avoir une commiſſion très-avantageuſe ; mais, ſans l'en avertir, il la ſollicita pour les colonies.

Le lendemain de ſa promenade à Kenſington, Amélie eut le ſoir un accès de fievre, des vapeurs, un tremblement terrible, & de violents maux de tête. Elle pleura toute la nuit, paroiſſant craindre extrêmement de ſe retrouver dans l'état où elle s'étoit vue à Gibraltar. Cependant une ſombre mélancolie, qu'elle-même ſembloit vouloir ſurmonter, fut l'unique ſuite de cet accident. At-

kinſon, ſa femme, miſtriſs Tanger, milord Manſel & le capitaine s'empreſſerent à la diſſiper : milord propoſa mille moyens de la diſtraire, de l'amuſer, aſſura M. Fenton qu'elle menoit une vie trop retirée, trop ſédentaire. Ce tendre mari ſe le perſuada; il la conjura de ſe livrer un peu plus à ſes amis, aux plaiſirs qu'ils s'efforçoient de lui procurer. Amélie ſoupira, laiſſa tomber ſa tête ſur ſon ſein, rêva, ne put retenir quelques larmes; & d'un ton triſte, mais doux & tendre : ô M. Fenton, lui dit-elle, je n'ai jamais donné le nom de plaiſir à toutes ces parties qu'on arrange pour en chercher; mon cœur ſeul m'en a fait goûter ; & ſi mes ſentiments vous intéreſſent toujours, je ſuis encore heureuſe.

Ces paroles troublerent M. Fenton. *Si!* ma chere, reprit-il; eh, depuis quand doutez-vous de mon attachement, du prix que j'attache à votre tendreſſe?... *Si!* Eh bon dieu! ai - je rien deſiré plus ardemment que le bonheur de vous plaire, d'être aimé de vous? Quoi.... m'y croiriez-vous moins ſenſible à préſent? Cette certitude ſeroit bien affligeante pour moi, s'écria Amélie; mais ſi je l'avois, je ſaurois ſouffrir & me taire : je ne tourmenterois point l'homme que j'aime par d'odieux ſoupçons ou de fatigants reproches. Je ne l'en aimerois pas moins, & gémirois en ſecret, en me diſant ſans ceſſe : j'ai perdu dans ſon cœur la place que je devois y occuper, mais il conſervera toujours la ſienne au fond du mien. J'eſpere, dit M. Fenton,

inquiet, ému, embarraſſé; j'eſpere.... je crois... non... jamais... Perdre dans le cœur de l'homme que vous aimez, vous, ma chere Amélie! Ah! vous y gagnerez chaque jour... Mais pourquoi... comment... d'où vient... quelle idée? que ſignifie ce langage, dites, ma chere Amélie? Que voulez-vous me faire entendre? Rien, puiſque vous m'aimez, répondit-elle. Tanger, entrant alors, interrompit cet entretien. Il venoit demander de la part de milord, un mémoire inſtructif. M. Fenton ſe retira pour l'écrire. Il voulut enſuite faire expliquer Amélie; mais elle évita ſoigneuſement de reprendre cette converſation. Comme elle ne changea point de conduite avec ſon mari, ne lui montra aucune humeur, il ſe perſuada que ce nuage avoit pu s'élever du chagrin de le voir chercher à rentrer au ſervice. Cependant elle ne s'étoit point oppoſée aux démarches de Tanger, & ſembloit même deſirer que milord Manſel réuſsît à lui procurer de l'emploi.

Quinze jours ſe paſſerent ſans que M. Fenton reçût un ſeul meſſage de la part de miſs Matheus. Il ſe crut oublié, & ſe félicita de l'être. Mais James ne venoit plus le voir. Sa négligence l'inquiéta. Il envoya ſavoir s'il n'étoit point malade ou abſent. Il ſe portoit bien, & n'avoit point quitté Londres. M. Fenton lui écrivit, ſe plaignit de ſon long oubli, & le pria à dîner. Sir James ne lui fit point de réponſe. Ce procédé le ſurprit. Il aimoit ſincérement le colonel Eleſmore, & ne croyoit pas lui avoir donné ſujet d'en uſer

ſi mal avec lui. Compatiſſant à ſa foibleſſe pour miſs Matheus, qui ſans doute occaſionnoit ſa mauvaiſe humeur, il réſolut de pardonner à ſa folle paſſion, de le chercher, de le ramener; il attendit impatiemment le dimanche, ſeul jour où il pouvoit en ſûreté parcourir la ville, & ſe rendit chez ſir James. On dit à ſa porte qu'il dormoit. M. Fenton ſe fit écrire, annonçant qu'il reviendroit. Une heure après il ſe préſenta une ſeconde fois. Sir James étoit ſorti. Il demanda s'il reviendroit dîner; on dit qu'il ne rentreroit pas de tout le jour, & partiroit le lendemain pour la campagne. Pluſieurs carroſſes dans la cour prouvant à M. Fenton que le colonel ſe faiſoit celer, & celer pour lui ſeul, il ſe retira très-mortifié, maudiſſant miſs Matheus, ſon propre égarement, & trouvant ſon ami bien injuſte de le punir d'une faute que le haſard ſeul lui avoit fait commettre.

Voulant diſſiper un peu ſon chagrin avant de rentrer chez lui, il prit le chemin de Hyde-Parc, & ſe promena long-temps, rêvant triſtement à la bizarrerie de ſir James, qui abandonnoit un tendre ami pour une maîtreſſe indigne de l'occuper un inſtant. Il marchoit aſſez vîte, quand il ſe ſentit ſaiſir par deux bras qui le ſerrerent étroitement. Il tourna la tête, vit le colonel Maderty, & lui rendit ſes careſſes avec d'autant plus de vivacité & de plaiſir, que jamais ſa rencontre ne pouvoit lui paroître auſſi agréable. Ils ſe détaillerent mutuellement leurs diverſes aventures pendant près de trois ans d'ab-

ſence. Sir George trouva très-mal à lui de s'être laiſſé réformer. Un brave officier, deux fois bleſſé dans un ſiege, ſouffrir qu'on le réforme, diſoit-il! Si l'affaire m'eût regardé, les deux chambres en auroient eu le démenti. Mais ces maudites communes ne ſavent que retrancher; on fait la paix à tort & à travers, ſans s'embarraſſer des officiers que cela n'avance pas. Il parla deux heures de la derniere guerre, des avantages de la valeur, loua beaucoup celle de M. Fenton, & n'oublia pas la ſienne. Quand ce ſujet fut épuiſé, M. Fenton fit enfin tomber la converſation ſur James, & ne diſſimula point qu'il étoit un peu mécontent de ſa conduite à ſon égard. Et moi donc, dit ſir George, croyez-vous que j'en ſois ſatisfait? C'eſt bien le plus déteſtable mari!... Je penſois unir ma ſœur à un homme; je lui ai donné un fat, un courtiſan, occupé de lui-même & de cent platitudes inutiles; une tête folle, qui ne s'attache à rien de ſolide. En trois ans pas un héritier! pas un neveu! Pauvre Fanny! Mort & enfer! je l'aurois déja rendu veuve, ſi elle ne m'avoit aſſuré qu'il lui étoit égal de l'être ou de ne l'être pas. Elle arrive demain à Londres; je ſuis venu l'attendre, & depuis trois jours que j'habite la ville, je n'ai pu rencontrer mon digne beau-frere... Mais enfin nous pourrons... Je veux voir ma ſœur mere de famille, ou j'enverrai ſir James à tous les diables.

Je ne puis vous exprimer combien il m'eſt douloureux d'avoir à me plaindre de lui,

dit M. Fenton : ſon procédé bleſſe l'amitié; j'en ſuis extrêmement touché. Eh bien, reprit ſir George, il eſt des moyens uſités en pareil cas : vous les connoiſſez; ſervez-vous en. Malgré ſon air de poupée, ſir James eſt un brave militaire, capable de faire raiſon à un honnête homme. Jamais parent ni allié du colonel Maderty n'évita les occaſions; ainſi je ſuis ſûr..... Eh, bon dieu! à quoi ſongez-vous, dit M. Fenton? Vous n'avez qu'une idée dans la tête; vous y rapportez tout; eſt-ce de cela dont il s'agit? Sir James eſt mon ami, il m'eſt cher, bien cher en vérité. Je n'ai nulle envie de le quereller; & ſi je me plains de ſon cœur.... De ſon cœur, dit ſir George! Prenez garde à ce que vous avancez, monſieur, vous parlez du mari de ma ſœur. Sang & furies! s'il manquoit de cœur, je l'étoufferois. Voulez-vous m'entendre, s'écria M. Fenton? Je vous dis, vous répete, vous jure, que l'affaire n'eſt point de cette eſpece. Loin de vouloir attaquer la vie de ſir James, je la défendrois au péril de la mienne. Modérez-vous, écoutez-moi. Si mon deſſein étoit de me battre, je ne vous conſulterois pas apparemment; aurois-je beſoin de votre médiation? Je vous la demande, comme vous voyez. Servez-moi, je vous en prie. James m'évite : voilà ce qui me fâche contre lui. Malheureuſement de fâcheuſes circonſtances m'empêchent de paroître dans les lieux où je pourrois le rencontrer, & le contraindre à me donner des éclairciſſements ſur ſa con-

duite. Je ne veux que le voir, lui parler: deux moments d'entretien particulier termineront pour toujours nos légers différents. Fort bien, monſieur, fort bien, dit gravement ſir George, je vous entends. Vous voulez que je vous ménage une rencontre, cela eſt prudent. Une explication ſur le pré: n'eſt-ce pas là ce que vous exigez? Vous ſerez ſatisfait, mon ami, je vous le promets. M. Fenton alloit repliquer, & montrer que ſa patience commençoit à l'abandonner, quand pluſieurs officiers du régiment des gardes, qui dînoient avec le colonel, vinrent les aborder. George & ſes amis s'efforcerent d'engager M. Fenton à ſe mettre de leur partie. Il s'en défendit poliment, & les quitta, après avoir prié ſir George d'oublier ce qu'il lui avoit dit, & de n'en point parler à ſir James. Il ſe repentoit de s'être ouvert à cet extravagant. Mais le colonel n'avoit garde de renoncer à une commiſſion de cette importance. Il lui ſerra la main, & l'aſſura, d'un air myſtérieux, qu'il rempliroit ſes deſirs.

En rentrant chez lui, M. Fenton y trouva Tanger & ſa femme. Ils y dînoient. Miſtriſs Atkinſon vint un inſtant après, conduite par milord Manſel. Il la ramenoit de l'égliſe, où ils s'étoient rencontrés. Elle apprit à tout le monde la bonté de ce ſeigneur. Il venoit de lui promettre une commiſſion de capitaine pour ſon mari. Le cœur d'Atkinſon palpita de joie en l'écoutant; ſes joues ſe couvrirent de rougeur. Il remercia milord de la grace

qu'il vouloit bien lui faire, & Amélie se montra fort sensible à la généreuse protection dont il honoroit un homme qu'elle estimoit. Mistris Tanger lui dit tout bas, que sûrement elle obligeroit milord, si elle l'arrêtoit à dîner. Amélie, au dessus de ce petit orgueil qui souvent rend impolie, offrit en riant son dîner à milord Mansel, badinant elle-même de la frugalité du repas où elle l'invitoit. Il l'accepta avec joie. Cependant, en retenant le capitaine & sa femme, elle avoit donné des ordres, & la table de mistris Atkinson se trouva assez bien servie.

Amélie, observant régulièrement le dimanche, tint cércle après le dîner, au-lieu de jouer; ainsi on s'entretint en attendant l'heure de la promenade. Une fête brillante que préparoit l'ambassadeur de France, pour célébrer un heureux événement arrivé à la cour de son maître, fut le premier sujet de la conversation. Cette fête devoit se terminer par une illumination & un bal masqué. Mistris Tanger assura qu'elle la verroit. On parla ensuite d'un livre nouveau. Milord Mansel demanda à Amélie quel genre de lecture l'attachoit le plus. La morale, milord, répondit-elle. La morale, répéta-t-il d'un air surpris! Eh, bon dieu! une jeune & belle personne préférer la morale à tant d'ouvrages amusants! Oserois-je vous prier, madame, de me dire ce que cela apprend? A penser, repliqua-t-elle. Et à réfléchir tristement, ajouta-t-il, le bel avantage! N'est-ce point assez de souffrir? faut-il encore ren-

dre ſes peines plus peſantes en s'en occupant? Chercher la ſource de ſes maux, c'eſt les augmenter. Vous me permettrez de croire, milord, dit Amélie, qu'on peut employer la morale à un uſage plus raiſonnable & plus utile. Loin de rendre nos peines plus ameres, elle nous accoutume à les ſupporter, nous ſoutient, nous conſole : en ſe pénétrant de la néceſſité de ſouffrir, on ſe ſoumet, on s'habitue à porter courageuſement ſa part d'un fardeau dont les autres ſe laiſſent accabler; on ne ſe fait point un malheur des accidents légers qui troublent continuellement la paix d'une ame foible, abattue par la moindre contradiction. Je reſpecte vos opinions, madame, reprit milord, mais je hais les moraliſtes. Leurs livres ennuient, & leur commerce aſſomme. Ceux qui penſent toujours ſont trop avec eux-mêmes pour devenir jamais agréables aux autres.

C'eſt peut-être l'hiſtoire que vous préférez, milord, dit M. Fenton. Ah fi, s'écria miſtriſs Atkinſon! comment peut-on lire l'hiſtoire! Je défie un bon cœur de s'en amuſer jamais. Que de meurtres! de trahiſons! de brigandages! Pour un honnête homme qui s'y rencontre de temps en temps, on y trouve cent infames dignes du dernier ſupplice. Sur mon honneur, je ſuis de votre avis, dit milord; d'ailleurs, c'eſt une inſipide lecture. Cela eſt rarement bien écrit; aucun détail, rien qui amuſe : & puis, à quoi bon ſavoir ce qu'on faiſoit à Athenes, à Rome, en Perſe? Où cela mene-t-il? A rien du tout, dit Tanger,

ſi ce n'eſt à s'ennuyer. Apprend-on dans ces livres l'uſage du monde, les mœurs de ſes compatriotes, les goûts dominants du ſiecle? y démêle-t-on le caractere des hommes avec leſquels on vit? Rencontre-t-on dans ſa garniſon ou dans les camps, des Camilles, des Scipions, des Epaminondas? Va-t-on voir à leur toilette des Lucreces, des Artémiſes? Soupe-t-on avec des Veſtales? La chambre des pairs ou celle des communes ſont-elles compoſées de Solons, de Lycurgues, de Catons? Il faut, je crois, étudier ſon pays, bien connoître ſon ſiecle, avoir l'eſprit dont il fait cas. Eh bien, je vous approuve, dit miſtriſs Atkinſon; un auteur grave m'eſt inſupportable. L'hiſtorien me met en colere, & je regarde un moraliſte comme un homme de mauvaiſe humeur, que la joie des autres importune. Mais n'eſt-il pas ſingulier qu'un extravagant ſe mette en tête d'avoir à lui ſeul plus de raiſon que le monde entier? Il crie, querelle, veut réformer, reprendre, inſtruire; perd ſon temps & ſa peine; n'eſt point écouté, ne corrige perſonne; & peut-être regrettant à ſoixante ans ſon travail inutile, il voit mieux, ſent ſes torts, & ſe dit en ſoupirant: eh, mon dieu, que n'ai-je ri avec ces foux ſi aimables, ſi ſéduiſants, au lieu de tenter en vain de les rendre auſſi mauſſades que moi!

Que penſe miſtriſs Tanger, demanda Amélie? Moi, répondit-elle, je proſcris l'hiſtoire & la morale; mais j'aime paſſionnément les livres agréables, ſur tout ces petits contes

charmants, où, remettant d'abord sous nos yeux les jours heureux de l'enfance, on nous présente une fée la baguette à la main. Elle ne s'amuse point à élever des palais de diamans, à faire mille lieues en un moment; la baguette donne seulement l'art de différer plus commode pour le lecteur; car il peut long-temps sans changer de sujet. Rien n'est fermer le livre au premier endroit, le rouvrir au hasard, & poursuivre avec plaisir. Comme on traite sans cesse le même point, on se retrouve toujours à la conversation, & l'on passe vingt feuillets sans s'en appercevoir.

Madame lit des contes françois apparemment, dit Atkinson? Oui, monsieur, continua-t-elle, & j'en suis folle. Ne vous plaisent-ils pas? J'en ai peu lu, ajouta-t-il, & ne me crois point assez habile dans la langue françoise pour décider du mérite d'un ouvrage que je puis entendre mal. Vous êtes modeste, dit Amélie: vous en jugeriez très-bien; mais vous & moi connoissons mieux la Bruyere & la Rochefoucault que les livres dont parle madame. Quoi, Atkinson prétend-il être un philosophe, s'écria milord? Je m'applique au moins à le devenir, répondit-il. En vérité, vous auriez cette folie, poursuivit milord? A votre âge vous voudriez vaincre vos passions, devenir un stoïque, un sauvage? Quelle manie!

J'envisage la philosophie sous un aspect bien différent, reprit Atkinson; je la regarde comme l'art de se rendre heureux, & de communiquer son bonheur aux autres créa-

tures. Elle ne détruit pas les paſſions, elle en modere ſeulement l'impétuoſité, & leur laiſſe l'activité qui en fait des plaiſirs. Vous penſez juſte, Atkinſon, dit M. Fenton. Je ne ſais comment on eſt parvenu à perdre l'idée de la philoſophie en conſervant ſon nom. En vérité, milord, l'amour de la ſageſſe ne forme point des ſauvages, mais des hommes doux, humains, compatiſſants, ſociables. Leurs voix ne s'élevent point avec aigreur contre les vices ou les erreurs; ils s'efforcent de s'en garantir, & s'accoutument à les ſupporter. Ce ſont des voyageurs qui, en marchant, examinent une route dangereuſe. Ils cherchent le ſentier le plus droit, regardent avec douleur ceux qui s'égarent dans les chemins de traverſe, les avertiſſent doucement du péril où ils s'expoſent; loin de haïr les imprudents qui mépriſent leurs conſeils, s'ils les voient tomber, ils s'en approchent, pleurent ſur eux, & leur tendent la main pour les relever.

Admirable portrait, dit en riant milord Manſel; mais en marchant toujours tout droit, on a ſans ceſſe le même point de vue, & cela devient laſſant. Penſez-vous que ces chemins de traverſe n'offrent pas mille amuſements variés? & ne vous êtes-vous jamais détourné, monſieur? En parlant d'un ſage, je n'ai pas prétendu me déſigner, repliqua M. Fenton, mais celui qui a le bonheur de l'être. Ce bonheur ne me tenteroit guere, dit Tanger; j'aime aſſez à courir au haſard. Croyez-moi, M. Fenton, celui qui réflé-

chit, s'aviſe de vouloir approfondir, ne vit pas le plus content du monde. Heureux qui s'attache à la ſuperficie! Une touche légere donne de l'agrément au même objet, qu'un coloris plus fort rendroit effrayant. Voyez une très-petite mouche étaler au ſoleil l'azur & la pourpre de ſes ailes; rien de plus joli que ce brillant inſecte : regardez-la au microſcope; c'eſt un gros monſtre fort paré & fort laid. Tout ce qui nous plaît, nous ſéduit, nous enchante, n'a dans le fond que l'avantage d'être vu, & non pas examiné.

Si votre comparaiſon eſt juſte en l'appliquant aux objets, dit Amélie, elle ne l'eſt point en la rapportant aux ſentiments & à la conduite. On ne peut trop ſonder ſon cœur, étudier ſes mouvements habituels, ſoit pour les ſuivre, ſoit pour les réprimer. Une intime connoiſſance de notre naturel eſt la premiere que nous devons chercher à acquérir. J'aurois mauvaiſe opinion d'un homme qui craindroit d'approfondir ſon ame, & ne pourroit ſans chagrin réfléchir ſur lui-même.

Vous penſerez mal de beaucoup de perſonnes, dit milord; car il en eſt peu qui ſe plaiſent à cet examen de leur intérieur. On l'évite ſoigneuſement au contraire. Se diſſiper, ſe diſtraire, s'amuſer, n'eſt-ce pas ſe fuir, s'éloigner de ſoi-même? Au reſte, on parle en général, reprit Tanger. J'eſpere, madame, que mes diſcours ne me nuiront point dans votre eſprit; rien ne me conſole-

roit d'être l'homme dont vous prendriez une mauvaiſe opinion.

Son eſpérance fut déçue; ces propos, & ceux qui ſuivirent encore, commencerent à détruire l'eſtime qu'Amélie avoit pour le caractere de milord Manſel. Elle le ſoupçonna de feindre des vertus dont la pratique lui étoit étrangere, & regarda Tanger comme un homme ſans principes & ſans délicateſſe. Elle cacha le jugement qu'elle portoit de ces deux perſonnes, & continua de vivre poliment avec une ſociété qui plaiſoit à ſon mari, & pouvoit devenir utile.

M. Fenton n'exigeoit rien d'elle; mais le deſir vif & continuel d'obliger celui qu'elle aimoit, & ſa complaiſance naturelle, lui avoient depuis long-temps fait oublier, en parlant à M. Fenton, ce mot que l'amour & l'amitié ont banni de leur langage, ce *non*, d'où s'élevent inſenſiblement la méſintelligence & le dégoût dans les commerces les plus intimes.

Milord Manſel donna la main à Amélie, & la conduiſit dans le parc, où elle alla ſe promener. Tout le monde la ſuivit, à l'exception de M. Fenton. Craignant que le colonel Maderty ne tînt à ſir James des propos capables de les brouiller tous deux ſans retour, il reſta chez lui pour écrire à ſon ami. Il lui fit un détail exact de ce qui s'étoit paſſé le matin avec ſir George, le pria de ne point ajouter foi aux viſions d'un extravagant. Il finiſſoit en le conjurant de poſer ſa main ſur ſon cœur, & de ſe demander

enſuite ſi, en traitant mal ſon plus ſincere ami, il ſe ſentoit content de lui-même. Il ſe hâta d'envoyer ſa lettre, & ſe rendit dans le parc, où il avoit promis d'aller rejoindre Amélie.

Sir James répondit avec une politeſſe froide à la tendre démarche de M. Fenton. Il employa des expreſſions équivoques, & ſe ſervit de ces excuſes vagues, qui, loin de juſtifier une mauvaiſe conduite, prouvent ſeulement que l'on connoît ſes torts ſans vouloir les réparer. M. Fenton ſentit vivement la perte de cet ami. Il accuſa miſs Matheus de s'être vengée de ſon indifférence, en le lui raviſſant. Il plaignit la foibleſſe de ſir James, recommença à ſe reprocher la ſienne, à déteſter le moment où il avoit cru ne pouvoir, ſans une ſorte de groſſièreté, ſe refuſer à des avances qui devoient plutôt exciter ſon dégoût qu'émouvoir ſes ſens. Il admira la contradiction des idées reçues, qui forcent un homme poli à craindre de ſe manquer à lui-même, s'il réſiſte à des invitations preſſantes, lui dont le ſentiment habituel eſt de mépriſer la femme hardie qui oſe l'attaquer. Après de longues réflexions, il prit enfin le parti de renoncer au projet de ramener ſon ami; mais il ne put ſe réſoudre à le bannir de ſon cœur.

Le mardi au ſoir il reçut, par la poſte de Londres, un billet conçu en ces termes :

" Trouvez-vous demain, s'il vous plaît, „ monſieur, à Hyde-Parc : on vous y at„ tendra à ſix heures du matin, vers le

„ rond ; n'oubliez pas votre épée, vous en „ aurez beſoin. „

Le lieu du rendez-vous, choiſi depuis long-temps pour terminer des querelles, l'heure & le ſtyle du billet s'expliquoient aſſez. Mais qui vouloit l'attirer dans cet endroit ? Etoit-ce ſir James ? Non, ſans doute ; il ne ſe cacheroit point. De ſa vie M. Fenton n'avoit offenſé ni déſobligé perſonne. Trop brave pour refuſer un défi, il réſolut de ſe rendre au lieu marqué. Cependant il rêva, ſoupira, penſa à ſa femme, à ſon fils, ſentit le ridicule du préjugé bizarre auquel il falloit ſacrifier des intérêts ſi chers. Où alloit le conduire un point d'honneur ſi mal entendu ? Peut-être vis-à-vis d'un malheureux, indigne de ſe meſurer avec lui, que miſs Matheus ou ſa belle-ſœur engageoient à attaquer ſa vie ; car dans le monde entier il ne ſe connoiſſoit point d'ennemi, excepté ces deux femmes.

Le lendemain au point du jour, il ſe leva doucement, ſortit ſans bruit, gagna Hyde-Parc, & ſe rendit au lieu déſigné. Il s'y promena long-temps, & s'impatienta beaucoup, n'y voyant arriver perſonne. Sept heures paſſées, il commença à ſoupçonner une mépriſe, examina attentivement le billet ; il s'adreſſoit à lui ſans aucun doute. Il réſolut d'attendre encore. Une demi-heure s'étant écoulée, & ſon ennemi ne paroiſſant point, il regarda le défi comme une très-ſotte plaiſanterie, ſans imaginer de qui elle pouvoit venir. Il ſe retiroit, quand on l'appella par

ſon nom. Il tourna la tête, & vit le colonel Maderty accourant à lui. Eſt-ce vous, lui dit en riant M. Fenton, qui vous êtes amuſé à me faire ſortir ſi matin; ou vous auroit-on trompé par une pareille malice? Je ſuis mortifié de vous avoir fait attendre, lui cria le colonel, mais c'eſt ſans malice. Allons, monſieur, tirez votre épée. Y ſongez-vous, ſir George, reprit M. Fenton tout ſurpris? Eh, à propos de quoi cette folie? Folie, dit le colonel? défendez-vous, rien n'eſt plus ſérieux. M. Fenton adroit, & ſe poſſédant, forcé de mettre l'épée à la main, ſe contentoit de parer, en le priant d'arrêter, de s'expliquer, de lui apprendre le ſujet de cette extravagance inconcevable. Le colonel, ſans l'écouter, s'irritoit de ſes ménagements, s'avançoit ſur lui, le preſſoit, & le contraignit enfin de s'appliquer à le mettre hors de combat. Il le bleſſa au bras droit. L'épée du colonel tomba, M. Fenton la releva; & voyant couler le ſang d'un homme qu'il étoit loin de haïr, il en fut ſenſiblement touché; ſes yeux ſe remplirent de larmes. Eſt-il poſſible, lui dit-il, que vous m'ayez forcé à une action que je me reprocherai toute ma vie? Pourquoi me voulez-vous tant de mal? Qui vous a fâché contre moi? Qu'ai-je fait? Je me donne au diable ſi j'en ſais rien, dit froidement le colonel. Vous vous plaignez de ſir James, ſir James ſe plaint de vous; je lui parle de votre part, il ne m'écoute pas: j'inſiſte; je me trompe, dit-il, je comprends mal: vous démentez par une let-

tre les paroles que vous me faites porter. Mort & enfer! un démenti à George! un de vous deux me le donne! Puis-je supporter cela? Il faut se couper la gorge avec l'un ou l'autre. Entre vous & mon beau-frere, j'ai cru devoir vous donner la préférence, afin que ma sœur n'ait rien à dire. Me voilà fort avancé. Parbleu, vous êtes habile & heureux, monsieur!

Me préserve le ciel de me croire heureux en ce moment, s'écria M. Fenton! En vérité, mon cher George, vous me traitez cruellement. J'ai pu écrire que vous m'aviez mal entendu, sans vous donner un démenti. Vous devriez me connoître mieux. Pourquoi refuser de me parler, attaquer ma vie avec fureur, sans vouloir m'écouter? Mais voyons votre bras, poursuivit-il, en s'efforçant d'arrêter le sang du colonel, & déchirant un mouchoir pour en faire des bandelettes; laissez-moi envelopper le mal, en attendant qu'on y remédie. Sir George, attendri de sa douceur, du regret qu'il montroit, du soin affectueux avec lequel il s'empressoit à le secourir, passa autour de son col le bras qu'il avoit libre; & le serrant étroitement: par ma foi, Jemmy, lui dit-il, tu es un brave, un généreux garçon. Damné soit sir James! il a une maudite langue, un plus maudit esprit; à présent je suis outré de ne m'être pas battu contre lui: mais patience. Tu es un digne homme, un vaillant homme. Je t'aime de tout mon cœur; donne-moi ta main; de ce moment ami pour

l'éternité. Tu n'es pas en colere, n'eſt-ce pas? Je ſuis vraiment fâché de vous avoir bleſſé, dit M. Fenton; mais venez, je vais vous conduire chez vous: j'eſpere que ce ne ſera rien. Bon, c'eſt une bagatelle, s'écria ſir George: pourtant une autre fois tu me feras plaiſir de ne pas choiſir le bras; c'eſt déſarmer trop-tôt ſon homme.

Ils ſortirent du parc par la porte de Groveſnot, & ſe rendirent dans bond-ſtreet, où logeoit le colonel. Le chirurgien de ſon régiment fut appellé; la bleſſure aſſez profonde n'étoit point dangereuſe, aucun nerf n'avoit été touché. On lui mit un bras en écharpe, on le ſaigna de l'autre; Fenton, préſent à tout, reſta juſqu'à midi près de lui, & le quitta avec promeſſe de revenir le ſoir. Le colonel lui fit mille careſſes, le combla de politeſſe & de compliments, le pria de ne pas manquer à le voir; & depuis cet inſtant il le tint pour un homme auquel perſonne ne pouvoit réſiſter.

En revoyant Amélie, M. Fenton ſentit une émotion auſſi vive que ſi l'abſence l'en eût ſéparé depuis long-temps, & qu'un heureux haſard l'offrît à ſes yeux. Songeant à la douleur dont l'événement de ce jour auroit pu pénétrer ſon cœur, il s'attendrit, la ſerra dans ſes bras avec tranſport. L'aimable Amélie remarqua ſur ſon viſage un mêlange de joie & de triſteſſe; gardant le ſilence un moment, & prenant la parole avec ce ton doux qu'elle ne quittoit jamais: eh, depuis lui dit-elle, cherchez-vous à me ca-

cher les mouvements de votre ame? Hier ſombre, penſif, vous affectiez de la liberté d'eſprit, même de la gaieté; aujourd'hui des ſentiments variés ſe peignent dans vos yeux. Vous avez des ſecrets.... Ah, M. Fenton! M. Fenton.... ne ſuis-je plus que votre femme? Vous m'aviez tant promis.... Hélas, le temps n'eſt plus!... J'eſpérois au moins.... oui, je croyois conſerver toujours le titre & les droits d'une amie. Sur quoi penſez-vous les avoir perdus, ces droits, ma chere Amélie, dit en rougiſſant M. Fenton? Me ſuis-je jamais déguiſé avec vous? En changeant de couleur, vous répondez à votre queſtion, reprit Amélie. Ce trouble eſt la preuve certaine d'un reproche intérieur. Mais mon cœur, auſſi indulgent que ſenſible, ne veut point affliger le vôtre. Plus de confiance vous aſſureroit peut-être une tranquillité dont vous ne jouiſſez plus. Ce diſcours étonna M. Fenton. Amélie continuant, lui demanda pourquoi ſir James ne venoit plus le voir. Entiérement déconcerté à ce nom, M. Fenton ne put diſſimuler ſon embarras. Tout ce qui ſe rapportoit à ſir James, rappellant miſs Matheus à ſon ſouvenir, le faiſoit trembler en préſence d'Amélie. Pourquoi, dit-il en héſitant? En vérité, je ne ſais. Il eſt peut-être malade ou abſent. Ce doute me ſurprend de votre part, ajouta Amélie. Eh, quel ſujet ſi intéreſſant vous occupe donc? Quoi, cet ami, ſi cher autrefois, vous eſt-il devenu indifférent? Non, reprit M. Fenton, mais on m'a dit qu'il étoit allé chercher

ſa femme. Elle eſt depuis trois jours à Londres, repliqua Amélie. Voilà un billet qu'elle m'écrit, & j'attends ſa viſite ce ſoir. Heureuſement pour M. Fenton, on annonça milord Manſel; il apportoit à Amélie des fleurs très-rares, venoit lui demander du thé, & apprendre à M. Fenton que ſa prétention avoit paru juſte & qu'avant trois jours on répondroit à ſon mémoire conformément à ſes deſirs. Afin de leur épargner des remerciements qu'il ſavoit bien ne pas mériter, il changea tout de ſuite d'entretien, & propoſa une promenade ſur la Tamiſe. La viſite qu'Amélie attendoit le ſoir, lui fit refuſer cette partie de plaiſir. Milord parut mortifié de ſe voir privé d'un amuſement ſur lequel il comptoit. Son deſſein étoit de leur donner à dîner à Hamptoncort, & d'en revenir fort tard. Il montra de bonne foi cet embarras qu'éprouvent ſouvent ſes pareils pour paſſer la moitié d'un jour. Dans la vue d'abréger le temps dont il ne ſavoit que faire, M. Fenton lui offrit ſon dîner: milord l'accepta. Sous prétexte d'achever de s'habiller, Amélie les quitta un inſtant, & fut donner ſes ordres chez miſtriſs Atkinſon.

Son ſéjour à Londres commençoit à lui cauſer beaucoup d'inquiétude. Le docteur Harriſon ne revenoit point, n'écrivoit plus. Étoit-il malade ou fâché contr'elle? S'il tardoit long-temps, comment ſe ſoutiendroit-elle à la ville? M. Fenton, noble, libéral, conſultoit moins ſes facultés que ſon goût

dans sa façon de vivre ; il ignoroit combien l'économie journaliere est dérangée par la plus petite augmentation. Amélie n'osoit lui faire des représentations, elle craignoit de le mortifier. Il ne pouvoit sortir librement, aller chercher ses amis : le priveroit-elle du plaisir de les recevoir chez lui ? Cependant les frais extraordinaires consumant ce qui devoit suffire pour passer trois mois à Londres, elle fit revenir de la province plusieurs habits fort riches, & sacrifia en secret ces restes de son ancienne aisance à l'amusement de son mari. Par ce moyen elle continua à lui procurer la douceur de voir du monde, & se mit en état de faire tenir une table honnête à mistriss Atkinson. Mais cette ressource étoit la derniere. Si elle l'épuisoit avant l'arrivée du docteur, comment y suppléer ? Ces réflexions & de plus tristes encore l'occupoient le jour dans ses moments de solitude, & souvent la nuit, interrompoient son sommeil. Elle cachoit ses peines sous un air doux & riant ; & son cœur, blessé par un trait cruel, renfermoit en lui-même ses vives douleurs.

A sept heures, M. Fenton retourna chez sir George. Il le trouva couché sur une chaise longue, & lady Elesmore assise près de lui. L'air froid & cérémonieux dont cette dame reçut ses premiers compliments, lui rappella le portrait que miss Matheus lui en avoit fait. Lady Elesmore lui parut très-différente de cette miss Fanny, simple, unie, avec laquelle il vivoit familiérement à Montpellier. A présent composée, grave, affectée, elle

perdit beaucoup de ſon eſtime. Il excuſa ſir James, & trouva naturel qu'il cherchât ailleurs des plaiſirs qu'une femme de ce caractere ne pouvoit lui donner.

Le colonel Maderty, devant dîner ce même jour chez ſa ſœur, & deſirant cacher ſon aventure, lui avoit envoyé dire que, tombé de cheval le matin à la chaſſe, deux contuſions aſſez douloureuſes le forçoient à garder la chambre. Lady Eleſmore, dont tous les mouvements ſe régloient ſur l'étiquette du monde poli, jugea qu'une viſite de dix minutes ſuffiſoit pour ſe montrer ſenſible à ce léger accident; ainſi, un inſtant après l'arrivée de M. Fenton, elle regarda ſa montre, ſe récria ſur le paſſage rapide du temps, ſe leva, ſalua négligemment ſon ancien ami, lui dit que dans une heure elle eſpéroit le revoir chez Amélie, & ſortit en priant ſon frere de ne plus s'expoſer à la chaſſe, proteſtant qu'elle s'étoit preſqu'évanouie à la nouvelle de ſa chûte.

Ni la politeſſe, ni l'amitié ne l'engageoient à rechercher Amélie; la curioſité ſeule la conduiſoit dans cette démarche. Lady Eleſmore, couverte de pierreries; rempliſſant une ſuperbe chaiſe, précédée & ſuivie de pluſieurs valets, vouloit voir, examiner, comment une femme jeune & belle, élevée au milieu du monde, deſtinée à y tenir un rang, ſoutenoit la privation de ces dehors brillants auxquels on attache tant de prix. Il eſt rare que les perſonnes fort riches comprennent combien l'élévation des ſentiments peut mettre

mettre une ame noble au deſſus du vain éclat qui les environne, l'accoutumer à le contempler ſans envie ou ſans regret, & à chérir en elle-même des avantages plus réels & moins dépendants du haſard.

Après le départ de lady Eleſmore, M. Fenton prit ſa place à côté du bleſſé. Il commençoit à lui demander avec intérêt comment il ſe trouvoit, quand un grand bruit ſe fit entendre ſous les fenêtres. Un valet du colonel entra auſſi-tôt, criant que trois hommes aſſaſſinoient ſir James. Traverſer l'appartement, franchir l'eſcalier, courir, voler dans la rue, charger ces ſcélérats, les mettre en fuite, ce fut l'ouvrage de deux moments pour M. Fenton. Un de ces miſérables, bleſſé de ſa main, tomba à dix pas. On apprit de lui le nom du lâche qui l'employoit. C'étoit un Irlandois, joueur & frippon, démaſqué à Bath en préſence de ſir James, & tout récemment chaſſé par lui de pluſieurs maiſons, où, ſous l'apparence d'un étranger diſtingué, il exerçoit ſes vils talents. Un connétable, attiré par les cris de la populace, ſe ſaiſit du bleſſé, & reçut les ordres de ſir James pour arrêter l'Irlandois. Tout étant calme, M. Fenton voulut rentrer chez ſir George. Mais ſir James jetant ſes bras autour de lui, & le preſſant avec tendreſſe : non, mon ami, non, mon brave & digne ami, lui dit-il, vous ne me quitterez point; ainſi vous m'obligerez encore une fois, & plus ſenſiblement peut-être; vous m'écouterez. Ma conduite a été ridicule, mon pro-

main feroit couler tout mon ſang après le vôtre ; mais ſi je vous voyois heureux avec cette fille, je ne répondrois point.... Ah! n'achevez pas, interrompit M. Fenton, je ne puis ſupporter ce langage dans votre bouche.

C'étoit en allant & revenant ſur leurs pas devant la porte de ſir George, qu'ils s'entretenoient. Un valet du colonel vint les prier de ſa part d'entrer. Il s'impatientoit, & vouloit ſavoir l'aventure de ſon beau-frere. Sir James contenta ſa curioſité. Un inſtant après, les deux amis ſortirent enſemble ; ils furent au bord de la Tamiſe reprendre une explication qui ſe termina enfin par de mutuelles aſſurances d'une éternelle amitié, & par mille ſerments de la part de M. Fenton de ne revoir jamais miſs Matheus.

Milord Manſel avoit quitté Amélie de bonne heure. Il connoiſſoit lady Eleſmore, & craignoit de ſe trouver avec elle. Médiſante & railleuſe, elle pouvoit, par ſes plaiſanteries, éclairer Amélie ſur ſon caractere. A l'arrivée de cette dame, ſon ancienne compagne courut la recevoir, & l'embraſſa dix fois avant de remarquer le peu de ſenſibilité qu'excitoit cet accueil careſſant. Mais appercevant bientôt la nouvelle méthode de Fanny, elle prit ſoin de s'y conformer ; de tendre, d'obligeante, d'empreſſée, elle devint ſeulement polie. Un peu choquée des airs de lady Eleſmore, elle ſe montra auſſi fiere de ſes propres avantages, que la riche épouſe de ſir James paroiſſoit vaine de ſa fortune.

Cette dame l'accabla de queſtions, s'étonna de lui voir un teint ſi fleuri, tant de fraîcheur, des yeux ſi brillants. Eh, bon dieu, ma chere, lui dit-elle! comment, après vos diſgraces, êtes-vous ſi belle? En vous regardant, on vous croiroit très-heureuſe. Je le ſuis auſſi, dit Amélie. Ma ſeule diſgrace a été de perdre ma mere. Aucune autre peine ne s'eſt fait ſentir à mon cœur. Ah! vous n'êtes donc pas entiérement déshéritée, reprit lady Eleſmore? Pardonnez-moi, répondit-elle; mais un événement fâcheux ne répand pas une éternelle amertume ſur nos jours. On en eſt d'abord affecté, l'idée s'en affoiblit enſuite, & on s'accoutume enfin à n'y plus penſer. Ah, ſeigneur, à n'y plus penſer, répéta lady Eleſmore! Eh, qui peut ſe conſoler de ſa ruine? Je ne ſupporterois point un ſi terrible changement dans ma ſituation. Que faire, que devenir? Quand le monde, effrayé de notre chûte, s'éloigne, ſe retire, nous abandonne à notre triſteſſe; quand nous ne pouvons plus partager ſes plaiſirs, que mettre à la place de ces amuſements vifs & variés que l'aiſance procure? La douceur de vivre tranquille, dit Amélie, ſans ennui, ſans embarras, & ſur-tout ſans contrainte; le charme flatteur de plaire, d'être aimée, d'aimer ſoi-même. Eh, à qui donc plaire, demanda lady Eleſmore, de qui être aimée, ſi on ne voit perſonne? Notre ſociété eſt toujours aſſez étendue, reprit Amélie, quand nous raſſemblons autour de nous les objets qui ſont chers à notre cœur, & nous

préferent à tout le reſte du monde. Sir James m'avoit aſſuré que vous viviez ſeule au fond d'une province, ajouta lady Eleſmore, & je vous plaignois, en vérité. Seule, madame! J'y vivois chez M. Fenton. Eh, qui s'aviſa jamais de regarder ſon mari comme compagnie, s'écria lady Eleſmore? Mais c'eſt moi, dit Amélie en riant, & vous plaiſantez ſans doute. Je ne croirai point que vous vous trouviez ſeule, quand ſir James eſt près de vous. Près de moi, lui, ſir James, repliqua-t-elle d'un ton dédaigneux! Ah! graces au ciel, nous n'avons point l'inſipide manie de nous plaire enſemble, de nous afficher pour un tendre couple. Bon dieu! deux moments de ſolitude, un quart d'heure paſſé tête à tête, nous accableroit, nous feroit mourir d'ennui.

La converſation ſe ſoutenoit ſur ce ton peu intéreſſant, quand Nany, la femme de chambre d'Amélie, entra toute en déſordre, les mains élevées, criant: ah, madame! ah, milady! un malheur affreux, un horrible événement! Sir James.... Hélas!.... Eſt-il là, demanda froidement lady Eleſmore? Gracieux ciel, dit Nany, je le voudrois, m'en coutât-il, pour le regarder, tout ce que je poſſede. Il eſt mort; on vient de l'aſſaſſiner. Un connétable a enlevé ſon corps percé de cent coups d'épée. Le laquais de M. Atkinſon l'a vu de loin, rien n'eſt plus certain.

En vérité, ma chere, dit lady Eleſmore, vous avez à votre ſervice la plus inſoutenable brute qui fut jamais. Où cette groſſiere créa-

ture apprit-elle à annoncer de cette ſorte un pareil événement à une perſonne délicate? Je ſuis très-pâle, n'eſt-ce pas? Un ſaiſiſſement produit des effets terribles. Je vais m'évanouir, je crois : faites-moi donner des ſels, je vous prie.

Amélie tremblante, s'informoit des circonſtances du malheur de ſir James, demandoit timidement s'il étoit ſeul ou accompagné dans ce fatal inſtant. Pénétrée d'horreur, une crainte inquiete troubloit encore ſon ame. Où eſt M. Fenton à préſent? Eh, mon dieu, où eſt-il, diſoit-elle? Il ne rentre pas ſi tard ordinairement.

Malgré ſes alarmes & ſa terreur, elle préſentoit des eaux & des ſels à lady Eleſmore, s'efforçoit de ranimer ſes eſprits & de ſoutenir ſon cœur. Cette dame, renverſée dans un large fauteuil, pouſſoit des cris & des gémiſſements terribles. Que je ſuis malheureuſe de ne pouvoir pleurer, diſoit-elle! je me meurs, je le ſens. Ah, Seigneur! après ſix mois d'un ennuyeux ſéjour dans mes terres, quand j'arrive à Londres, quand j'ai fait une dépenſe exceſſive pour y paſſer l'automne & l'hiver, perdre tant de plaiſirs que je me promettois, m'envelopper de crêpes, fermer ma porte, me voir environnée de parents, de gens d'affaires : cela eſt-il ſupportable! Mes parures arrivées de France, mes étoffes, ma nouvelle voiture, je ne pourrai rien montrer; tout eſt perdu : la mode aura changé trois fois avant qu'il me ſoit permis de reparoître dans le monde.

Pendant qu'elle faiſoit entendre ces triſtes plaintes, ſir James & M. Fenton ſe préſentèrent à la porte de la chambre. Amélie, par ſa poſition, les vit d'abord. Tranſportée de joie, elle courut au devant d'eux. Venez conſoler milady, dit-elle tout bas à ſir James; un faux rapport vient de l'alarmer, & l'a jetée dans un étrange chagrin. De quoi s'agit-il donc? qu'a-t-elle, demanda-t-il en s'approchant & lui parlant? Vous trouvez-vous mal, madame? Lady Eleſmore ſouleva un peu ſa tête, tourna languiſſamment les yeux, apperçut ſon mari, treſſaillit, pouſſa un grand cri, & ſe renverſant encore: ah, monſieur, lui dit-elle, vous m'avez fait une furieuſe peur! Je vous croyois mort.

Après avoir expliqué aux dames la cauſe du bruit répandu de ſon aſſaſſinat, ſir James invita Amélie à ſouper chez lui. Elle conſentit à y aller. Lady Eleſmore envoya chercher ſon carroſſe, & le ſoir ſe paſſa fort agréablement. Le bal de l'ambaſſadeur de France ſe donnoit dans deux jours; lady Eleſmore engagea Amélie à l'y accompagner. Ces ſortes d'amuſements étoient peu de ſon goût; cependant elle le voulut bien. On convint de ſouper chez M. Fenton, de s'y maſquer, & l'on ſe ſépara, en ſe promettant de ſe voir ſouvent & de vivre familiérement enſemble.

Le lendemain, Amélie étant ſeule dans ſon cabinet, miſtriſs Atkinſon criant, pleurant, entre comme une folle, ſe jette ſur un ſiege, embraſſe étroitement Amélie: tout eſt

perdu, lui dit-elle, c'en eſt fait, je ſuis malheureuſe pour jamais! Atkinſon, votre ami, mon mari, cet homme que je croyois ſi doux, ſi tendre, ſi ſincere, c'eſt un ſauvage, une bête féroce. Ne prenez point ſon parti, au nom du ciel, madame, ne le défendez pas. Je le hais, je le déteſte, je ne veux plus vivre avec lui. Eh, d'où vient? qu'a-t-il fait, demanda Amélie? Il m'a trompée, reprit-elle, il ne m'aime point, il ne m'eſtime pas : il eſt ſans confiance, ſans ſentiment, ſans politeſſe; il mépriſe mes larmes, dédaigne mes prieres, c'eſt une brute, vous dis-je.

Votre affliction me touche; mais vos plaintes m'étonnent, reprit doucement Amélie. Atkinſon vous aime, il vous aime beaucoup; vous ignorez combien ſon cœur eſt ſenſible & honnête. Eh, ſur quoi jugez-vous ſi mal de lui? Sur tout, en vérité, dit-elle, & vous en penſerez comme moi. Vous ſavez, madame, continua-t-elle, qu'il ſortit hier avec milord Manſel. Je l'attendis à ſouper : il ne vint point. Vous étiez couchée quand il rentra. Loin de le bouder, de le gronder de m'avoir laiſſé ſeule, je cours à lui les bras ouverts. Je vois ſon viſage enflammé; il lance autour de lui des regards furieux, va, vient, court, s'arrête, leve les yeux au ciel, joint ſes mains, les ſépare, les rejoint en les frappant l'une contre l'autre avec violence : enfin il ſe laiſſe tomber ſur un ſiege comme un homme ſans force, accablé, déchiré par une douleur intérieure. Son

état m'alarme; je m'empreſſe à lui demander ce qui le trouble, le fâche, ou le chagrine. Il fixe ſur moi des regards égarés, ne me voit pas, ne m'entend point, ne me répond rien. Je le prie de parler, il ſoupire. Je le conjure de m'ouvrir ſon cœur. Laiſſez-moi, ma chere amie, laiſſez-moi, dit-il, j'étouffe, je me meurs; j'ai beſoin d'être ſeul. Alors il s'arrache de mes bras, entre dans ſon cabinet, s'y enferme. Je l'entends ſe plaindre, gémir, menacer; la nuit paſſe, le jour paroît: impatiente, je le force enfin de m'ouvrir. Il cede, en murmurant, à mes inſtances; je crois qu'il va s'expliquer: non, il s'échappe, il fuit, ſort comme un fou, ſans s'embarraſſer de l'inquiétude où il me laiſſe. Ah, mon dieu! pourquoi l'ai-je aimé? pourquoi l'ai-je épouſé? J'étois ſi heureuſe!.. Se taire, s'en aller... Je me ſerai ſéparer, j'y ſuis réſolue, oui, tout-à-l'heure... Vous n'y ſongez pas, dit Amélie. Pardonnez-moi, madame, reprit-elle vivement, cela ſera. Dans l'inſtant je vais conſulter un habile avocat. Rien au monde ne me contraindra à vivre avec un homme qui ne ſauroit me voir, m'entendre, me parler toujours, à toute heure, à chaque moment du jour & de la nuit. Je veux ſavoir ce que mon mari penſe, ce qui l'intéreſſe. S'il eſt triſte, je veux pleurer avec lui; s'il eſt fâché, il peut me gronder, je le ſouffrirai: mais des ſecrets pour moi, pour ſa femme, je ne ſupporterai point cela, non, non, non, & cent fois non.

Doucement, doucement donc, dit Amélie. Faut-il prendre un parti ſi bruſquement? Si des mouvements violents agitent Atkinſon, n'eſt-ce point de ſa part une tendre attention de ſe ſouſtraire à votre vue, d'attendre qu'il ſoit plus calme pour vous parler? S'il craint de vous faire partager ſes peines, pourquoi attribuer à ſon peu de confiance des ménagements dont vous devez lui être obligée? Ah, grand dieu! obligée, s'écria miſtriſs Atkinſon! Jamais, madame, jamais. J'ai le caractere vrai, le cœur ouvert; je ſuis ſincere, j'aime la bonne foi, la franchiſe: entre deux perſonnes unies, la réſerve eſt une trahiſon. Quoi, dit Amélie, ſi vous pouviez épargner un extrême chagrin à votre mari, en lui cachant des ſecrets dont la confidence ne pourroit que l'affliger, croiriez-vous bien faire en les lui découvrant? Bien ou mal, repliqua miſtriſs Atkinſon, je les lui dirois tous par une raiſon très-ſimple; c'eſt qu'il me ſeroit impoſſible de les lui taire. Ma chere amie, reprit en ſoupirant Amélie, il eſt une ſincérité indiſcrette; elle tient à la dureté. Il faut renfermer dans ſon cœur le ſecret dont la connoiſſance peut inquiéter ou affliger un ami. Dire tout ce que l'on ſait, tout ce que l'on penſe, c'eſt ſe ſatisfaire ſoi-même, & montrer plus d'étourderie que de confiance. Eh, je vous prie, madame, repartit miſtriſs Atkinſon d'un ton impatient, à quoi ſert le ſilence prudent de mon mari? Atkinſon me chagrine; il vaudroit mieux, ce me ſemble, qu'il m'affligeât par ſa con-

fiance que par ſa réſerve. Mais, dit encore Amélie, attendez au moins... Je n'attendrai point, reprit-elle en ſe levant. Écoutez... Pas un ſeul mot, madame. Atkinſon a tort; ſon procédé eſt impardonnable; il a promis de me bien traiter; je devois être ſon amie, ſa compagne : il manque à ſes engagements, je romprai les miens. Brouillés ce matin, ſéparés ce ſoir, nous ſerons libres demain. Je vais conſulter l'affaire. Adieu. Etes-vous raiſonnable, dit Amélie, en s'efforçant de la retenir? Ne ſortez point, ſouffrez.... Elle parloit en vain; la petite mutine lui échappa, & la laiſſa fort inquiete de ce qui pouvoit être arrivé au pauvre Atkinſon.

Comme elle y rêvoit, lui-même vint s'offrir à ſes yeux. Il étoit pâle, abattu. En le voyant, Amélie ne douta point qu'un événement très-fâcheux ne cauſât ſon chagrin. Elle lui tendit la main, le fit aſſeoir près d'elle; &, de ce ton affecté qui annonce plus d'intérêt que de curioſité, elle le pria de lui ouvrir ſon cœur & de lui confier ſes peines. Si la prudence me permettoit de vous les cacher, madame, lui dit-il, rien ne me détermineroit à cette triſte confidence. Depuis hier je combats des mouvements furieux. J'en arrête l'impétuoſité; j'oppoſe la raiſon au deſir violent d'une juſte vengeance, je m'efforce de vaincre mon reſſentiment. La voix de l'humanité doit étouffer le cri de l'honneur qui s'éleve du fond de mon ame. J'ai une femme. Sa fortune eſt indépendante. Jeune, vive, aimable, elle pourroit ſe

conſoler de ma perte ou de mon exil : mais, ma mere, ma pauvre, mon honnête mere, dont les mains ſont ſans ceſſe élevées vers le ciel pour lui demander la conſervation de l'appui de ſa vieilleſſe, l'affligerai-je? Remplirai-je ſon cœur d'amertume, moi qui l'ai ſi ſouvent fait treſſaillir de joie? Eh, qui la ſoutiendra ſi je l'abandonne, ſi je m'ôte les moyens de la ſervir & de la conſoler?

Amélie, émue de l'action tendre dont Atkinſon accompagnoit ce diſcours, attendoit en ſilence qu'il s'expliquât. Un de ces preſſentiments naturels aux cœurs ſenſibles, lui faiſoit craindre d'être intéreſſée dans ce qu'on alloit lui apprendre. Je me vois forcé, madame, pourſuivit Atkinſon, de vous découvrir un horrible complot formé contre M. Fenton & contre vous. Ah, que vous m'effrayez, dit Amélie! Sir James m'aſſura hier qu'il avoit vu ma ſœur le matin. Elle eſt à Londres, elle va m'y perſécuter ſans doute; & ſa haine... Vous avez un ennemi plus puiſſant & plus dangereux, madame, interrompit Atkinſon. Je vais vous ſurprendre, répandre la terreur dans votre ame ; mais mon zele, mais mon attachement ne me laiſſent pas la liberté de me taire. C'eſt milord Manſel dont vous devez vous défier. Milord Manſel, s'écria Amélie! lui, l'ami, le protecteur de mon mari! Hélas! hier encore il lui a promis... Il le trompe, veut le trahir, madame, dit vivement Atkinſon ; daignez m'en croire. Son projet n'eſt pas d'obliger M. Fenton, il cherche ſeulement à l'éloigner.

L'aſpect d'un homme aimé, & ſi digne de l'être, le bleſſe en ces lieux; c'eſt à la Jamaïque où il ſe promet de l'envoyer. Demain la commiſſion ſera ſignée. Le poſte eſt honorable: après l'avoir rempli ſix ans, M. Fenton pourra prétendre à un emploi brillant en Angleterre, & milord ne doute point que ſes ſoins n'excitent ſa reconnoiſſance & ſurtout la vôtre.

Eh bien, Atkinſon, de quoi l'accuſez-vous donc, dit Amélie étonnée? Il *nous* ſert, & vous le blâmez? Qu'importe en quels lieux il nous procure un établiſſement, ſi, comme vous l'annoncez, il eſt honorable, & ſi M. Fenton doit en être ſatisfait? Je puis me trouver heureuſe par-tout où je le verrai content. Où vous le verrez, madame, repliqua Atkinſon? Eh! ſerez-vous la maîtreſſe d'accompagner ſes pas? Eſt-ce pour vous laiſſer quitter l'Angleterre, que milord place votre époux? Ah, ſi vous ſaviez quel prix il attend de ſes indignes ſoins!... Mais eſt-il néceſſaire de vous en dire davantage?

Je ne ſaurois vous comprendre, reprit Amélie; comment, pourquoi me voudroit-on ſéparer de M. Fenton? Milord Manſel eſt donc ce myſtere? Parlez, expliquez-vous ſans détours. Je ſuis bien malheureux, repartit Atkinſon, de ne pouvoir être entendu ſans entrer dans un détail révoltant pour vous, & humiliant pour moi. Apprenez, madame, de combien d'ennemis vous êtes environnée. Milord Manſel oſe vous aimer;

Tanger eſt un infame, ſa femme la plus vile des créatures. Ils s'étoient engagés tous deux à vous ſéduire, ou du moins à vous livrer ſans défenſe aux entrepriſes hardies d'un homme dont ils ſervent depuis long-temps le goût & les penchants. En réfléchiſſant ſur l'exécution de ce projet, le lâche Tanger a tremblé, a craint le reſſentiment de votre époux, il a exigé qu'on l'éloignât. Milord a ſollicité une commiſſion pour les colonies. Pendant qu'il travailloit à l'obtenir, miſtriſs Tanger eſt devenue ſenſible au mérite de M. Fenton; elle n'a pu conſentir à ſon exil. Des conteſtations, des querelles ſe ſont élevées entre ces miſérables. Tanger a voulu prendre un ton d'autorité avec ſa femme; elle l'a menacé de tout découvrir à M. Fenton. Milord ennuyé de leurs débats, irrité contre eux, me conduiſit hier chez lui. Ne croyant pas mon cœur au deſſus du ſien, il a eu l'audace de s'ouvrir entiérement à moi. Les bontés dont vous m'honorez, madame, votre amitié pour ma femme, lui ont fait imaginer qu'il nous ſeroit facile de vous perſuader de reſter à Londres. Une compagnie d'infanterie, avec mille guinées, ſera ma récompenſe, ſi je réuſſis à vous fixer ici. Si vous vous obſtinez à partir, on trouvera les moyens de vous enlever. On forcera M. Fenton de s'embarquer ſeul. Quand il ſera arrivé au lieu de ſa deſtination, on vous remettra dans les mains de ma femme. En vous faiſant valoir cette grace, ſes ſoins & les miens vous engageront à montrer de la complaiſance pour les deſirs de milord.

Qu'entends-je, s'écria Amélie! Quelle trame odieuſe! Quoi, cet homme a pu croire!.... Il oſoit penſer!.... L'infame ſe flattoit!.... Mais pourſuivez : qu'avez-vous répondu? Rien, madame, reprit Atkinſon. Pendant qu'il parloit, je cherchois en moi-même quelle baſſeſſe dans ma vie donnoit à cette impudent lord la hardieſſe de m'inſulter, de me faire rougir. Saiſi, troublé, agité de mille mouvements, je n'ai pu trouver une ſeule expreſſion; la honte & l'indignation ſerroient mon cœur & lioient ma langue. Mais en me preſſant de répondre, de l'aſſurer de mon zele à le ſervir, le nom d'ami qu'il m'a donné, a porté ma fureur à l'excès. Je me levois, j'allois le ſaiſir, le renverſer, le fouler ſous mes pieds, quand ſa ſœur, ſuivie de pluſieurs dames, eſt entrée dans la ſalle. Sa préſence a ſauvé ſon frere. Je ſuis ſorti, malgré la priere qu'il me faiſoit de reſter. J'ai marché long-temps ſans ſavoir où mes pas me conduiſoient. Seulement occupé du deſir de me venger, je ne ſongeois qu'à répandre le ſang d'un monſtre. De plus froides réflexions ſe ſont préſentées ce matin à mon eſprit. Je me ſuis rappellé les leçons du docteur Harriſon. Elles ont un peu calmé la premiere agitation de mon ame. Au fond cet homme n'a peut-être pas cru m'outrager : ſans honneur, ſans principes, il feroit lui-même pour un autre ce qu'il me propoſoit de faire pour lui. Ses pareils rougiſſent-ils de rien? Ils ſe ſervent ou ſe nuiſent quand leur intérêt l'exige, & rompent ſans

égards & ſans remords tous les liens de la ſociété.

Amélie joignit les mains, leva au ciel ſes yeux remplis de larmes, reſta un moment ſans parler ; enſuite regardant triſtement Atkinſon : je n'avois point encore reſſenti tout le poids de l'infortune, dit-elle. Quelle étrange poſition eſt la mienne ! Comment dois-je me conduire? Je ne puis cacher à M. Fenton tout ce que je viens d'apprendre. Lui laiſſerois-je accepter cette place, marquer de la reconnoiſſance à ce vil protecteur? L'idée ſeule d'avoir conſenti à recevoir un bienfait de ſa main, me pénetre de honte & de douleur. Ah ! gardez-vous, madame, de ſuivre ce projet indiſcret, reprit Atkinſon. Si vous parlez, vous expoſez M. Fenton au plus grand des malheurs. Sera-t-il capable de modération ſur un ſujet ſi ſenſible, ſi délicat? Il ſe perdra ſans doute. S'il ſe venge, où fuira-t-il pour ſe dérober aux pourſuites d'une famille puiſſante; & s'il ſuccombe, que deviendrez-vous? Ah, s'écria Amélie, pourquoi ai-je négligé les avis du docteur Harriſon ! Pourquoi ai-je vu ma ſœur ! Cette fatale démarche m'a conduite à Londres. O mon cher Atkinſon ! depuis que j'habite ici, plus d'un trait a percé mon cœur; & les peines que je cache ne ſont peut-être pas les moins cruelles. Il alloit lui demander l'explication de ce langage, quand on lui apporta une lettre; elle étoit d'un de ſes parents, miniſtre à Oſterly, chez lequel Judith Atkinſon demeuroit depuis dix-huit mois.

En ſe voyant honoré d'une commiſſion de ſa majeſté Britannique, le premier ſoin d'Atkinſon avoit été d'engager ſa mere à affermer ſon verger; non qu'il rougît d'être le fils d'une jardiniere, ou deſirât cacher la pauvreté de ſa famille, mais ſeulement dans le deſſein de procurer du repos à la bonne & ſimple femme. Il employoit une partie de ſa paie à lui rendre la vie douce, alloit la voir, lui écrivoit régulièrement, & penſoit avec plaiſir qu'en s'avançant dans le ſervice, il auroit la facilité d'augmenter l'aiſance & le bonheur de ſa mere. Le miniſtre d'Oſterly lui écrivoit que Judith ſe trouvoit fort mal, & demandoit avec empreſſement la ſatisfaction de voir, d'embraſſer & de bénir encore une fois ſon fils.

Atkinſon jeta un cri douloureux, ſe leva, courut appeller, donner des ordres; & rentrant le viſage inondé de larmes: ma mere ſe meurt, madame, dit-il à Améiie; je cours auprès d'elle. Au nom du ciel, daignez appaiſer la colere de ma femme. Ce bruſque départ va l'irriter encore. Mon ſilence l'a fâchée. Si ma vie ſeule dépendoit de ma confiance en elle, aucun ſecret ne lui ſeroit caché; mais comment lui en découvrir un dans lequel vous êtes ſi intéreſſée? Elle haïroit trop vos ennemis pour ſe contraindre en leur préſence; ſans le vouloir, elle apprendroit d'abord à M. Fenton ce qu'il eſt important de lui laiſſer ignorer, au moins pendant un peu de temps.

Eh, pourrai-je retenir moi-même les mar-

ques de mon indignation, dit Amélie? Supporterai-je la vue de ce vil lord, celle de l'infame Tanger? Verrai-je ſa miſérable compagne aſſiſe à mes côtés, ſe flatter dans ſon cœur de me contempler bientôt au rang des malheureuſes de ſa claſſe? Elle aime M. Fenton, dites-vous : hélas ! s'il le ſavoit, il en ſeroit peut-être flatté. Je ne le crois ni vain, ni foible : mais ſon cœur a bien changé ! Atkinſon ſurpris, alloit parler, lorſque ſa femme parut à la porte du cabinet. En appercevant ſon mari, elle voulut fuir, mais il l'arrêta. La petite perſonne étoit vraiment fâchée ; elle le repouſſoit de la main, juroit de ne point pardonner. Cependant ſa colere céda inſenſiblement à un mouvement plus doux ; les inſtances d'Amélie, les careſſes d'Atkinſon la ramenerent bientôt à ſon naturel tendre, & la bonté de ſon cœur éclata dans cette réconciliation. Elle embraſſa cent fois ſon mari, pleura avec lui, vouloit le ſuivre à Oſterly ; mais il la pria de reſter. Il partit, & Amélie demeura livrée à mille inquiétudes.

Milord Manſel, perſuadé qu'un homme comme Atkinſon devoit ſe trouver heureux d'augmenter ſa fortune, ſans s'embarraſſer des moyens qui pouvoient le conduire à ſon avancement, avoit fait peu d'attention à la façon dont ſa confidence étoit reçue, & ne doutoit point que l'eſpoir de la récompenſe n'engageât Atkinſon à le ſervir. Il ſe préſenta le ſoir chez Amélie. On lui dit, par ſon ordre, qu'elle ſe ſentoit un peu incom-

modée, & ne voyoit perſonne. Une heure après, il lui envoya pluſieurs billets du bal de l'ambaſſadeur de France, & lui fit demander la permiſſion de l'y accompagner le lendemain.

Jamais embarras n'égala celui d'Amélie en recevant ce meſſage. Occupée de tant d'idées fâcheuſes pendant le jour, elle avoit oublié l'engagement pris avec lady Eleſmore d'aller à ce bal. Ces fêtes, ſouvent plus tumultueuſes qu'agréables, donnent une liberté qui ſemble rendre tout excuſable. La femme, dont l'air eſt le plus impoſant, perd de ſa dignité dans une parure conſacrée à la folie. Elle inſpire moins de reſpect, on lui tient ſous le maſque, des propos qu'on n'eût oſé lui faire entendre ailleurs. Amélie craignoit que milord Manſel ne ſaisît cette occaſion de l'entretenir, de lui découvrir une partie de ſes ſentiments. Elle deſiroit ardemment de ne point aller au bal. Mais comment rompre une partie déja liée? Que dire à M. Fenton, à lady Eleſmore? Pendant qu'elle y rêvoit, miſtriſs Atkinſon vint la conſulter ſur un doute qui commençoit à la tourmenter beaucoup. On venoit de lui apporter un domino parfaitement bien garni. Elle le tenoit à la main, & vouloit ſavoir d'Amélie ſi l'abſence de ſon mari & la cauſe de cette abſence lui interdiſoient abſolument le plaiſir de ſe maſquer le lendemain & de mettre ce joli domino, qui étoit un préſent d'Atkin-

n. Amélie alloit lui dire ſon avis, quand entendit M. Fenton. Elle remit ſa ré-

ponſe à un autre temps, chargea miſtriſs Atkinſon de congédier le valet de chambre de milord Manſel, en lui diſant de rapporter à ſon maître que, ſi elle alloit au bal, ce ſeroit avec lady Eleſmore.

Le lendemain, ſir James & ſa femme ſe rendirent chez M. Fenton, à l'heure du ſouper. Miſtriſs Atkinſon ſe trouva mal un inſtant avant qu'on ſervît, & ſe retira pour ſe mettre au lit. Sir James en parut fort fâché. Après le repas, lady Eleſmore prit un domino très-galant, qu'elle avoit fait apporter. Amélie en mit un blanc, tout garni de gaze d'argent, & le plus joli qu'il fût poſſible de voir. Prête à partir, elle entra chez miſtriſs Atkinſon, afin de ſavoir ſi elle repoſoit. Elle revint maſquée, en faiſant ſigne d'aller doucement. Sir James lui donna la main, la conduiſit à ſa chaiſe, & tous quatre ſe rendirent à l'hôtel de l'ambaſſadeur de France, où ils entrerent avec difficulté, par la quantité de monde qui y étoit déja.

A peine lady Eleſmore & ſa compagne avoient-elles percé la foule pour arriver au milieu de la principale piece où l'on danſoit, qu'un tourbillon les ſépara malgré leurs efforts. La dame en domino blanc fut arrêtée par un Arménien, ſir James repouſſé vers l'entrée, lady Eleſmore portée à l'extrêmité de la ſalle, M. Fenton ſaiſi d'un côté par une marmotte, & de l'autre par une bergere couleur de roſe & argent : ces deux maſques ſe le diſputerent vivement, refuſerent de ſe céder, & jurerent de ne pas

l'abandonner de toute la nuit. En effet, on l'entraîna dans un coin ; on l'y tint si bien, qu'il lui fut impossible de se dégager. La bergere étoit tendre ; elle lui parloit de ses moutons, de la beauté des champs, de l'ombre des bois, du murmure des eaux, & l'affadissoit par son ton pastoral. La marmotte, au contraire, malicieuse, folle & méchante, se moquoit d'elle & de lui, railloit la bergere, badinoit M. Fenton ; & s'il faisoit un mouvement pour s'échapper, elle se fâchoit, le mordoit, l'égratignoit, ou le pinçoit de toute sa force.

Il avoit si parfaitement oublié le plat jargon du bal, qu'il ne comprenoit point du tout l'agrément des impertinences dont ces deux femmes l'étourdissoient à l'envi l'une de l'autre. La bergere soupiroit, lui serroit doucement le bras, lui donnoit des petits noms caressants, lui offroit sa houlette & son cœur, desiroit qu'il conduisît ses troupeaux dans les riants pâturages où elle menoit le sien. Elle cherchoit à lier un entretien particulier ; mais l'active marmotte ne laissoit pas à M. Fenton le loisir de l'écouter. Elle le tiroit, l'obligeoit à se défendre de ses continuelles malices ; elle jetoit du ridicule sur les discours de la tendre bergere, sur sa taille un peu épaisse, trouvoit sa parure de mauvais goût, son air gauche, & son ton maussade. Vous feriez mieux de nous quitter, lui dit-elle enfin ; si vous me donnez de l'humeur, vous pourrez vous en repentir, car je

ſais qui vous êtes. A quoi bon ennuyer ce maſque? vous ne le connoiſſez pas.

Je le connois très-bien, reprit la bergere: c'eſt vous-même, dont l'erreur cauſe l'obſtination; car aſſurément vous vous méprenez. Moi, me méprendre, s'écria la marmotte! Jamais. Je ſais poſitivement à qui je m'adreſſe. Voyons donc, dit la bergere; ce maſque eſt.... Un ſot enfant, interrompit la marmotte, un fat à la mode, un petit-maître nouvellement arrivé de ſes voyages. Il traite mal les femmes, trompe leur attente ſur tous les points, les mépriſe, les quitte ſans égards, ſe vante de leurs faveurs; eſt ingrat, perfide & méchant. Cependant des folles comme vous & moi s'empreſſent à l'attirer. Il vit en mauvaiſe compagnie, je le ſais, j'en ai pitié, & c'eſt pour l'approcher de la bonne que je m'en empare.

M. Fenton éclata de rire à ce portrait où il étoit loin de ſe reconnoître. Et vous dit-il; à la bergere, ſous quels traits m'allez-vous repréſenter? Sous les ſeuls qui vous conviennent, reprit-elle; ſous ceux d'un homme aimable, charmant.... Charmant, cria la marmotte! ſur mon honneur vous ne le vîtes jamais. Oui, charmant, je le répete, continua la bergere. Il n'a point le caractere que vous lui donnez. Si l'on peut lui reprocher un défaut, c'eſt d'ignorer combien il poſſede de graces, combien il eſt formé pour plaire. Trop de modeſtie le rend timide, réſervé, même froid. Il ne s'apperçoit pas des ſentiments qu'il inſpire, ou néglige

d'en profiter.... La fade créature extravague, s'écria la marmotte. Lui, froid, timide, réſervé? L'homme que voilà, ajouta-t-elle en frappant un grand coup ſur l'épaule de M. Fenton, eſt le plus audacieux, le plus hardi, le plus impudent des mortels; & s'il vous reſpecte, il faut que vous ſoyez un monſtre de laideur.

Je ſuis très-jolie, reprit la bergere avec dédain: mais vos diſcours me fatiguent. Ceſſez de nous gêner, laiſſez-nous. Une pareille propoſition vous décele, miſtriſs, dit aigrement la marmotte; accoutumée à montrer de la complaiſance, vous vous croyez en droit d'en exiger à votre tour. Mais comme je n'aurai jamais beſoin de vos bons offices auprès du riche paſteur dont vous travaillez à augmenter le bercail, il ne me plaît pas de vous ſatisfaire. Ce propos déconcerta miſtriſs Tanger. C'étoit elle qui vouloit, ſous le maſque, inſtruire M. Fenton des ſentiments de ſon cœur, & ſonder les diſpoſitions du ſien. Elle ſe remit cependant, répondit avec hauteur; la marmotte ſe fâcha; elles ſe querellerent. M. Fenton s'empreſſa de profiter du moment pour ſe retirer. Ma foi, meſdames, leur dit-il, vous vous trompez toutes deux; ainſi permettez-moi de terminer votre diſpute en vous laiſſant. Non, vous reſterez, reprit la marmotte. On ſait aſſez que la fuite vous a tiré de plus d'un embarras; mais vous n'en ſortirez pas aiſément cette nuit. Nouvelle preuve de votre mépriſe, s'écria la bergere. Vous parlez au plus vaillant paſteur de la con-

contrée.... Bonne & ennuyeuſe Aſtrée, dit la marmotte, faites-moi le plaiſir de vous taire & de vous retirer. Si l'on vous a priée de garder ce maſque, je me charge de votre emploi. Cédez à mes deſirs, ou craignez mon indiſcrétion. Ce joli mouton ſe changeroit bien vîte en loup pour vous, s'il ſavoit que vous cherchez à égarer ſa brebis la plus chérie ; & le puiſſant ſeigneur de votre hameau ne vous défendroit pas de ſa rage, ſi vous lui étiez mieux connue. Un diſcours ſi piquant & ſi vrai ſurprit miſtriſs Tanger, la fit trembler, & la rendit confuſe, ſans pouvoir deviner quelle femme le lui adreſſoit. Elle n'oſa repliquer; s'éloignant peu à peu, elle ſe perdit inſenſiblement dans la foule.

M. Fenton, heureuſement débarraſſé de l'une, crut, en ſe démaſquant, ſe délivrer de l'autre. J'eſpere, madame, dit-il en ſe montrant, que je n'offre point à vos yeux le fat ou l'impudent dont vous parliez à l'inſtant. Pardonnez-moi, M. Fenton, reprit-elle, je parlois de vous même ; mais je puis vous préſenter un viſage propre à faire diſparoître la ſérénité du vôtre. Ceſſant alors de déguiſer ſa voix : Tremblez, ingrat, dit-elle d'un ton fier; tremblez devant la femme que vous avez trahie, inſultée, ſacrifiée, quand elle s'occupoit uniquement du ſoin de vous prouver ſa tendreſſe.

M. Fenton frémit en reconnoiſſant miſs Matheus; ſa chauſſure toute plate diminuoit ſi fort la hauteur ordinaire de ſa taille, qu'il ne lui étoit pas ſeulement venu à l'eſprit que

ce pût être elle. Il porta les yeux autour de lui, pour voir s'il n'appercevroit point ſir James. Le chagrin que lui cauſoit cette rencontre, obſcurciſſoit ſon front, ſe peignoit ſur tous ſes traits. Il ne pouvoit parler. Miſs Matheus eut le temps de l'accabler de reproches & d'injures, avant qu'il trouvât la force de lui répondre.

Je l'avoue, dit-il enfin; ma conduite a dû vous déplaire : mais vous avois-je promis d'en tenir une autre? Ignoriez-vous ma poſition, mes ſentiments, mes devoirs?... Eh, ne deviez-vous rien à mon amitié, interrompit-elle, à ma complaiſance, à mes ſoins? Falloit-il me céder baſſement à un autre, montrer mes lettres, vous vanter de mes bontés, envoyer ſir James au lieu où je vous attendois? Pour prix d'une ſi tendre affection, vous m'avez lâchement trahie, durement abandonnée : vous êtes un perfide; je vous hais, je vous mépriſe du fond du cœur. Le deſir de me venger, de vous punir, peut ſeul vous rappeller encore à ma mémoire.

Si mon ami a été de bonne foi, dit M. Fenton, il vous aura appris que le haſard l'a inſtruit de tout. Vous ne devez pas m'accuſer d'indiſcrétion; votre nom ne m'échappa jamais dans la confidence où m'engageoit le beſoin d'un conſeil..... Déteſtable imprudenn interrompit encore miſs Matheus! ne nâtes-vous pas ma lettre à votre ami? Eh! is-je qu'il en reconnoîtroit l'écriture, reua-t-il? Souvenez-vous, miſs, du myſe dont vous couvrîtes vos liaiſons avec ſir

James : en les apprenant de lui-même, m'étoit-il poſſible de lui refuſer une promeſſe de ne le point troubler dans les ſoins qu'il vous rendoit? Ne pouvant jouir d'un bien dont il deſiroit ardemment la poſſeſſion, ne devois-je pas l'aider à l'acquérir? J'admire votre inſolence & la ſienne, repartit vivement miſs Matheus; de quel droit prétendez-vous me donner à lui? A quel titre diſpoſez-vous enſemble de mon cœur, ou de ma perſonne? Ne vous emportez pas, miſs, dit M. Fenton; ne parlez pas ſi haut. Bon dieu, avec quel véhémence vous vous exprimez! Voulez-vous raſſembler autour de nous une foule curieuſe? On s'arrête, on vous écoute. Que m'importe ſi l'on m'entend, reprit-elle? Et le voyant rattacher ſon maſque : vous vous cachez en vain, M. Fenton, cria-t-elle, je vous ferai connoître. Vous m'avez trahie, indignement trahie; je veux le dire, le répéter, l'apprendre à tout le monde.

M. Fenton treſſailloit à chaque mot qu'elle prononçoit. Depuis un moment il croyoit voir Amélie aſſiſe à peu de diſtance, entre un Arménien & cette même bergere qui venoit de les quitter. En feignant de l'empreſſement pour procurer un ſiege à miſs Matheus, il s'efforçoit de s'éloigner de ce lieu. Elle ſuivit ſes regards inquiets & devina le ſujet de ſon trouble. L'habitude où elle étoit d'aller au bal, lui faiſoit reconnoître ſous le maſque tous ceux qu'elle examinoit un inſtant. Au commencement de ſon ſéjour à Londres, milord Manſel l'ayant vue à Chel-

ſa, où elle prenoit l'air avec Summers, la ſuivit, apprit où elle logeoit, & chercha à s'introduire auprès d'elle. Miſtriſs Tanger, dont le mari ſe trouvoit alors abſent, loua, par l'ordre de milord, un appartement dans la maiſon où demeuroit Summers, afin de ſe procurer la facilité de ſéduire ſa femme, ou de la enlever à ſa maîtreſſe. Milord Manſel la voyoit comme ſon parent, & vit pluſieurs fois miſs Matheus chez elle. Mais les ſoins de miſtriſs Tanger, infructueux auprès de miſs, ne ſervirent qu'à découvrir ſa baſſeſſe & ſon infâmie. Summers la fit chaſſer honteuſement de la maiſon; & milord Manſel, frappé d'un autre objet, abandonna cette pourſuite.

Le ſoir qu'Amélie ſoupa à Kinſington, miſs Matheus s'y promenoit. Elle évita la vue de M. Fenton; mais ayant apperçu miſtriſs Tanger avec lui, elle jugea que milord Manſel étoit touché des charmes d'Amélie. Par une ſuite de cette idée, elle tint à la confidente de milord des propos ſinguliers qui l'étonnerent, l'interdirent, & lui firent abandonner M. Fenton à la pénétrante marmotte.

Dirigée par les yeux de M. Fenton, miſs Matheus obſerva attentivement la dame au domino blanc, & découvrit milord Manſel ſous l'habit d'un Armenien. La bergere, aſſiſe à côté du maſque en blanc, la tête tournée vers M. Fenton, & paroiſſant attentive à tous ſes mouvements, l'aſſura qu'Amélie elle-même s'entretenoit avec milord. Charmée de ſe voir maîtreſſe de tourmenter M. Fenton, de l'effrayer: la prévoyance ne

réuſſit pas toujours, lui dit-elle. La vôtre a ſans doute ſurpaſſé mon adreſſe. J'ai voulu inſtruire Amélie de vos infidélités ; j'ignore par quel moyen vous m'avez privée du plaiſir que je m'étois promis ; mais la crainte où je vous vois, m'apprend qu'elle jouit encore d'une erreur que je vais détruire : rien ne s'oppoſera cette nuit à mon deſſein. Je veux m'approcher d'elle, lui parler, l'amuſer par le récit intéreſſant de vos aventures de Newgate : milord Manſel ne les trouvera pas inutiles à ſes projets, & la bergere Tanger en concevra ſans doute d'agréables eſpérances.

Un mouvement qu'elle fit pour s'avancer vers la banquette où étoient ces trois maſqués, mit M. Fenton hors de lui-même. Y ſongez-vous, miſs, dit-il en paſſant un bras autour d'elle & l'arrêtant ? Quel eſt ce procédé, monſieur ; cria-t-elle en ſe débattant ? Aurez-vous l'audace de me faire violence ? Si vous ne ceſſez de me retenir, je vais éclater, rendre nos différents publics : craignez tout d'une femme outragée.

M. Fenton, déſeſpéré de ſe voir expoſé au caprice & à la rage de cette furie, crut devoir chercher à l'adoucir. Eh bien, vous êtes libre, dit-il en retirant ſon bras, vous pouvez m'affliger ſi vous le voulez ; & prenant ſes mains, les ſerrant entre les ſiennes : que les temps ſont changés, miſs, ajouta-t-il ! Vous avez donc oublié celui où, dans la même attitude, preſſée contre mon ſein, vous ne me traitiez point d'audacieux ? Inſoutenable inſolence, reprit-elle ! Mau-

dit ſoit à jamais l'inſtant!.... Non, ne le maudiſſez pas cet inſtant, interrompit M. Fenton, il fit mon bonheur & le vôtre. Croyez-vous, miſs, continua-t-il d'un ton careſſant, qu'il ne m'en coûte rien pour m'arracher au plaiſir de vous voir, de cultiver des ſentiments ſi flatteurs, ſi capables de me rendre heureux? Ah, ſans le double engagement qui me lie, jamais, jamais l'aimable miſs Matheus n'auroit eu ſujet de ſe plaindre de moi. Oh, M. Fenton, dit-elle en ſoupirant, pourquoi n'ai-je trouvé en vous qu'un ingrat? Les circonſtances m'ont forcé de le paroître, reprit-il affectueuſement; il ne m'eſt plus permis de me livrer à mes ſeuls deſirs : mais le ſouvenir de vos bontés me ſera toujours cher, il ne s'effacera pas de ma mémoire; je regretterai toute ma vie le bien précieux dont l'honneur & l'amitié m'engagent à me priver.

La réponſe de miſs Matheus aſſura M. Fenton qu'elle commençoit à ſe calmer. Il employa toute ſon éloquence à ſe juſtifier. Cette fille bizarre l'écouta paiſiblement, ſe laiſſa conduire dans une autre ſalle. Sa colere & ſa paſſion ſe montrerent tour-à-tour; mais l'envie de ramener M. Fenton, de renouer un tendre commerce avec lui, l'emporta ſur ſon dépit. Après la plus longue explication, elle lui accorda un pardon conditionnel. Elle exigea de lui une promeſſe formelle d'aller la voir, même de ſouper chez elle le lendemain. Aucunes repréſentations ne la firent départir de ſa volonté abſolue. Elle

traita d'impertinentes conventions les paroles données à ſon ami, ne reçut point d'excuſes; ſa réponſe étoit prête à toutes les objections. En ſortant du bal, ſir James alloit à Windſor avec le prince de Galles, une partie de chaſſe l'y retiendroit deux jours. M. Fenton héſita, éprouva de la peine à ſe déterminer. Il ſentoit de la répugnance à la tromper, & plus encore à la ſatisfaire; cependant il falloit contenter ſes deſirs, ou s'expoſer à un éclat terrible : elle retourneroit chercher Amélie, diſoit-elle, lui parleroit, feroit plus encore. Il promit donc, & un entretien plus tranquille ſuccéda à leur querelle.

Miſs Matheus lui montra une haine extrême pour ſir James, lui peignit les folies de cet amant malheureux, ſon amour, ſa jalouſie, ſes tranſports, ſa rage, & le plaiſir qu'elle goûtoit à l'alarmer, à le maîtriſer, à l'aſſujettir & à le chagriner. Enſuite elle lui demanda comment il s'étoit lié avec une femme de l'eſpece de miſtriſs Tanger, lui apprit la façon de penſer de milord Manſel, le vil caractere de Tanger, & les baſſes complaiſances qui lui attiroient la protection de ce lord. M. Fenton ſavoit que miſs Matheus chargeoit un peu ſes portraits; cependant, il reſta frappé de ce qu'il venoit d'entendre, ſentit un regret véritable d'avoir approché d'Amélie deux malheureux ſi mépriſables, & rougit, en ſongeant à ce qu'on pourroit penſer des aſſiduités de milord Manſel chez lui. Avant de le quitter, miſs Matheus l'o-

bligea de lui renouveller ſa promeſſe ; & prenant un ton fort ſérieux : M. Fenton, lui dit-elle, ſir James s'attend à me voir ici ; je vais prendre le déguiſement ſous lequel il pourra me reconnoître. Ne croyez pas m'abuſer. Je vous obſerverai ſoigneuſement. Si vous lui parlez, ſi vous me trahiſſez une ſeconde fois, rien ne vous ſauvera de mon juſte reſſentiment. Craignez de m'irriter : ce ne ſera pas en attaquant vos jours, que je me vengerai ; j'adreſſerai plus ſûrement mes coups, ils pénétreront dans votre cœur. Le ſupplice ou la mort ne m'effraient point, vous le ſavez ; ſi je vous attends demain en vain, rappellez-vous Summers, & tremblez pour Amélie. En finiſſant ces mots, elle s'éloigna de lui. Un abbé qui, depuis leur entrée dans cette ſalle, paroiſſoit endormi ſur la même banquette où ils étoient aſſis, fit alors un grand mouvement, ſe renverſa les mains élevées au deſſus de ſa tête, pouſſa un cri étouffé, & des exclamations propres à perſuader qu'il ſe ſentoit atteint d'une douleur ſubite : enſuite il ſe leva bruſquement, & ſe déroba à l'importunité de ceux qui l'entouroient avec le deſſein de le ſecourir.

Inquiet & chagrin, M. Fenton n'étoit guere en état de s'occuper des autres. Cependant, après avoir fait quelques pas ſur ceux de miſs Matheus, il lui vint à l'eſprit que cet homme déguiſé en abbé, & enveloppé d'un grand manteau, pouvoit être ſir James. Il voulut ſe rapprocher de l'endroit

où il venoit de le laiſſer; mais le prince de Galles arrivant, la foule qui le ſuivoit, entraîna M. Fenton malgré lui, & le ſépara du maſque qu'il cherchoit : il ne ſongea plus qu'à retrouver Amélie, & à ſortir avec elle d'un lieu où il craignoit de rencontrer encore miſs Matheus, s'il s'obſtinoit à rejoindre ſon ami.

Il parvint difficilement dans la ſalle où il croyoit avoir laiſſé Amélie, & ne la vit point à la place où il eſpéroit qu'elle ſeroit encore. Lady Eleſmore y étoit, mais elle ne put lui donner des nouvelles ni de ſir James ni d'Amélie. Après pluſieurs tours fatigants & inutiles, M. Fenton apperçut enfin les trois perſonnes dont il avoit pris tant de ſoin d'écarter miſs Matheus. Des banquettes placées dans l'embraſure d'une fenêtre formoient une eſpece de petit amphithéatre, au haut duquel il vit l'Arménien, la bergere & le domino blanc. Il ſe démaſqua, fit ſigne à Amélie de deſcendre, & lui montra qu'il vouloit ſe retirer. La dame parut l'entendre. Par un mouvement de ſon éventail & des geſtes expreſſifs, elle lui marqua que ſon deſſein n'étoit pas de quitter le bal. Il redoubla ſes ſignes, elle continua les ſiens; il s'impatienta, elle rit : enfin, quelqu'un ſe levant, il eut la liberté de s'approcher d'elle, & lui dit, d'un ton ému, combien il s'étonnoit de lui voir ſi peu de complaiſance pour ſes deſirs.

La dame maſquée lui demanda, en déguiſant ſa voix, ſi elle n'étoit pas en droit de

lui faire le même reproche, lui tint de vrais propos de bal, lui dit mille folies, le plaisanta sur cette envie de se retirer, se plaignit de l'empire marital & tyrannique auquel il prétendoit l'assujettir, protesta qu'il ne la priveroit point d'un plaisir innocent, permis à toutes les femmes de son âge; & se tournant vers l'Arménien, elle le prenoit pour juge: mais il se taisoit, & sembloit ne pas vouloir être connu. Elle continuoit à rire, & ne paroissoit point du tout embarrassée de l'air surpris & fâché de M. Fenton.

Mistriss Tanger lui demanda tout bas, & d'un air mystérieux, si l'insolente marmotte, qui l'avoit retenu si long-temps, causoit l'humeur où elle le voyoit. Il ne l'écouta point; & prenant Amélie par la main, il la pressa de le suivre, de ne pas lui laisser penser qu'elle préféroit un si fade amusement au plaisir de l'obliger. Après un peu de résistance, elle se leva enfin; & se tournant vers l'Arménien, qu'elle sembloit quitter à regret: demain au moins, lui dit-elle tout haut, à mon réveil, ou je ne croirai ni vos discours ni vos sermens. Ces paroles firent une cruelle impression sur l'esprit de M. Fenton. Quoi, Amélie connoissoit le langage de la coquetterie, se plaisoit à entendre ces propos si vains qu'elle dédaignoit autrefois! Elle venoit de montrer de la répugnance à suivre son mari, elle l'avoit traité de jaloux, de bizarre, & presque de fâcheux! Livré aux plus tristes réflexions, M. Fenton conduisoit en silence la dame qui causoit son cha-

grin ; ils traverſerent toutes les ſalles ſans ſe parler, prirent des chaiſes, & arriverent à leur demeure. Pendant que M. Fenton ſatisfaiſoit les porteurs, ſa compagne monta très-vîte l'eſcalier. Quand il entra chez Amélie, elle vint à lui déja déshabillée, auſſi tranquille, auſſi aſſurée que ſi elle n'eût pas dû redouter les reproches d'un mari mécontent.

L'air ſombre de M. Fenton changea bientôt ſa contenance. Il ſe promenoit à grands pas, alloit, revenoit, ſans jeter les yeux ſur elle, & paroiſſoit fortement occupé de ſes idées. Enfin, s'arrêtant devant l'inquiete Amélie : que vous diſoit milord Manſel, madame, lui demanda-t-il? Que doit-il faire demain pour vous engager à croire ſes ſerments? Sur quoi deſire-t-il votre crédulité? Que vous juroit-il, & quel ſervice attendez-vous de lui? Au nom de milord Manſel, Amélie pâlit ; elle héſita ſur ce qu'elle devoit dire, n'oſa parler : l'effroi la ſaiſit. Des mots ſans ſuite, ſans liaiſon, furent ſa ſeule réponſe. Son trouble conſterna M. Fenton. Quoi, madame, dit-il, interdite, tremblante! Quel eſt donc le ſujet de cette étrange terreur? Depuis quand me craignez-vous? Amélie leva les yeux ſur lui, elle apperçut de la colere dans les ſiens. Vous m'interrogez bien durement, lui dit-elle d'un ton timide & triſte ; que me demandez-vous? Ce qui vous attachoit ſi fort au bal, madame, ce qui vous y retenoit, vous inſpiroit tant de gaieté, d'enjouement, des ſaillies ſi vives, &

ſur-tout l'explication de vos dernieres paroles à milord Manſel. En vérité, monſieur, reprit-elle, je ne me ſuis point amuſée au bal; je n'ai pas la moindre idée des diſcours qu'on y tenoit, & aſſurément milord Manſel n'a pu m'y parler.

Qu'entends-je, s'écria M. Fenton, tranſporté, furieux, hors de lui-même! Eſt-ce vous, Amélie, eſt-ce bien vous, dont la bouche s'ouvre au menſonge? Quoi, vous niez... Eh, pourquoi non, reprit miſtriſs Atkinſon, en ſortant du cabinet d'Amélie? Regardez-moi, monſieur; eſt-ce madame que vous venez de ramener du bal? M. Fenton la voyant coëffée comme Amélie, ſon maſque à la main, ayant encore ce domino blanc qui lui avoit cauſé tant d'inquiétudes différentes, reſta muet, oſant à peine en croire ſes yeux. Ah, ah, continua miſtriſs Atkinſon, vous ſavez donc quereller? Cet air martial vous va bien, en vérité; allons, vîte à genoux devant madame, demandez-lui pardon de vos bruſqueries : à ſa place je ne vous écouterois point, je bouderois; mais elle eſt ſi bonne! Vous n'avez pas été au bal, dit M. Fenton à Amélie? Quoi, ma chere amie, vous n'y avez pas été? Sur mon honneur, monſieur, je ne ſuis point ſortie d'ici, répondit-elle. L'étourdie que voilà brûloit du deſir de ſe maſquer; & afin de laiſſer ignorer à ſon mari qu'elle eſt capable de s'amuſer quand il s'afflige, je lui ai conſeillé de prendre ma place. La conformité de nos tailles m'a fait imaginer cette petite

tromperie qui ſatisfaiſoit ſon goût & le mien. Je lui fais une eſpece de reproche, comme vous voyez, & c'eſt pour la punir de vous avoir chagriné. A préſent apprenez-moi, je vous prie, comment elle vous a donné tant d'humeur.

Oh, ſi je voulois parler, reprit en riant miſtriſs Atkinſon, je le fâcherois bien davantage. Allez, allez, ne le plaignez point. Il ne s'eſt pas ennuyé au bal, & je l'ai impatienté pour vous venger de ſes infidélités. Certaine marmotte l'entretenoit avec feu, &... A cet endroit de ſon diſcours, M. Fenton la tira rudement par ſon domino. Elle s'arrêta, comprit qu'il exigeoit ſon ſilence; & le regardant d'un air fin: à propos, j'ai fait une plaiſante découverte; on m'a rendu, ſous le nom de madame, l'hommage le plus flatteur, le plus reſpectueux; & toute la nuit milord Man... Le pied d'Amélie s'appuyant alors ſur le ſien, lui coupa ſubitement la parole. Miſtriſs Atkinſon portant les yeux ſur l'un & ſur l'autre, les voyant tous deux immobiles: bon ſoir donc, dit-elle, je me ſens aſſoupie, & je crois rêver déja. En parlant, elle prit un flambeau, & ſe retira, remettant au lendemain le récit des événements du bal.

Ni Amélie ni M. Fenton n'avoient eu l'adreſſe de ſe cacher le mouvement par lequel ils s'étoient hâtés d'interrompre miſtriſs Atkinſon. Leur précipitation, leur crainte, les occupoient trop pour les laiſſer capables d'une grande attention ſur eux-mêmes.

Ils gardoient le ſilence, penſoient, ou plûtôt méditoient profondément. M. Fenton formoit des ſoupçons vagues; ſon cœur ſe ſentoit bleſſé de l'air de myſtere répandu dans la conduite d'Amélie. Si elle ne connoiſſoit point les ſentiments de milord Manſel, d'où vient empêchoit-elle miſtriſs Atkinſon d'en plaiſanter? Si elle ſe croyoit aimée de ce ſeigneur, comment ſouffroit-elle ſes aſſiduités, elle qui ne pouvoit ſupporter à Montpellier la vue d'un homme mieux fait, plus jeune, plus aimable, ſeulement parce que cet homme étoit ſenſible à ſes charmes?

Pendant que ces idées l'agitoient, Amélie rêvoit; mais ſes penſées ne s'égaroient point comme celles de M. Fenton; un objet les fixoit toutes. Elle ſoupiroit. Une triſte certitude rendoit ſon chagrin vif & amer. Elle continua de ſe taire, M. Fenton n'oſa parler; &, pour la premiere fois, la réſerve & preſque la froideur prirent la place de la tendreſſe & de la confiance entre deux perſonnes accoutumées à goûter ſans ceſſe la douceur de ſe communiquer les mouvements les plus ſecrets de leurs cœurs.

Auſſi-tôt que M. Fenton fut levé le lendemain, il défendit dans la maiſon d'y laiſſer entrer Tanger, ſa femme, ni même milord Manſel. Il vouloit prendre des informations de miſtriſs Atkinſon, & ſavoir par ſon récit s'il confirmeroit ou révoqueroit l'ordre qui [illegible]oit ce ſeigneur. Enſuite il envoya [illegible]mes demander l'heure où il pour[illegible]ir. On lui rapporta que ſon ami

étoit parti avec le prince de Galles, en sortant du bal, & resteroit deux jours à Windsor. M. Fenton se souvint alors que miss Matheus le lui avoit dit. Son embarras augmenta. De quels moyens se servir pour rompre son engagement du soir? Le naturel emporté de cette fille, ses menaces, l'épouvantoient. Elle se vengeroit sur Amélie, disoit-elle; étoit-il difficile à une créature hardie, entreprenante, capable, six semaines auparavant, d'assassiner un homme au milieu de ses gens, sous les yeux de sa femme, de s'introduire chez Amélie, de l'effrayer, de l'insulter, peut-être de lui plonger un couteau dans le sein? Ces idées glaçoient le cœur de M. Fenton; elles le déterminerent à tenir parole à miss Matheus. Il se flatta que sir James, instruit par lui-même de cette démarche, l'excuseroit aisément, quand il en apprendroit le motif. Il se promit même assez de son ascendant sur l'esprit de miss Matheus, pour espérer qu'il l'engageroit à mieux traiter son ami, & à rendre plus de justice au mérite d'un homme vraiment aimable. Ce parti pris, il recommença à réfléchir sur la conduite d'Amélie. Il s'étonna d'avoir pu la soupçonner d'intelligence avec milord Mansel. Il se rappella sa tendresse, ses vertus, & pensa que, si elle étoit aimée & le savoit, la crainte de lui causer de l'inquiétude pouvoit seule l'obliger à lui taire un pareil secret. Incertain de l'effet qu'auroient produit sur elle l'indiscrétion de mistriss Atkinson & le silence qu'il avoit gardé, il desiroit & craignoit son réveil.

Pendant que miſs Matheus, milord Manſel & Amélie l'occupoient tour-à-tour, ſir James, retenu malgré lui à Windſor, s'abandonnoit, dans les routes de cette belle forêt, au mouvements furieux qu'excite une jalouſie fondée ſur la certitude d'être trahi. Ayant ſu par la femme de chambre de miſs Matheus qu'elle ſe maſqueroit d'abord en marmotte, à ſon entrée au bal il ſuivit opiniâtrément une perſonne dont la taille & l'habit le tromperent. Le haſard fit qu'elle s'obſtina à ne pas vouloir lui parler. Sir James imaginant en être reconnu, alla changer de déguiſement, revint, retrouva cette femme, la ſuivit encore; mais il la vit démaſquée; & l'inſtant qui lui montra ſon erreur, amena à ſes côtés ſa maîtreſſe & ſon ami. Comme ils parloient aſſez haut, & ſans déguiſer leurs voix, il les connut d'abord, feignit d'être aſſoupi, les écouta avec attention, & entendit exactement tous leurs diſcours. Prêt à éclater quand miſs ſe retira, il ſe contint, & c'étoit lui-même dont le mouvement ſingulier avoit ramené M. Fenton pour lui parler. Le prince de Galles ne devoit reſter qu'un inſtant au bal; ceux qui partoient avec lui étoient convenus de ſe raſſembler ſur ſes pas. Sir James eut à peine le temps d'écrire ſur ſes tablettes, & de parler à un valet de confiance. Il lui donna ordre d'obſerver le lendemain M. Fenton, de le ſuivre [illegible]out; &, s'il le voyoit entrer chez miſs [illegible]eus, de porter à ſa demeure les tablet[illegible]'il lui laiſſoit, & de recommander qu'on

eût ſoin de les remettre entre ſe mains quand il rentreroit. Il lui ordonna auſſi de monter à cheval auſſi-tôt, & d'aller à Windſor lui rendre compte de l'événement.

A midi on apporta à M. Fenton un billet, par lequel on le prioit de ſe trouver le lendemain à Hyde-Parc, à onze heures préciſes du matin. On lui promettoit la découverte d'un ſecret important, qui le mettroit en état de ſe montrer par-tout en ſûreté, & rendroit ſes ennemis dépendants de ſa clémence & de ſes bontés. On terminoit, en le preſſant de ne pas manquer à l'aſſignation.

L'écriture de ce billet étoit la même de celui que, peu de temps auparavant, il avoit reçu daté de Newgate. Cette promeſſe redoublée de lui apprendre un ſecret intéreſſant, lui fit plus d'impreſſion que la premiere fois. Il réſolut donc de ne pas négliger l'occaſion de s'en inſtruire, & de ſe trouver à l'heure preſcrite au lieu qui lui étoit indiqué.

Un moment après, ſir George Maderty l'envoya prier à dîner. Dans la diſpoſition d'eſprit où il ſe ſentoit, il avoit beſoin de s'éloigner d'Amélie; la moindre de ſes queſtions l'auroit embarraſſé : il accepta l'invitation du colonel, & ſortit dans le deſſein de ne pas rentrer de tout le jour.

Amélie, que les diſcours d'Atkinſon rendoient fort inquiete ſur les ſuites des projets de milord Manſel, trembloit qu'ils ne parvinſſent à la connoiſſance de M. Fenton. Elle redoutoit une explication qui lui paroiſſoit

pourtant inévitable. Elle ſe leva fort tard. Nany lui apprit, en entrant dans ſa chambre, que M. Fenton dînoit chez le colonel Maderty. Peu de moments après, on lui remit un aſſez gros paquet de la part de milord Manſel. Elle l'ouvrit, y trouva renfermés une commiſſion de capitaine pour Atkinſon, & un billet conçu en ces termes :

" Mon empreſſement à exécuter vos premiers ordres, doit vous aſſurer, madame, de la ſincérité de mes diſcours. Vous m'avez écouté en riant, vous avez refuſé de me croire. Daignez m'éprouver : mon reſpect, ma ſoumiſſion, mon obéiſſance vous découvriront les véritables ſentiments de mon cœur. *Plus j'obligerai Atkinſon, plus vous ſerez diſpoſée à la reconnoiſſance, à l'amitié pour ſon protecteur.* Ce ſont vos propres expreſſions. Ah, madame, qu'Atkinſon ſera bien ſervi ! Je porterai ſa fortune ſi haut, qu'il ne lui reſtera rien à deſirer. Mais quand ſes vœux ſeront remplis, me ſera-t-il permis de vous parler des miens, de concevoir une flatteuſe eſpérance? Ne conſentirez-vous point à me traiter avec moins de rigueur? Vous me promettez de me regarder *comme un ami.* Ah, madame, peut-on vous voir, vous entendre, & ne deſirer auprès de vous que ce foible titre! "

La lettre & la commiſſion tomberent des mains d'Amélie. Un aveu ſi libre, des eſpérances ſi hardies la firent rougir & trembler.

Revenue de ſa premiere ſurpriſe, & ſachant miſtriſs Atkinſon éveillée, elle paſſa chez elle; & poſant ces papiers ſur ſon lit, elle lui demanda l'explication de l'audace de milord Manſel. La petite folle, enchantée de voir la commiſſion, ſans faire attention au trouble ni à la colere d'Amélie, commença par rire de tout ſon cœur de la ſimplicité de ce pauvre lord, qui avoit ſi bonnement donné dans le piege qu'elle lui tendoit. En me prenant pour vous, madame, dit-elle, il m'a fait une déclaration d'amour qu'il croyoit bien fine, bien enveloppée, & qu'il pourroit rétracter ſi elle déplaiſoit; mais je l'ai entendu d'abord; je me ſuis divertie à l'encourager par mes propos, puis à le déſoler par mes doutes. Il s'animoit, je riois; il m'offroit des preuves de ſa paſſion: parlez, madame, diſoit-il, exigez, ordonnez. Alors je lui ai reproché ſa négligence au ſujet d'un homme que je protégeois; j'ai demandé cette commiſſion à mon réveil. Là, voyez, continua-t-elle, ſi ce bon lord n'eſt pas la plus ſimple créature du monde. Je ſuis ſûre qu'à préſent il ſe félicite de ſon bonheur; il croit vous avoir obligée, il compte ſur votre reconnoiſſance. Il ſera bien attrapé quand je lui dirai... Qu'avez vous fait! Quelle imprudence, s'écria Amélie! Vous m'ôtez tous les moyens d'éviter un éclat dont les ſuites ſeront peut-être funeſtes, & pour vous, & pour moi. Atkinſon ne voudra rien devoir à ce vil lord; vous nous mettez l'un & l'autre dans un cruel embarras.

Miſtriſs Atkinſon, ſurpriſe & touchée de ce reproche, regarda Amélie ; & lui voyant les yeux remplis de larmes : eh, bon dieu, madame, lui dit-elle, d'où naît votre chagrin ? Je ne puis ſupporter l'idée de vous en cauſer. Daignez me pardonner ma faute, & m'ouvrir un moyen de la réparer : je l'employerai avec joie. Mais comment eſt-il poſſible qu'un badinage ſi ordinaire vous donne de ſi vives alarmes? Quel eſt cet embarras où je mets Atkinſon, où vous êtes vous-même? Pourquoi cette commiſſion lui ſeroit-elle déſagréable? Ne l'attendoit-il pas de la main de milord Manſel? Amélie jugea inutile de lui taire plus long-temps un ſecret que ſa conduite à l'égard de milord & de ſes viles agents dévoileroit bientôt ; ainſi elle l'inſtruiſit de tout ce qu'elle avoit appris d'Atkinſon.

Jamais récit ne fut écouté moins patiemment ; les noms d'infame, d'abominable, d'infernal, de malheureux, prodigués à milord, & une foule de malédictions, l'interrompirent plus d'une fois. Il n'étoit pas achevé, que la pétulante Atkinſon ſonna, appella, s'élança hors de ſon lit, demanda du linge, une robe, des porteurs, & commença ſa toilette avec une précipitation ſurprenante. Que prétendez-vous donc faire, lui dit Amélie? Ce que je prétends, madame, s'écria-t-elle? Je vais à l'inſtant jurer la paix contre cet odieux lord. Il a inſulté mon mari ; il m'a cru capable de ſervir ſon déteſtable projet, de me prêter baſſement à ſes deſſeins : je ne ſouffrirai pas cet outrage, il me fera une ré-

paration authentique, il me la fera, vous dis-je, ou je lui arracherai les yeux.

Amélie trouva de la difficulté à calmer un esprit vif, justement révolté. Cependant elle y parvint, engagea son amie à se contenter d'écrire une courte lettre à milord, afin de l'instruire de l'aventure du bal & de sa mépriſe. A l'égard de la commiſſion, qui étoit pour le régiment de ce ſeigneur, elle lui conſeilla de la renvoyer ſous un prétexte léger, mais honnête, en refuſant de tenir ce bienfait de l'erreur où elle l'avoit jeté. Miſtriſs Atkinſon promit tout; mais dès qu'Amélie l'eut quittée, la petite obſtinée ſe livra à ſes propres mouvements, & contenta ſa fantaiſie. Elle écrivit à milord Manſel avec beaucoup de fierté, & termina une lettre remplie d'aigreur, par une défenſe poſitive de reparoître jamais chez elle. Vous êtes connu, haï, mépriſé d'Amélie & de moi, lui diſoit-elle; reprenez votre commiſſion. Un homme tel que vous n'eſt pas digne d'obliger des gens de cœur. Jamais Atkinſon ne ſervira ſous vos ordres; ne vous inquiétez ni de ſon ſort, ni de celui de M. Fenton, mais craignez le reſſentiment de tous les deux.

Cette lettre ſi folle, ſi imprudente, produiſit un effet qu'on n'eût oſé ſe promettre de la démarche la plus ſenſée. Tanger eut des affaires à ſa garniſon, & prit la poſte pour s'y rendre. Milord ſe ſouvint tout-à-coup que les derniers jours de la belle ſaiſon lui offroient encore des amuſements à Bath; il y courut, & miſtriſs Tanger jugea à pro-

pos de changer de demeure : mais on n'apprit ces prompts départs que dans un temps où la conduite & les deſſeins de milord n'intéreſſoient plus ceux qu'ils avoient alarmés.

Le jour s'écoula tout entier ſans que M. Fenton parût. Amélie s'en inquiéta. Elle avoit craint une explication, & pourtant elle ſentoit vivement l'indifférence qui faiſoit négliger à ſon mari de lui parler, de la preſſer dans cette occaſion, la premiere où elle lui eût montré une ſorte de froideur. A dix heures du ſoir, Nany lui préſenta des tablettes qu'un des gens de ſir James venoit d'apporter. Elle les prit avec un battement de cœur extraordinaire ; elle penſa que peut-être il étoit arrivé un malheur à ſon mari. Se hâtant d'ouvrir & de parcourir ces tablettes, elle y trouva ces mots écrits en gros caracteres.

A M. Fenton, ſortant de chez miſs Matheus.

" Vous m'aviez promis de ne plus revoir
„ une maîtreſſe que vous me cédiez de vo-
„ tre bon gré ; vous venez de ſouper chez
„ elle. Vous trahiſſez la confiance d'un ami,
„ vous manquez à une parole d'honneur ;
„ je vous regarde comme un perfide. Soyez
„ jeudi à ſept heures du matin vers les car-
„ rieres de Kinſington. Là, nous décide-
„ rons à qui de nous deux l'indigne, la
„ maudite Matheus doit reſter. „

Amélie pouſſa un cri, les tablettes échapperent de ſes mains, ſon cœur ſe ſerra, elle

perdit la connoiſſance & le ſentiment. Nany s'empreſſa de la ſecourir. Revenue de ſa foibleſſe, elle voulut relire encore ces terribles expreſſions. C'étoit le lendemain que ſir James attendroit M. Fenton. Seule, ſans conſeil dans une occaſion ſi cruelle, ſi inquiétante & ſi délicate, elle ignoroit comment elle devoit ſe conduire. Livrée à la crainte, à la douleur, elle pleura long-temps avec amertume, ſans pouvoir calmer un inſtant l'agitation violente de ſes ſens. Une heure ſonnoit quand on frappa rudement. Amélie treſſaillit, cacha promptement les tablettes de ſir James, croyant que M. Fenton rentroit. Mais Nany revint bientôt, & lui préſenta une lettre. Amélie reconnut la main de ſon mari. Un nouveau trouble la ſaiſit. Elle lut en frémiſſant ces mots écrits en vedette : *O ma chere amie, ne vous alarmez point.* M. Fenton lui apprenoit qu'en ſortant d'une maiſon où on l'avoit contraint de ſouper, il venoit d'être arrêté par ordre de miſs Betzy, & conduit chez un bailli, dont il lui envoyoit le nom & l'adreſſe. Il la conjuroit de ne point s'affliger, & de ſoutenir avec fermeté cette nouvelle diſgrace.

En tout autre temps cette lettre eût été pour Amélie le ſujet d'un mortel chagrin ; mais les circonſtances lui firent trouver de la conſolation dans cet événement. La vie de ce mari ſi cher étoit aſſurée par la perte de ſa liberté : la funeſte rencontre du lendemain devenoit impoſſible ; & ſans que l'honneur de M. Fenton ſouffrît de ce retard,

elle auroit le loiſir de conſulter ſur ce terrible appel, de voir lady Eleſmore, & peut-être de détourner le malheur qu'elle redoutoit.

Au milieu des accès d'une extrême douleur, on ſaiſit avidement le premier adouciſſement que préſente la réflexion. Mais ce calme produit par la raiſon, par l'eſpérance, eſt de peu de durée. La nature & le ſentiment nous rendent bientôt aux pleurs & aux gémiſſements. Quand l'ame ſouffre, l'eſprit s'abat, & le cœur s'abandonne à ſes ſeuls mouvements. Amélie l'éprouva. Toute la nuit elle s'affligea ſans modération, attendit impatiemment le jour; & dès qu'il parut, elle fit appeller des porteurs, & ſe rendit chez le bailli, où étoit M. Fenton.

On la conduiſit par un très-petit eſcalier au premier appartement. Une chambre mal meublée, mais aſſez claire, lui fut ouverte, & on lui montra la perſonne qu'elle demandoit. M. Fenton aſſis, les coudes appuyés ſur une table, ſon viſage caché de ſes deux mains, ſembloit endormi, ou plongé dans une profonde méditation. Au bruit que l'on faiſoit en entrant, il leva la tête, & tourna les yeux vers la porte; ſon air abattu pénétra le tendre cœur d'Amélie. Elle courut à lui, paſſa ſes bras autour de ſon col, mouilla ſes joues de larmes brûlantes; & le ſerrant ſans pouvoir lui parler, elle prononça ſeulement : ô M. Fenton! Son empreſſement à le voir, ſes pleurs, ce ſilence touchant & expreſſif exciterent dans l'ame du triſte priſonnier un de ces mouvements vifs & paſſionnés,

nés, qui ſe font ſentir impétueuſement quand le cœur eſt affecté d'une douleur mêlée de remords. Eh, pour qui, pour qui donc, s'écria-t-il, cette femme, image des créatures céleſtes, paroît-elle dans le ſéjour du déſeſpoir! L'homme qu'elle y cherche, eſt-il digne d'attirer ſes regards? Et tombant aux genoux d'Amélie, couvrant ſes mains de pleurs & de baiſers enflammés : ne me refuſe pas une derniere grace, lui dit-il, ô mon Amélie! Que je l'obtienne de toi! Abandonne un malheureux, ne t'obſtine point à ſuivre ſon ſort; va, fuis, retourne habiter la retraite d'où mon imprudence me bannit. Vis tranquille, prends ſoin de ton fils, oublie l'époux que le ciel te donna dans ſa colere. Il ne mérite plus tes bontés, ton amour, ton eſtime; c'eſt un monſtre, il t'a trahie. Il ne peut en être aſſez puni que par la perte de ton cœur.

Amélie vouloit le relever, l'interrompre; mais il ne l'écoutoit point. Il étoit emporté loin de lui-même. Il lui avoua cette intrigue qu'il avoit tant craint de lui laiſſer connoître, lui apprit toute ſon aventure de Newgate, les perſécutions de miſs Matheus, l'amour de James, cauſe ſecrete de ſa froideur; la rencontre du bal, les menaces de cette fille hardie, & confeſſa, en rougiſſant, qu'il ſortoit de chez elle, quand les gens du bailli le ſurprirent; mais qu'il en ſortoit ſans avoir offenſé ni l'amour ni l'amitié. Enſuite il recommença à pleurer, à conjurer Amélie de le lui pardonner, de le quitter pour toujours,

& de ne plus s'occuper de l'infortuné qui gémiſſoit à ſes pieds.

Si cette faute eſt la ſeule que vous vous reprochez, dit Amélie en l'embraſſant, elle eſt pardonnée depuis long-temps. Et lui préſentant une lettre qu'il reconnut être de miſs Matheus : je l'ai reçue huit jours après votre ſortie de Newgate; j'ai été malade, continua-t-elle, j'ai caché le ſujet de ma langueur. Cette infidélité qu'on a eu la dureté de m'apprendre, m'a vivement touchée, mais elle n'a point diminué ma conſtante affection. O M. Fenton, le cœur d'une femme ſenſible eſt auſſi indulgent que tendre. Oſez-vous me propoſer de vous fuir, de ne plus m'occuper de vous? Ah, ne me tenez pas ce cruel langage; il me feroit penſer que mon attachement vous eſt devenu importun. Eh! pourrois-tu le croire, s'écria-t-il? Tu ne veux point m'abandonner? Oh, non, non, ne m'abandonne jamais, femme divine, ange conſolateur, dont la préſence adoucit toutes mes peines. Quoi, ma chere Amélie, ton cœur généreux chérit encore un ingrat, un infidele!... Mais l'ai-je été? Non. Si mes ſens ſe ſont égarés, jamais mon ame n'a ſuivi leur impreſſion.

Aucune plainte, aucun reproche n'accompagna le pardon qu'Amélie accorda aux vives inſtances de M. Fenton : elle lui en renouvella cent fois les tendres aſſurances. Après l'avoir ſcellé par les plus douces careſſes, ils chercherent enſemble les moyens d'arranger l'embarraſſante affaire de miſs Betzy. M. Fenton n'attendoit plus rien de

ſir Rowland, ſon ſilence prouvoit aſſez qu'il n'étoit pas diſpoſé à le ſervir; mais il eſpéroit beaucoup de l'amitié de ſir James. Le baronnet lui avoit ſouvent offert de l'obliger. Dans une occaſion ſi preſſante, il ſe détermina à recourir à lui; mais il n'oſoit parler à ſir James, ni lui écrire. Il eſt bien difficile de demander, quand on a le cœur aſſez noble pour ſupporter plus patiemment le beſoin que le poids des obligations. Il pria Amélie de le voir, de l'inſtruire de leur ſituation, & d'accepter ſon ſecours, s'il lui marquoit le deſir de l'acquitter, ou de le cautionner.

Amélie pâlit à cette propoſition; le nom de ſir James lui rendit la terreur que les careſſes de ſon mari venoient de ſuſpendre. Dans la crainte de lui laiſſer voir ſon trouble, elle ſe leva; &, ſous prétexte de vouloir lui procurer les commodités dont il manquoit, elle le quitta, après lui avoir promis de revenir bientôt avec miſtriſs Atkinſon, de lui faire apporter à dîner, & de reſter tout le jour auprès de lui.

En paſſant devant une petite égliſe qui ſe trouvoit ſur ſon chemin, elle apperçut ſir James à pied, en habit de campagne, marchant à grands pas, ſes cheveux en déſordre, l'air égaré, même furieux. Sa vue cauſa une révolution terrible à Amélie. Par un mouvement preſqu'involontaire, elle arrêta ſes porteurs, ſortit de ſa chaiſe, & entra dans l'égliſe comme une perſonne effrayée qui fuit & cherche un aſyle. L'aſpect de ce lieu ſaint calma ſes eſprits agités. Sa crainte s'évanouit

en préſence du Dieu fort. Remplie de confiance, elle éleva vers lui ſon cœur affligé. Elle implora ſa miſéricorde. Proſternée, baignée de larmes, elle lui cria : ô mon Dieu! daignez verſer dans mon ſein la conſolation que je n'attends point de vos créatures. Vous voyez mes beſoins, étendez votre bras puiſſant, & ſecourez-moi. Après cette courte mais fervente priere, elle ſe ſentit un peu ranimée & en état de ſoutenir le mouvement de ſa chaiſe; elle y rentra & ſe fit conduire chez elle. Comme elle montoit l'eſcalier, le ſon d'une voix connue émut tous ſes ſens; elle ſe hâta d'ouvrir la porte. A la vue de la perſonne qui s'entretenoit avec Nany, elle pouſſa un cri perçant; & ſe précipitant dans les bras du docteur Harriſon : ô mon ami! mon pere! eſt-ce vous? eſt-ce bien vous, répétoit-elle, que le ciel envoie au ſecours d'une infortunée?

Le docteur irrité contre M. Fenton & contre elle depuis leur ſéjour à Londres, dont il ignoroit la cauſe, fut plus ſurpris que touché des larmes d'Amélie. Il ne fit attention, ni à ſa pâleur, ni à ſa profonde triſteſſe. D'une infortunée! répéta-t-il : voilà le langage ordinaire des imprudents. On penſe mal, on agit en conſéquence, & l'événement eſt attribué au deſtin contraire. La vanité créa un mauvais ſort, pour préſenter à des cœurs orgueilleux un objet qu'ils puſſent accabler de reproches que nous voulons toujours nous épargner à nous-mêmes. Deviez-vous quitter des lieux où vous viviez tranquille, où vous étiez maîtreſſe d'attendre en

paix un temps plus heureux? Mon malheur & non pas ma volonté, un devoir indiſpenſable m'ont fait abandonner ces lieux chéris, s'écria Amélie. Hélas, que ne ſuis-je encore à votre prieuré, dans cette maiſon de bénédiction, où tous les jours ſe levoient ſereins pour moi! O mon ami, continua-t-elle en redoublant ſes pleurs, ne me montrez point ce viſage ſévere; il me glace, il m'épouvante. Soutenez-moi, conſolez-moi dans mon affliction : l'état où vous me retrouvez, eſt digne d'exciter votre pitié. La liberté, la vie de M. Fenton ſont en danger. Mon cœur bleſſé eſt prêt à ſuccomber ſous le poids de ſes peines, il ne peut ſupporter votre froideur. Sans ſecours, ſans amis, ſans eſpoir qu'en vous ſeul, je n'enviſage plus que la honte & la mort ſi vous m'abandonnez. Attendri malgré lui par les paroles & les larmes d'Amélie, le docteur prit une de ſes mains, la preſſa affectueuſement : *la honte & la mort?* s'écria-t-il; ne dites pas cela, ma fille. Ne vous livrez point à ces funeſtes idées. Inſtruiſez-moi. Si je puis vous ſervir, comptez ſur ma conſtante amitié. Je ſuis mécontent de vous, il eſt vrai; vous avez mal fait de venir à Londres : mais comment votre ſituation a-t-elle changé en ſi peu de temps? Par ſes dernieres lettres, Atkinſon m'aſſuroit que vous viviez tous paiſibles & ſatisfaits.

Amélie lui fit alors un récit ſincere de ce qui s'étoit paſſé depuis l'arrivée de miſs Betzy dans la province. Mais à peine eut-elle expliqué la cauſe de la détention de

M. Fenton, que le docteur ſe leva bruſquement, tranſporté de colere, & courant tout autour de la chambre comme un homme hors de lui-même : ſix cents guinées à miſs Betzy Harris, crioit-il ! à cette indigne uſurpatrice de vos droits ! lui payer ſix cents guinées, moi ! J'aimerois mieux en jeter mille, dix mille dans la Tamiſe. Elles ne lui ſont pas dues, elle ne les aura pas, je vous défends de les lui donner.

Hélas ! dit Amélie, je ſuis loin de pouvoir le faire. Mais ſi le peu qui me reſte ſuffiſoit pour l'engager à ſuſpendre ſa pourſuite.... Quoi, vous le lui abandonneriez, interrompit le docteur ? Ah, dans toute la joie de mon ame ! repartit-elle. Étrange obſtination, s'écria le docteur ! vous tenez bien de votre mere. Malgré ma priere, mes conſeils, mon expreſſe défenſe, vous avez cherché cette furie, vous avez voulu la voir ; à préſent arrangez-vous donc. Je ne puis rien dans cette occaſion. Je ne donnerai point cet argent à votre ſœur. Mériterois-je l'adminiſtration des biens dépoſés par la Providence entre mes mains, ſi j'en dérobois une partie au pauvre honnête, à l'indigent induſtrieux, pour en augmenter les poſſeſſions de l'avare & de l'injuſte ?

Mais, dit Amélie d'un ton timide, la liberté de M. Fenton dépend du paiement de ce billet. Je n'y ſaurois que faire, reprit-il ; c'eſt ſa faute. Il devoit le déchirer, & non pas le perdre. Quelle étourderie à lui de le laiſſer tomber, de paſſer une heure ſans le chercher ! Quelle baſſeſſe à cette vile Betzy

de s'en emparer, de le conſerver, d'oſer en exiger la valeur! Fi, cette affaire eſt ridicule d'une part, odieuſe de l'autre; pour rien du monde je ne voudrois m'en mêler.

Un long temps s'écoula avant qu'Amélie pût amener le docteur à l'écouter, à comprendre que ſes larmes lui demandoient la liberté de M. Fenton. Malheureuſement pour elle, l'imagination de ſon ami, ſujette à ſe préoccuper, avoit ſaiſi le mauvais côté de cette affaire. La négligence de M. Fenton, l'avidité de Betzy, une viſite rendue à contretemps, ſans néceſſité, contre ſon avis, un deſir obſtiné de payer ce qu'on ne devoit point, voilà ce qui ſe préſentoit à ſon eſprit, endurciſſoit ſon cœur, naturellement tendre & bon, & l'engageoit à gronder ſans vouloir entendre les raiſons d'Amélie. Enfin il l'écouta, l'entendit, ſon ame s'émut en ſa faveur. Il s'adoucit, ſe calma entiérement; mais l'envie d'obliger ſa parente chérie, ne diminua point l'extrême répugnance qu'il ſentoit à donner ſix cents guinées à miſs Betzy. Ainſi il ſe détermina à cautionner M. Fenton, ſe réſervant le plaiſir de plaider contre cette créance, & de la diſputer auſſi long-temps qu'un habile avocat pourroit trouver des moyens d'en éloigner le paiement. A l'inſtant même il écrivit au ſien de ſe rendre chez le bailli où étoit M. Fenton. Le nom de cet avocat frappa Amélie. Aſſurément, dit-elle, cet homme eſt lié avec ma ſœur : il la vint trouver à ſa terre un peu avant mon départ de la province; je crois

même qu'il régit ſes biens. Cela ſe peut, répondit le docteur. Je connus ce Murphy à l'inventaire de lady Courteney. Il remplaçoit le pauvre Burton, qui travailloit pour miſtriſs Harris & pour moi. Tous mes papiers ſe trouvoient dans ſes mains, il me pria de les lui laiſſer. Votre mere lui abandonna les ſiens. A ſa mort je le vis touché de l'injuſtice de ſon teſtament. Il plaignit votre ſort. Je partois. Je lui confiai mes affaires : pendant mon abſence, il les a gérées à ſon gré. Je verrai par ſes comptes ſi je continuerai à l'employer. Allons, ma fille, ajouta-t-il en ſe levant pour ſortir, ſéchez vos pleurs; ceſſez de gémir. Je vais chercher votre mari ; avant qu'il ſe paſſe une heure, vous goûterez le plaiſir de le revoir.

O mon généreux ami, dit - elle en l'arrêtant, ce n'eſt pas ſeulement de vos bontés dont j'ai beſoin; j'attends de vous un avis utile ſur un point embarraſſant & délicat; il intéreſſe l'honneur & la vie de M. Fenton. Alors elle lui montra les tablettes de ſir James, & le pria de lui preſcrire la conduite qu'elle devoit tenir. Craignant également les ſuites du ſecret ou la découverte de ce défi, elle n'oſoit ni parler ni ſe taire.

Le docteur lut l'appel de ſir James, leva les épaules, lut encore, fit le même mouvement, & répéta pluſieurs fois: beau ſujet de querelle! Enſuite, regardant Amélie, comment donc, s'écria-t-il, votre mari a des maîtreſſes, cede des maîtreſſes? Que ſignifie cela? C'eſt une erreur, une mépriſe du baronnet, dit Amélie, fâchée d'avoir montré

les tablettes. Je ſais tout; le fond de la diſpute ne mérite pas votre attention. Eh bien, reprit en ſouriant le docteur, j'aime à vous voir de la douceur, de la patience. Votre diſcrétion eſt rare, & je l'eſtime. Ma fille, un mari eſt un homme, & un homme eſt un fou. La ſupériorité de votre ſexe conſiſte à connoître cette vérité. De ſon intime perſuaſion naiſſent l'indulgence, la bonté & la conſervation de la paix entre les époux. Amélie ſoupira.

A l'égard de ce défi, continua le docteur, mon avis eſt que vous ne parliez jamais à votre mari de l'impertinence de ſon ami. Mais, reprit-elle, ſongez au préjugé dominant, aux uſages militaires, à l'honneur..... Quoi, quel honneur, interrompit le docteur? Ne dites pas un mot de plus ſur ce point, ſi vous ne voulez m'ôter la bonne opinion que j'ai toujours eue de votre eſprit & de la juſteſſe de vos idées. Je ne puis ſupporter d'entendre profaner le nom de l'honneur, par des inſenſés qui n'en ont pas la plus ſimple notion. Ces hommes, ſi prompts à laver dans le ſang la plus légere injure, paſſeront-ils pour avoir de l'honneur, ſeulement parce qu'ils riſquent leur vie en ſatisfaiſant la paſſion brutale qui les porte à ſe venger? Mais on croit qu'il doivent le faire, reprit Amélie. Oui, des extravagants le penſent, continua le docteur. Ils l'ont entendu dire, ils le croient ſans examen, ſans réflexion. Quel eſt pourtant le mérite d'un homme ſorti heureuſement de pluſieurs duels? Celui qu'un vil gladiateur peut lui diſputer. Mais ce brave, aſſez délicat ſur

les maximes de cet honneur prétendu, assez soumis à ses loix pour tuer son compatriote, même son ami, étend il cette délicatesse à tous les devoirs de son état? Est-il juste, lui qui s'arroge le droit de punir? Souvent enhardi par sa force, par son adresse, par la terreur qu'il croit inspirer, il se livre avec audace à tous les vices. Il séduit la sœur & tue le frere, déshonore la femme, égorge le mari; il devient la honte de sa famille & l'horreur de sa patrie. Craint, mais haï, vanté par les foux, & mépriſé du sage, il se voit banni de la société, on l'évite, on le fuit. Il passe seul des jours tristes & malheureux, empoisonnés par l'ennui & les remords.

Mais, dit Amélie, quand je m'opposois au départ de M. Fenton, quand je le priois de ne point aller à Gibraltar, vous teniez un langage bien différent, vous me blâmiez de vouloir le retenir. L'occasion n'étoit pas la même, reprit le docteur. Il s'agissoit de remplir ses devoirs, de servir son roi, d'aider sa nation, de lui montrer du zele & de l'affection. Ma fille, le courage, la valeur sont des vertus quand on les emploie à défendre sa patrie, à soutenir le foible & l'innocent contre l'oppression du fort & de l'injuste. Mais calmez-vous. J'arrangerai cette affaire. Sir James m'est peu connu. Je l'ai vu à Paris chez vous; il me parut léger, mais franc, aimable: je vais lui parler, & j'espere que ma visite changera ses dispositions. Amélie remercia son ami avec toute la vivacité qu'inspire la reconnoissance dans une ame généreuse. Le docteur la pria de l'attendre chez

elle, & en la quittant il se fit mener à la demeure de sir James.

Le colonel avoit trop entendu parler de lui pour ne pas l'estimer. Au nom de M. Harrison, sir James s'avança vers lui ; & malgré la mauvaise humeur où il étoit, il le reçut avec la politesse & les égards dus à sa naissance, à son caractere & à sa réputation. Je vous apporte, monsieur, des tablettes qui vous appartiennent, dit le docteur. Je suis vraiment fâché de ne pouvoir approuver ce que j'y ai lu. Votre confusion m'apprend combien vous êtes surpris de les recevoir de ma main. En effet, répondit sir James en rougissant, je croyois.... Qu'elles seroient perdues, interrompit le docteur, par la mort ou la fuite du plus tendre de vos amis : n'est-il pas vrai, monsieur? Mais cet ami malheureux n'a point été instruit de vos intentions : arrêté hier, & conduit chez un bailli... Arrêté, dit vivement sir James! Quoi, le pauvre Fenton est arrêté? Si c'est pour dette, j'ai mille guinées à son service. Que je vous embrasse, mon cher colonel, s'écria le docteur! Vous avez une mauvaise tête, mais j'admire votre cœur. Par ce premier mouvement, preuve assurée d'un excellent naturel, jugez des regrets où vous seriez actuellement livré, si l'événement eût répondu à votre attente; si cet ami, dont la prison vous touche, étendu sur la poussiere.... Ah, ne m'offrez pas cette cruelle image, dit tout attendri sir James! Non, monsieur, ne me l'offrez pas! Je me reproche ma fu-

[illegible] à l'instant même [illegible] les amis, le soupçonnés ma vie[illegible]. À mille et mille reprises je me jetai à ses pieds. Mon oncle, mes [illegible], ma femme, pour lui employé pour [illegible]. Jamais mon cœur, charmé [illegible], ne pouvoit se [illegible], les mêmes [illegible] à rendirent à mes [illegible] de M. Jenson. L'entrée de la maison [illegible] me fut interdite, plusieurs [illegible] m'arrachèrent. Sir James passa [illegible] et dit à ses hommes, [illegible] à monter à cheval et à [illegible]. Mais mon cœur, insensible à [illegible] au murmure du cœur complaisant, ne [illegible] pas de [illegible].

Je devins un pauvre homme, accablé de [illegible] et de mépris. Ma réputation [illegible] une tache affreuse à [illegible] et à mes enfans. Je me [illegible], je [illegible] à [illegible] et à [illegible]. Je [illegible] à [illegible]. Je [illegible] à [illegible] et à [illegible] [illegible] [illegible]

à ſon cœur, M. Fenton répandit des larmes de tendreſſe & de joie. Le ſilence que la raiſon impoſoit au docteur ſur le défi de ſir James, contraignoit l'éclat de ſon reſſentiment contre M. Fenton. Il lui pardonnoit d'avoir aigri l'eſprit de ſa belle-ſœur par ſes railleries : la perte du billet étoit un accident; mais ſon infidélité, les chagrins d'Amélie, rendoient ſon mari criminel aux yeux d'un homme qui l'aimoit en pere, jugeoit ſans prévention de ſon mérite, & la connoiſſoit digne de fixer les deſirs d'un époux. Il reçut donc avec un peu de froideur les premieres careſſes de M. Fenton. Sir James lui prit la main; & ſans lui laiſſer le temps de parler : obtiendrai-je une grace de vous, monſieur, lui dit-il? Oui, ſans doute; vous me permettrez, pour cette fois, d'empiéter ſur vos droits, & d'obliger un ami déja comblé de vos bienfaits. J'exige abſolument de M. Fenton qu'il accepte mille guinées, & vais chez moi prendre les ſix cents dont il a beſoin pour recouvrer ſa liberté. Il ſortoit; mais le docteur l'arrêta, proteſtant qu'il ne ſouffriroit pas cette folie. Sir James, étonné de ce caprice, lui demanda s'il vouloit voir mener M. Fenton à Newgate. Le docteur ſoutint que de ſon conſentement Betzy ne ſeroit jamais payée, qu'il prétendoit diſputer cette ſomme, & qu'au moins elle attendroit. Le colonel inſiſta, le miniſtre ne ſe rendit point; M. Fenton n'oſoit parler. Sir James s'impatientoit, le docteur crioit, la diſpute s'animoit, quand le bailli entrant, l'interrompit. Il les ſalua tous trois profon-

dément; & s'adreſſant au docteur, il lui demanda s'il ne s'appelloit pas M. Harriſon. Apprenant de lui-même qu'il ſe nommoit ainſi, il le pria, de la part du priſonnier dont il avoit fait la rencontre ſur l'eſcalier, de vouloir bien monter à ſa chambre; cet homme ayant, diſoit-il, des ſecrets importants à lui révéler, une grace à obtenir par ſa médiation, & mettant toute ſa confiance & tout ſon eſpoir dans ſa charité.

Le vertueux eccléſiaſtique oublioit tout lorſqu'il s'offroit une occaſion de remplir les devoirs du miniſtere, de donner du ſecours aux pauvres, & de la conſolation à l'affligé. Il ſuivit le bailli, qui le conduiſit au haut de ſa maiſon, lui ouvrit la porte d'une eſpece de grenier, & ſe contenta de la tirer en s'en allant, afin de lui laiſſer la liberté de ſortir quand il le voudroit, ne craignant pas que dans l'état où ſes gens avoient réduit le priſonnier, il pût lui échapper.

Sir James ſaiſit l'inſtant de l'abſence du docteur, pour aller chercher les ſix cents livres ſterling néceſſaires à la délivrance de ſon ami. Le bailli ayant appris par les gens du colonel qu'il étoit baronnet, & membre du parlement, le conduiſit à ſon carroſſe avec un grand reſpect; & ſachant que M. Fenton alloit payer, il revint à ſa chambre, ouvrit ſa porte, & lui fit mille politeſſes, dans l'eſpoir d'une petite gratification qu'il en attendoit. M. Fenton lui demanda s'il connoiſſoit l'homme qui s'entretenoit actuellement avec le docteur Harriſon. Oh beaucoup, monſieur, répondit-il, je l'ai eu plus

d'une fois en garde ; il s'appelle Robinſon. C'eſt un mal-adroit, une bête, il devroit être fort riche ; car il a, dit-on, raiſonnablement volé. Mais il eſt tant de ces fripons incapables de rien amaſſer ; ce n'eſt pas aſſez de prendre, il faut ſavoir conſerver. Quelle eſt ſa profeſſion, demanda encore M. Fenton ? Il a fait plus d'un métier, je crois, reprit le bailli. Je l'ai vu avocat ; mais il eſt devenu ſi pauvre depuis quatre ou cinq ans, qu'il travailloit pour ſes confreres. Je ne ſais pourquoi diable il a tant réſiſté aujourd'hui. On a eu peine à le ſaiſir, & plus encore à s'en aſſurer, car on l'a pris tout près du parc. Il vouloit s'y ſauver, & prétendoit y être attendu, avoir à parler à quelqu'un. Vous jugez ſi mes gens ont eu la complaiſance de le laiſſer aller à ſon rendez-vous. On l'a battu, un peu fort à la vérité ; mais c'eſt ſa faute ; & s'il en meurt, la loi eſt contre lui. J'ai une idée confuſe de cet homme, reprit M. Fenton ; je crois même l'avoir vu depuis mon arrivée de la province. Monſieur ſe trompe aſſurément, dit le bailli. Robinſon a paſſé trois mois à Newgate, & n'en eſt ſorti que hier au ſoir ; comme il ne paroît pas en état de me compter quarante livres ſterling, j'eſpere l'y reconduire demain.

A cet endroit de la converſation, on vint dire au bailli que l'avocat de M. Harriſon étoit en-bas. Le bailli lui cria du haut de l'eſcalier : venez, venez, M. Murphy ; vous tiendrez compagnie à ce gentilhomme, en attendant celui qui vous a demandé. Il ne

tardera pas à deſcendre. Murphy monta, ſalua M. Fenton ; & ſachant le docteur arrivé avant lui, il s'informa de ce qui l'occupoit. Il prie auprès d'une de vos anciennes connoiſſances, reprit le bailli : Robinſon ſe croyant près de ſa fin, a deſiré de lui parler. Robinſon, répéta Murphy en pâliſſant ! Quoi ? que voulez-vous dire ? où eſt-il Robinſon ? Là haut, dans le grenier, ajouta le bailli. M. Harriſon vient de s'y rendre à ſa priere. Tout eſt perdu, s'écria Murphy ! Le docteur avec Robinſon ! Ah, ciel ! Robinſon, dites-vous, a deſiré de l'entretenir ? Un foible maraut, un vaporeux coquin, ſans ceſſe agité de remords, qui s'eſt ruiné par des reſtitutions ! Il va lui faire les plus ſots contes... Rangez-vous, continua-t-il, laiſſez-moi paſſer, je ne ſuis pas fait pour attendre, une affaire me preſſe, & mon temps m'eſt cher ; ſi je puis, je reviendrai. Le bruit d'une porte qu'on ouvroit, augmentant ſon épouvante, il s'élança ſur l'eſcalier. N'eſt-ce pas Murphy que j'entends, demanda le docteur ? Il fuit, dit M. Fenton. Arrêtez-le, arrêtez-le, répéta-t-il, en ſe précipitant pour deſcendre ; & tout en ſautant les marches deux à deux : réjouiſſez-vous, mon ami, crioit-il à M. Fenton, remerciez le ciel ! Betzy eſt une fripponne, Murphy ſera pendu. Si Robinſon vit trois heures, votre fortune eſt faite. Parlant, courant, criant au voleur, arrêtez-le, il atteignit enfin Murphy au milieu de la rue, le ſaiſit, & le ſerra ſi bien, que, malgré ſes efforts, l'avocat ne put lui échapper.

Un prêtre tenant un homme à la gorge,

l'accablant d'injures & voulant l'entraîner de force, offroit à la populace un ſpectacle nouveau & amuſant. Elle s'aſſembla. Murphy voulut l'intéreſſer en ſa faveur. Meſſieurs, dit-il, cet homme n'a pas droit de m'arrêter; j'appelle de ſa violence au bon, au juſte peuple de Londres; il ſait la loi. Si ce furieux eſt un bailli déguiſé, qu'il montre ſon ordre, je le ſuivrai. La requête eſt raiſonnable, dit gravement un porteur de chaiſe. Sans doute, ajouta le plus apparent de la foule; on ne bleſſera point en ma préſence les droits de la nation: préſentez votre écrit, ou laiſſez aller ce monſieur. Je ne ſuis ni je ne voudrois être un bailli, repliqua vivement le docteur. Je ſuis miniſtre, bon ami, honnête homme; je veux le bien du juſte & la punition du coupable: voilà mes droits pour arrêter un fauſſaire, un frippon, un fourbe inſigne, cauſe de la ruine d'une femme noble & vertueuſe. Je l'accuſe de félonnie, lui & tous ceux qui ne m'aideront pas à le conduire chez un juge de paix. Il a ruiné une femme, dit un ſergent des gardes? Fi, un homme de robe! Eſt-elle belle, demanda un jeune apprentif? Comme un ange, cria le docteur. Oh, tu marcheras donc, ajouta le ſergent, en ſaiſiſſant Murphy. Celui-ci réſiſtoit encore, vouloit haranguer; mais un connétable accourant, leva ſon bâton, & lui impoſa ſilence comme au reſte de l'aſſemblée. Le peuple s'écarta, & l'avocat fut contraint d'aller chez le juge. Le docteur le ſuivit, & envoya dire à M. Fenton de prendre grand oin de Robinſon en attendant ſon retour.

Le bailli, resté avec son prisonnier, ne savoit où il en étoit. Il demanda à M. Fenton si l'honnête ministre n'avoit pas la tête un peu dérangée. M. Fenton rit de son idée, & pria cet homme de lui laisser voir Robinson. Le bailli le mena à sa chambre, & se retira.

En approchant du lit où ce malheureux étoit couché, M. Fenton le reconnut pour un des prisonniers avec lesquels il avoit dîné le premier jour de son entrée à Newgate; sa figure assez belle & un esprit très-orné le lui firent remarquer à la table du concierge, où ils mangerent ensemble cette seule fois. Malgré le discours du bailli & ceux de Murphy, il l'aborda avec politesse. Je suis fâché, monsieur, lui dit-il, de vous revoir dans un lieu & dans une situation si tristes. Je viens vous offrir mes services, & vous prier de m'apprendre par quelle singularité ma fortune paroît liée depuis un instant à la vôtre. Le digne ministre qui vous quitte me l'a fait entendre au moins; rien ne m'étonneroit davantage, n'ayant pas, je crois, l'honneur d'être connu de vous.

On vous a dit vrai, monsieur, s'écria Robinson. Mais je suis un misérable, je ne mérite pas votre généreuse compassion. Vous voyez en moi un des vils instruments de la ruine d'une femme respectable, de la vôtre, monsieur. Ah! quand je la vis entrer à Newgate, vous cherchant, vous appellant, portant par-tout ses tristes regards, elle me parut un ange, dont les larmes attireroient sur moi les vengeances célestes. Je me repentis sincèrement alors, je vous écrivis, j'attendois

impatiemment le temps de ma délivrance pour vous révéler le ſecret que je viens de découvrir à M. Harriſon. Je n'oſois vous parler à Newgate, dans la crainte que vous ne m'y fiſſiez retenir. C'eſt moi, monſieur, qui écrivis à votre épouſe, par ordre de ſa ſœur, quand vous fûtes bleſſé à Gibraltar. On deſiroit ſon éloignement, on en profita, vous le ſavez. C'eſt moi qui vous avois donné un rendez-vous à l'heure même où j'ai été arrêté. Au nom du ciel, daignez me pardonner, monſieur; ſoyez aſſez bon, aſſez généreux pour me pardonner. L'aimable & vertueuſe Amélie va rentrer dans les biens que j'ai aidé à lui ravir. Ma ſeule conſolation eſt d'avoir conſervé le pouvoir de les lui faire recouvrer.

M. Fenton ne ſavoit que penſer des diſcours de cet homme. Il le regarda fixement. N'appercevant dans lui aucune marque d'aliénation d'eſprit, il en fut plus ſurpris & plus embarraſſé à comprendre ſes propos. En vérité, monſieur, dit-il à Robinſon, j'ignore abſolument, & ne puis même deviner de quel crime vous vous accuſez. Amélie n'eſpéra jamais de biens que ceux de ſon pere. Maîtreſſe d'en diſpoſer, miſtriſs Harris en fit le partage de ſa fille cadette; elle y joignit les ſiens. Ainſi l'ainée, déshéritée par ſon teſtament... Ce teſtament eſt faux, monſieur, s'écria Robinſon. Faux, répéta M. Fenton! Quoi, miſtriſs Harris... Elle ne l'a point fait, elle ne l'a jamais vu, continua Robinſon. Nous le compoſâmes, Murphy & moi. Le véritable, reçu ſix mois auparavant par l'hon-

nête Burton, déposé chez lui, tomba après sa mort dans les mains de Murphy, *qui* pendant sa longue maladie avoit gagné sa confiance. Miſtriſs Harris mourant peu de temps après, ſon teſtament fut ſouſtrait. Murphy m'engagea à forger l'acte qui enrichiſſoit miſs Betzy aux dépens de ſa ſœur ainée. J'imitai la main de Burton, & celle de miſtriſs Harris; lady Morgan aida à me corrompre par ſes promeſſes. Je devois partager avec Murphy une ſomme conſidérable. *Mais* j'ai fait le mal, & mon avare complice a joui ſeul de la récompenſe. Oui, monſieur, *je le* jurerai, Amélie eſt l'unique héritiere de miſtriſs Harris. Je viens de confier à M. Harris ſon des lettres de lady Morgan, de miſs Betzy, de Murphy; elles conſtatent le fait; & des papiers plus convaincants encore l'éclairciront abſolument. A préſent, permettez moi, monſieur, d'implorer votre clémence. Ayez pitié de ma miſere. Une extrême pauvreté m'a rendu criminel. Un peu de *ſecours ra-* nimera dans mon cœur des ſentiments étouffés quelquefois, mais jamais éteints. *Je n'ai* point à me reprocher d'avoir gardé ce que la foibleſſe & le malheur m'ont ſouvent engagé à vouloir m'approprier. J'ai pris, il eſt vrai, mais j'ai rendu. Je puis encore rentrer dans le ſentier de l'honneur. Oh, monſieur, aidez un malheureux à quitter pour toujours les larges voies de l'iniquité.

M. Fenton, ému, touché, ſurpris, oſant à peine croire ce qu'il entendoit, *alloit* ſurer Robinſon d'un pardon demandé avec tant d'inſtance, quand on vint lui dire qu'il

étoit libre de ſortir. Sir James avoit remis l'argent au bailli, & attendoit M. Fenton en-bas. En même temps un bruit terrible, un mêlange de voix, au deſſus deſquelles on diſtinguoit aiſément celle du docteur Harriſon, ſe firent entendre ſur l'eſcalier. Une foule de gens entra dans la chambre de Robinſon, à la ſuite d'un officier de juſtice, qui ramenoit Murphy pour le confronter avec Robinſon. Le docteur, tranſporté de joie, ne laiſſoit parler perſonne; il nommoit Amélie, félicitoit M. Fenton, embraſſoit ſir James, conſoloit, raſſuroit Robinſon, béniſſoit le ciel, & réhabilitoit la mémoire de ſa défunte couſine Harris. Au fond, diſoit-il, c'étoit une bonne femme Le ſalut de ſon ame m'inquiétoit: je la croyois injuſte; eh bien, j'avois tort. Cette vieille Morgan, cet infame Murphy, la méchante Betzy, & ce pauvre fourbe que voilà.... Mais il peut ſe convertir. Que le ciel lui pardonne, comme ma fille Amélie le fera!

Les lettres produites, les preuves examinées, Murphy convint enfin de la fauſſeté du teſtament. Deux morceaux du véritable, retirés du feu, & ſoigneuſement conſervés par Robinſon, ſervirent d'une entiere conviction. Amélie fut reconnue héritiere, & rétablie dans tous les droits d'une ſucceſſion de huit mille guinées de rente. Murphy avoua que l'eſpérance d'épouſer miſs Betzy, l'avoit engagé à cette indigne action. Je ſouhaite de toute mon ame qu'elle t'épouſe à préſent, s'écria le docteur. La folle Morgan vient de ſe marier à un jeune officier des gar-

des; elle lui a donné tout ſon bien. Amélie va rentrer dans ceux que tu lui avois volés. Betzy ruinée, laide, hypocrite & fauſſaire, te convient en vérité; & ſi la loi le permet, je me déſiſte à l'inſtant de ma pourſuite en faveur de cette union. Parbleu, monſieur, dit ſir James au docteur, pour un homme de votre caractere, vous outrez la vengeance; laiſſez pendre ce pauvre diable; lui donner Betzy, ce ſeroit le punir au delà de ſon crime.

On emmena l'avocat. L'officier de juſtice aſſura que deux jours termineroient cette affaire, & mettroient Amélie en pleine poſſeſſion de ſon héritage; enſuite il ſe retira. On tranſporta Robinſon chez un chirurgien du voiſinage, qu'on paya d'avance, afin de l'engager à le bien traiter. Le docteur acquitta la dette qui l'avoit fait arrêter. M. Fenton lui promit une penſion viagere & ſuffiſante à ſes beſoins. Le bailli content, ſir James, M. Fenton & le docteur s'avançoient vers la porte, quand le bon miniſtre ſe ſouvint qu'il falloit cautionner ſon ami. Comment donc, dit-il au bailli, vous laiſſez aller ainſi votre priſonnier? Monſieur m'a payé, répondit cet homme, en montrant ſir James; à préſent le gentilhomme eſt libre, & vous pouvez l'emmener. Quelle maudite obſtination, quelle étourderie, s'écria le docteur! De quoi vous êtes-vous mêlé? Comment, cette indigne Betzy aura les ſix cents guinées! Elle les recevra!.. Mais elle eſt ruinée, punie. Allons, patience; je veux bien y accorder, comme un ſecours dans ſa pro-

chaine indigence, ce que je refuſois à ſon avide avarice.

Tous trois monterent en carroſſe, & prirent le chemin de la verge de la cour. Le docteur brûloit d'y arriver. On convint, en allant, de découvrir avec précaution à Amélie une nouvelle ſi peu attendue & capable de lui cauſer une extrême ſurpriſe. On ſe concerta ſur la façon dont on s'y prendroit pour lui découvrir peu à peu cet heureux changement. En mettant le pied ſur l'eſcalier, le docteur lui cria de toute l'étendue de ſa voix : ma fille, vous êtes l'héritiere de votre mere; Betzy eſt convaincue de fauſſeté; vous triomphez de ſa noire malice; je n'aurai plus cette méchante voiſine à mon prieuré.

Voir ſon mari libre, ſir James à ſes côtés, le docteur riant, c'étoit aſſez pour cauſer une joie vive à la ſenſible Amélie; elle ne comprenoit rien au reſte. Quand on le lui expliqua, elle entendit le récit de cet événement avec plaiſir, mais avec tranquillité. Une ame auſſi noble que la ſienne pouvoit ſupporter, ſans émotion dangereuſe, le retour de ſa fortune. Elle plaignit ſa ſœur d'avoir été capable de tant de baſſeſſe. Ses yeux dirent à M. Fenton d'une façon bien tendre, qu'en rentrant dans ſes droits, elle n'enviſageoit que la douceur de le voir heureux. Arrêtons-nous ici. Amélie, riche & ſatisfaite de ſon ſort, n'offre plus au lecteur un objet intéreſſant. M. Fenton & elle, reconnoiſſants des ſoins généreux & paternels du docteur Harriſon, paſſerent réguliérement à ſon prieuré tout le temps qu'il y demeuroit. Sir Rowland ayant

couvrit ses dettes de M. Fenton, lui rendit [illegible] de ses biens. Il devint comte & [illegible]. Son fils, élevé par le docteur [illegible] heureux. Sir James, en [illegible] raison avoit pensé lui coû[illegible] perte d'un véritable ami, re[illegible] Stanleus. Cette fille s'enflamma [illegible] François, qui en débarrassa [illegible] retourna à Londres, où elle [illegible] à faire vivre les inconstants, & à [illegible] souffrir eux. Atkinson s'a[illegible] service, par sa valeur & sa [illegible]; M. Fenton l'y soutint [illegible]. Mistriss Atkinson ne quitta point Amelie; son humeur [illegible] & la vivacité firent les délices du docteur Harrison. La bonne Judith, revenue de sa maladie, suivit le reste de ses jours [illegible] charmante élève. Mistriss Betzy reçut pendant deux ans, d'une main inconnue, cent livres sterling tous les trois mois. Dans la suite, on lui offrit un sort bien au-dessus de celui qu'elle devoit attendre de la bonté d'une sœur offensée, mais capable encore de douter & de tirer son bonheur. Le docteur Harrison vécut très-vieux, très-sain, & toujours le même, estimé, chéri, révéré de tous ceux qui l'approchoient. M. Fenton, plus fidele, & aussi sensible, goûta les charmes réunis de l'amour & de la fortune. Et moi, qui n'ai plus rien à dire de lui, ni de son aimable compagne, je vais me rendre à ceux d'une douce paresse.

Fin du Tome troisieme.